

Je suis sorti un instant seulement pour savoir si l'envoi de palmes était bien parti. J'ai vu le marchand qui m'a raconté que, en chemin de fer, ils n'avaient pas voulu accepter le paiement du transport jusqu'à Vernon, prétendant que ce n'était pas une station de chemin de fer, de sorte que vous aurez sans doute à payer depuis la frontière; mais l'envoi a été fait et vous devez l'avoir reçu à présent. J'ai écrit force lettres aujourd'hui, une très longue à Durand, puis à de Bellio, etc.

J'écrirai aux petits demain, mais je voudrais pouvoir leur annoncer que les oranges sont en route et j'espère voir M. Moreno demain. Je pense bien à mes chers petits et c'est le cœur bien gros que je pense à la fête de Mimi.

Je vois que, de votre côté, vous avez un peu de plaisir ces jours-ci et du mauvais temps pour votre dimanche; mais ce qui me désole, c'est de voir que vous avez bien souvent des malaises. J'espère que vous avez vu M. Love pour votre pied et qu'il vous aura rassurée, sinon il faut lui écrire. Songez qu'il faut que je vous trouve bien vaillante: nous aurons bien des promenades à faire, il y aura les vacances de Pâques et nous devons faire quelques bonnes parties.

Recevez mes meilleures caresses, mes baisers et mes constantes pensées; embrassez bien tous les enfants; mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

444. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 12 mars 84

Chère Madame,

Je vois avec peine que décidément vous n'êtes pas bien portante, car vous n'êtes pas femme à vous plaindre facilement et je désire bien que vous ayez pu voir le docteur; je suppose pour Jean que c'est par prudence que vous lui avez fait garder la maison et que sa toux n'a rien de grave; je vous en remercie et j'espère que demain je recevrai de meilleures nouvelles de tous. Vous avez toujours le mauvais temps; ici, ce qui est admirable, c'est que de loin en loin il pleut à torrents, comme hier, mais le lendemain le temps redevient superbe, et ce soir il y avait de nouveau de la poussière; ce soleil m'a redonné de l'ardeur, car, quand je vois le mauvais temps, j'ai toujours peur qu'il ne dure et tout de suite je m'attriste; j'ai tant envie d'être revenu; je suis plus que las de cette solitude et bien fatigué de tant travailler, car, je puis vous le dire aujourd'hui, j'ai craint un moment de ne rien rapporter de bon; pendant longtemps j'ai travaillé sans arriver à ce que je voulais, j'ai dû abandonner des toiles, en recommencer, en effacer, enfin, je n'arrivais qu'à faire d'horribles croûtes, et vous savez, dans ces cas-là, le mauvais sang que je me fais; j'avais une peur atroce, mais je me suis donné du mal, ça m'aura servi; le malheur est que toutes mes toiles ne soient pas comme les dernières.

De là ce fatal retard, car vous pensez bien qu'il me faut revenir avec des choses bien; on attend cela de moi, on s'attend peut-être même à des choses meilleures que je n'en puis faire.

Renoir m'écrit pour me demander des détails sur ce que je fais, si je suis content, si je dois rester encore longtemps, déplorant de n'être pas venu aussi, car il a passé tout son temps à travailler et à gratter ce qu'il faisait. Nous devenons décidément bien difficiles et cependant l'on nous reprochera toujours de ne faire aucun effort.

Enfin, pour le quart d'heure, je suis satisfait, je demande quelques belles journées de soleil et je pourrai enfin parler de retour.

Pour en revenir à votre santé, j'ai peur que vous poussiez à l'excès l'amour de votre intérieur et que vous vous soyez donné bien du mal avec l'encaustique et le frottage.

Cela n'est pas raisonnable et vous feriez bien mieux, autant que le temps le permet, de faire chaque jour de petites promenades; prenez l'air chaque jour, au lieu de grandes promenades de loin en loin.

J'ai travaillé ce matin chez M. Moreno, mais ne l'ai pas vu; mais, comme je ne puis lui rappeler sa promesse, je m'arrangerai pour aller un de ces soirs dîner à Menton et faire moi-même un envoi de manradines, afin que les petits en aient pour la naissance de Michel et aussi pour vous rafraîchir un peu.

Quant aux palmes, elles doivent certainement être arrivées maintenant, mais quel sale pays que l'Italie pour les envois!

Mille tendresses, mille baisers, tout mon cœur.

Embrassez les enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

445. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 13 mars [1884]

Chère Madame,

Ecrivant aux deux petits et étant très fatigué, je pensais pouvoir ne pas vous écrire, puisque vous aviez de mes nouvelles, mais j'ai comme un remords, et il me manquerait quelque chose, si je ne vous écrivais pas ne fût-ce que deux lignes.

J'ai reçu avec plaisir votre lettre et suis bien content de savoir que M. Love ne vous voit rien de bien grave; c'est égal, évitez de vous trop fatiguer. Peut-être, en effet, suis-je le remède qu'il vous faut; je fais tout ce que je peux pour hâter mon retour. J'ai huit toiles terminées, c'est quelque chose, mais que d'effort, de fatigue même! Je suis assommé de tant travailler, je me sens comme à bout de forces; aujourd'hui j'ai travaillé à sept études, je crois n'avoir jamais fait cela, mais aussi j'en suis comme abruti, je voudrais tant être revenu, et cependant quel temps adorable, que c'est beau! Mais je ne puis vivre sans vous, vous le voyez bien, et si je ne travaillais pas, je m'ennuierais à mourir.

Mille baisers, mille caresses, toutes mes pensées, amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

La lettre de Jean m'a fait bien plaisir. Il m'est impossible de satisfaire votre désir d'aller voir M^{me} Carolus pour bien des raisons, mais la première est que je n'en ai pas le temps, car Saint-Raphaël est très loin d'ici.

Document original.

446. À ALICE HOSCHEDÉ

Menton, 14 mars 7h soir [1884]

Chère Madame,

Malgré le beau temps, j'ai renoncé au travail après midi ayant bien travaillé toute la matinée, mais absolument harassé de fatigue, car il commence à faire une chaleur terrible ici. Je voulais du reste venir ici pour faire un envoi aux bébés et aussi à vous. Vous devrez recevoir par la poste six boîtes de fleurs dont deux pour les petits, à leur adresse du reste, puis par chemin de fer deux boîtes manradines avec fleurs de poivriers et d'eucalyptus. Ci-joint un mandat de 20 francs pour leur transformer en deux petites pièces d'or de dix francs.

J'ai une plume horrible qui ne veut pas marcher, je vous écris à la hâte, car je dois aller dîner et prendre le train pour Bordighera, très content d'être venu un peu en France et de m'y être occupé de vous. Les mimosas sont passés, mais je vous envoie une jolie collection d'anémones.

Mille baisers à tous; amitiés à Marthe; pour vous les meilleurs de moi, tout mon cœur.

Votre

Claude Monet.

Voilà Menton et le cap Martin.

J'ai reçu votre lettre et le mot de Marthe, merci à toutes deux.

Document original.

447. À ALICE HOSCHEDÉ

[Bordighera], dimanche soir, 16 mars [1884]

Chère Madame,

Je rentre de cette fameuse vallée d'Andore, émerveillé, mais très fatigué; c'est à 2 heures et demie de chemin de fer, ce qui fait 5 heures aller et retour et ayant beaucoup marché; en somme, journée très agréable, je vous en parlerai plus longuement demain. Je suis heureux de vous annoncer que M. Moreno a fait hier son envoi; donc les enfants auront de quoi s'en régaler avec ce que j'ai envoyé de mon côté; je ne sais s'il en a envoyé beaucoup, mais à coup sûr elles seront bonnes, vous me direz cela.

Je trouve en rentrant votre lettre; combien je suis content de savoir que vous vous êtes amusée un peu. Je vous vois d'ici assise sur la croix de Notre-Dame-de-la-Mer; quel malheur pour les enfants de n'avoir pu s'emparer du brochet!

Ce que vous m'annoncez de ce pauvre meunier est bien triste; ce chemin de fer est décidément terrible et a déjà causé la mort de bien des gens, cela me fait frémir de penser aux enfants qui vont si souvent sur la voie.

Demain je me remets au travail. Je trouve mes toiles bien, ce soir en rentrant, et le temps est resplendissant, sauf la chaleur qui devient terrible.

Merci de vos bonnes pensées, de votre violette qui m'a apporté un peu de vous. Voici des fleurs des champs cueillies pour vous à Andore.

Embrassez les enfants pour moi, les petits et surtout Mimi dont c'est la fête et qui a dû avoir le cœur bien gros de ne pouvoir être de votre promenade. Amitiés à Marthe, pour vous mes pensées les plus tendres.

Votre

Claude Monet.

Document original.

448. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 17 mars 84

Chère Madame,

Quelle délicieuse surprise et comme vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir! A chaque instant j'ouvre mon portefeuille pour vous voir. Merci, merci mille fois de votre bonne pensée, car, vous me le dites, je ne la veux que pour moi. Cette idée de portrait, l'idée seule de d'autres peuvent vous voir me rend malheureux, mais la vue de votre image chérie me fait plus encore désirer le retour. Je ne m'attendais pas à cela, et en sentant une carte dans votre lettre j'avais de suite pensé à un portrait de Michel, je ne pouvais m'attendre à ce que vous me fassiez pareille surprise; merci encore, et recevez tous mes baisers les plus ardents, les plus tendres. A l'heure où je vous écris, les petits doivent être bien heureux, bien excités sans doute, car je sais bien qu'ils doivent être gâtés. J'espère que tous les envois, fleurs et manradines, seront arrivés à temps.

Je suis bien aise de vous savoir du beau temps, et ce que vous me dites me fait désirer d'être à notre chère Ile aux Orties, et à ce propos je voudrais bien avoir des nouvelles de notre gros bateau. Il faudrait que les garçons, dans une promenade, aillent voir le constructeur et lui disent que je vais arriver, car j'espère bien arriver et je voudrais trouver toute ma petite flottille en état.

Ici la chaleur devient épouvantable, et vous ne devez pas vous en étonner, si vous-même en souffrez déjà; l'on dit malheureusement ici que cela est anormal et que ça ne peut durer; ils soupirent tous après la pluie.

Comme je vous l'ai dit hier, j'ai fait un voyage délicieux hier, je suis passé par beaucoup d'endroits nouveaux pour moi, et tous plus merveilleux les uns que les autres. Ce M. Moreno est un vrai marquis de Carabas qui a des propriétés par toute l'Italie, et quelles propriétés! Hier, après déjeuner, nous avons marché trois heures sans voir la fin de sa propriété d'Andore, une merveille: la maison à mi-côte et des bois superbes; le sommet du bois est à 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, et là toujours des orangers, des grenadiers, etc. Nous avons fait un déjeuner pantagruélique et à l'italienne, cuisiné par les fermiers et délicieux, je vous assure... [la fin manque].

Document original.

449. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 18 mars 84

Chère Madame,

C'est avec joie que je vous sais un peu heureuse: le soleil n'est pas que pour moi, il daigne enfin se montrer à Giverny et je comprends tout votre bonheur, car c'est un délicieux moment, et j'ai le cœur bien gros de n'être pas des vôtres, car, malgré la splendeur de ce pays, je sais aussi comment sont charmants ces jours de premier printemps chez nous, et la joie, le plaisir qu'il font au cœur.

Je pensais bien que l'on souhaiterait la fête de Michel le dimanche et j'avais fait en sorte que mon envoi arrive ce jour-là, et vous ne m'en dites rien; n'avez-vous donc pas reçu ma lettre datée de Menton? J'espère cependant que tout sera arrivé en bon état, et qu'étant près de Vernon on aura eu la pensée d'aller à la gare.

Ce qui ne me fait pas plaisir, par exemple, c'est cette toux dont Jean est pris à chaque instant, je n'aime pas cela et voudrais qu'il prenne des précautions le matin et le soir pendant le trajet de Vernon.

Je ne puis vous dire combien je suis désireux de revenir; je vous ai là près de moi pendant que je vous écris, mais ai plus que jamais envie de vivre votre vie, d'être à côté de vous, de jardiner, de surveiller notre poulailler. Je travaille autant que je le peux et j'avance, mais pas aussi vite que je le voudrais. Je ne puis vous dire encore si je m'arrêterai à Menton, il y a là pour moi une quantité de raisons; si j'y puis faire seulement deux très bonnes toiles, j'en serai ravi, car rien de ce que j'ai fait ici ne me satisfait complètement, mais je ne sais si j'aurai la force de m'arrêter en chemin, quand, mes malles faites, je pourrais filer sur Giverny. Comme je vous l'ai dit, le temps qu'il fera d'ici quelques jours me décidera.

Deux choses me tourmentent, vous revoir d'abord, et puis rapporter de bonnes choses et pouvoir satisfaire Durand auquel je dois devoir des sommes folles. Je viens encore de lui télégraphier de m'envoyer de l'argent, étant tout à fait à court, sans que je m'en sois aperçu.

Mille bons baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous les meilleurs de moi.

Votre

Claude Monet.

Document original.

450. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 19 mars 84

Chère Madame,

Votre lettre me fait bien plaisir, je vois que vous avez eu de la joie et me réjouis de vous savoir du beau temps. Merci à mes chers petits bébés de leurs bonnes lettres; vous les avez gâtés aussi, et ils doivent être bien contents.

J'espère être bientôt des vôtres, et nous referons ensemble la belle promenade dont vous me parlez.

Ici le temps s'est un peu barbouillé, bien qu'il ait fait très beau, mais ce matin j'ai cru au temps gris, je me suis embarqué pour aller travailler à des toiles commencées à temps couvert. Une fois rendu, le soleil s'est montré; après le déjeuner, ça a été la même chose en sens contraire. Résultat: mauvaise journée; ça m'attriste tout de suite. J'aimerais mieux de la pluie; au moins, après, on est sûr du beau temps, et puis tout change en ce moment et j'ai besoin d'en finir au plus vite, et il me tarde de jouir des premiers beaux jours chez nous.

Je pense que vous avez dû recevoir de Durand; de mon côté j'ai dû lui télégraphier de m'envoyer, car je suis à sec; cela lui aura aussi rafraîchi la mémoire pour vous, et vous avez pu solder la mère Calvaire.

J'ai toujours votre image près de moi en vous causant, et à ce propos j'ai oublié de vous dire que j'avais eu moi aussi la pensée de vous envoyer mon portrait pour les six ans de Michel; j'avais écrit pour cela à Gœtschy, le priant de m'envoyer des épreuves pour lesquelles j'avais posé avant mon départ, mais ces gens de Paris sont si affairés qu'il n'a pas mis l'empressement que j'attendais.

J'espérais pouvoir vous faire cette bonne surprise, vous avez été plus heureuse que moi et je ne m'en plains pas. Je vous contemple avec bonheur.

Je compte sur du beau temps pour terminer mes toiles et m'occuper de mon départ; pourvu qu'il ne m'arrive pas une déveine de mauvais jours.

Recevez mes pensées de tous instants, mes baisers pour les enfants, mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

451. À ALICE HOSCHEDÉ

[Bordighera], 21 mars 84

Chère Madame,

Je suis désolé des nouvelles que vous me donnez ce matin et suis très inquiet de ce que vous me dites de Jean; c'est mauvais signe et certainement faiblesse; il me tarde bien d'être à demain et avoir de ses nouvelles. Je suis très surpris que vous n'ayez pas reçu de lettre, car je n'ai jamais manqué un jour de vous écrire; ce ne peut donc être qu'un retard de la poste, mais même ce matin, à l'heure où habituellement je reçois vos lettres, je n'ai rien reçu; c'est seulement ce soir que votre lettre m'est arrivée.

Quelle chose désolante que cette inexactitude de Durand; j'en suis bien ennuyé pour vous, mais j'espère qu'à l'heure actuelle vous aurez enfin reçu. Tenez bien compte de tout ce qu'il vous a envoyé, car, malgré mes beaux projets de tenir mon livre de comptes en ordre, je n'en ai rien fait; je n'ai pu du reste obtenir encore le relevé exact des sommes qu'il m'a données.

J'étais aussi dans l'inquiétude de ne rien recevoir de Durand ce matin, car j'étais absolument sans le sou et dans l'impossibilité de lui envoyer une dépêche à nouveau; j'étais furieux et lui ai adressé une lettre de reproches ce matin et lui disant aussi de vous envoyer; puis, ce soir, je reçois de Casburn 200 francs. Durand doit être absent et la caisse peu garnie, car j'avais demandé une assez grosse somme pour faire face à mes dernières dépenses et à mon retour, mais 200 francs, c'est dérisoire, surtout si je m'arrête à Menton. J'écris donc à nouveau ce soir, car, selon qu'il fera beau ou non, je puis être bientôt prêt à m'embarquer; il me faut huit à dix jours de soleil; si je les ai d'ici la fin du mois, je quitte Bordighera le 31 pour m'arrêter sept à huit jours à Menton; sinon, je patiente quelques jours de plus et renonce à faire ce que je voulais au cap Martin.

Vous ne pouvez vous faire une idée de mon désir de partir. Je suis fatigué, vous savez comment je travaille une fois en train. Faire ce métier-là pendant un mois, c'est possible, mais plus de deux mois, c'est tuant et je n'en puis plus, et cependant ça marche, il a fait très beau aujourd'hui et j'ai encore fini une toile; il me faut du reste en finir une chaque jour à présent, et puis j'ai une telle soif d'être près de vous. Vous ne savez pas combien je désire ce retour; partager votre vie, vous parler, vous voir tous, ce sera la récompense de tous ces efforts, et, tous nos soucis oubliés, je trouverai mes toiles bien meilleures loin de la terrible lumière, et certainement il y en a de bien dans le nombre. Ne vous attristez donc pas sous ce rapport et faites la part des choses; un vrai peintre ne peut toujours être content de lui. L'important c'est que vous soyez tous bien; il faut que personne ne tousse quand j'arriverai, tout le monde bien portant, et je commande d'avance deux bonnes bouteilles de champagne et des morilles, c'est une idée comme cela, et quelle bonne pipe je fumerai sur le divan de l'atelier! Je me réjouis d'avance. Soignez donc bien ces garçons, et, vous, soyez bien portante.

Dites à Jacques combien je suis sensible à son affectueux petit mot, ça m'a été au cœur et je l'en remercie.

J'espère qu'enfin les mandarines vous sont arrivées, et en bon état, et dites-moi comment est l'envoi Moreno, afin que je le remercie de nouveau en lui en annonçant la bonne arrivée.

Allons, il me faut vous quitter, ne soyez plus triste, et je serai content, surtout que bientôt je pourrai vous dire combien je vous aime. Mille bons baisers, dont une part aux enfants; mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

452. À P. DURAND-RUEL

Bordighera, 21 mars [1884]

Cher Monsieur Durand,

Je vous télégraphie pour vous prier de m'envoyer de suite de l'argent. Je me trouve absolument sans un sou, ce qui me gêne énormément. J'ai eu de fortes dépenses de toiles et couleurs et me suis alors aperçu qu'il ne restait plus rien. J'attends donc votre envoi avec impatience. Je n'ai même pas le moyen de vous envoyer une deuxième dépêche pour vous dire de le faire le plus vite possible, une lettre est si longue à arriver.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Pension Anglaise.

N'oubliez pas non plus Giverny.

Document original, Archives Durand-Ruel.

453. À P. DURAND-RUEL

Bordighera, 21 mars 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je m'empresse de vous accuser réception de votre envoi de 200 francs dont je vous remercie. L'heure du courrier habituel de France étant passée, sans lettre de vous, je vous avais écrit ce matin pour vous dire combien j'étais anxieux de recevoir de vos nouvelles.

J'espère en recevoir d'autres le plus tôt possible et aussi le plus possible, car j'ai beaucoup de frais et si j'ai quelques belles journées de soleil, il se peut que je sois vite prêt à me mettre en route. Je compte donc bien sur vous. Si je suis favorisé par le temps, je compte faire une petite station dans un endroit où j'ai vu plusieurs motifs superbes, mais cela dépend aussi de ce que vous pourrez m'envoyer; donc faites pour le mieux. Je reçois ce soir une lettre de M^{me} Hoschedé, bien inquiète et tourmentée de n'avoir rien reçu de vous. Si ce n'est fait, vous serez bien aimable de le faire faire de suite.

Mille bons compliments et à bientôt le déballage de toutes mes toiles.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 274 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

454. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 22 mars 84

Chère Madame,

Je suis bien ennuyé de vous savoir si ennuyée à cause de Durand; je ne puis qu'espérer que vous avez enfin, n'ayant pas assez moi-même pour vous rien envoyer et ayant tout fait pour que ces retards n'aient pas lieu. En ce moment, vous avez au moins reçu de Massadro, et, de son côté, Durand, ayant reçu mes reproches, ne vous fera plus attendre, j'espère.

Vous avez reçu de mes nouvelles, mais je suis très surpris qu'après un jour sans lettre, vous n'en ayez pas deux le lendemain. Bien que vous me disiez Jean mieux, je suis très tourmenté à son sujet et j'aurais été bien aise que Love vous dise ce qu'il pense, mais vous n'avez guère d'argent pour faire ce voyage. Les enfants ont dû être bien contents de leurs manradines si longues à venir.

J'ai eu aujourd'hui une mauvaise journée, quoiqu'il ait fait très beau, mais avec apparence de gris le matin, puis le soleil, puis du regris, et tout le temps comme cela, de sorte que j'ai fortement maugréé, changeant de toiles je ne sais combien, pour ne pas faire grand-chose, et cependant très fatigué ce soir. J'espère être plus heureux demain. Le temps est très beau ce soir, il faut du reste que la semaine qui vient soit la fin de mon séjour ici. Je compte vous expédier ces jours-ci une caisse de toiles; j'ai dû me faire faire encore une caisse; ayant acheté des toiles ici, je n'avais plus de quoi les caser.

Depuis deux jours, la Pension Anglaise perd ses pensionnaires. Tous les Anglais sont partis, et je reste en compagnie de six Allemands et Allemandes. C'est pénible, ce jargon; aussi le moment du dîner est-il un supplice pour moi.

Quoi qu'en pense Jacques, presque tous les Anglais sont agréables, et ceux qui étaient ici étaient de très aimables compagnons; l'un de ces ménages, celui qui est marié à une Française, a un pied-à-terre à Paris et m'a fait promettre de l'y aller voir, quand je serai rentré. Il m'a aussi invité à aller chez lui, dans le Pays de Galles, mais je ne l'ai pas promis. Il est propriétaire d'un yacht et très passionné de la navigation.

Je regrette leur départ, car, bien que peu causeur, il m'est agréable de parler un peu; ces Allemands n'ont pas l'air plus méchants que d'autres, mais cette langue est horrible, et, quand ils veulent parler français, c'est pire encore.

Enfin, heureusement ce ne sera plus long. Donnez-moi de bonnes nouvelles, ne vous mettez pas au noir. A bientôt! encore un petit peu de courage! Mille baisers à tous les enfants, mes amitiés à Marthe; pour vous toutes mes pensées, tout moi.

Votre Claude Monet.

Document original.

455. À P. DURAND-RUEL Bordighera, 23 mars 84

Cher Monsieur Durand,

Je vous adresse ces deux mots à la hâte pour vous bien recommander de me faire envoyer de l'argent le plus vite possible. Il se peut que je sois prêt à quitter Bordighera pour la fin de la semaine. Alors je ferai une nouvelle station, mais ne puis rien décider avant d'être fixé sur ce que vous allez m'envoyer, car j'ai de grands frais et n'en suis pas au bout, ayant des masses de toiles à faire emballer. Enfin, je compte sur vous pour faire pour le mieux et aussitôt cette lettre reçue, si ce n'est pas déjà en route. Je reçois chaque jour des nouvelles de Giverny. M^{me} Hoschedé est désolée de ne pas recevoir, n'ayant rien reçu la semaine précédente, elle s'est trouvée très embarrassée. Je l'avais priée d'amener mon fils Jean à Paris pour consulter un médecin, car il n'est pas bien depuis quelque temps, mais elle a dû ajourner ce voyage pour cause. Si l'envoi n'a pas été fait, faites-le un peu plus fort.

Excusez-moi de vous tourmenter ainsi, car tout cela fait bien de l'argent. Heureusement que je vous apporte beaucoup de choses, je n'ose pas vous dire de bonnes choses, je n'en sais plus rien moi-même, tant je suis fatigué de travail. Ce délicieux pays m'aura donné bien du mal.

Je m'en vais à la besogne. A bientôt! Mille amitiés de votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 274-275 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

456. À ALICE HOSCHEDÉ [Bordighera], dimanche 23 mars [1884]

Chère Madame,

Votre lettre reçue ce matin m'a [fait] plaisir, puisqu'elle m'apporte un peu de meilleures nouvelles. Je m'inquiétais de Jean et suis content qu'il tousse moins; j'espère que demain j'apprendrai que tous sont bien guéris. Vous avez enfin reçu mes lettres; cela me surprenait aussi, n'ayant jamais manqué de vous écrire.

Il a fait une journée superbe et j'ai beaucoup travaillé: une toile encore de finie et plusieurs d'avancées; enfin, ça marche, et vous le voyez, je pense sérieusement au retour qui va bien vite venir à présent. A ce propos, je vais vous demander, si toutefois vous pensez que ce soit possible et que ça ne vous ennuie pas trop, de demander à M. Regnaut, le chef de gare, un mot de recommandation pour son collègue de Marseille pour tâcher d'obtenir une bonne place, seul, s'il y a moyen. En ce moment, tout le monde part, et les compartiments doivent être toujours pleins, ce qui est très pénible; ce serait donc une bonne affaire, si je pouvais obtenir cela. Ecrivez-lui donc de suite, car le temps de la réponse, puis de me l'envoyer, je serai bien près de mon départ. Quant à la caisse, je vous préviendrai, s'il faut me l'envoyer à Menton, mais je ne sais encore; du reste j'ai dû en faire faire une ici.

Je vous dirai que j'ai joliment failli être grillé hier: je brûlais sans m'en apercevoir, sans doute une étincelle de ma pipe, et ma veste de velours brûlait comme de l'amadou. C'est un individu dans la rue qui m'en a prévenu, et le dangereux, c'est que le feu gagnait ma poche où justement j'avais ma bouteille d'essence; mais ma veste n'est plus mettable; je vais vous arriver en loques et bien sale.

J'ai écrit encore à Durand, car je ne veux pas qu'au moment où je serai prêt de partir, je sois sans argent; je lui recommande encore l'envoi Giverny.

Embrassez bien tous les enfants; mes amitiés à Marthe; pour vous toutes mes pensées, tout moi.

Votre Claude Monet.

Il est arrivé ici un peintre français; je ne sais qui il est, mais il a l'air d'un idiot.

Document original.

457. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 24 mars [1884]

Chère Madame,

Je serais très satisfait de ma journée, si je n'étais pas sans nouvelles de vous; je ne veux croire à rien de mauvais, mais cela m'est triste toujours, d'autant que, depuis longtemps, vos lettres étaient régulières.

Ce que je puis vous dire de mieux, c'est qu'il continue à faire un temps splendide; donc je travaille à force et j'en suis abruti de fatigue; je ne demande qu'à me mettre au lit, je dors debout. Levé à 6 heures, je suis rentré à 6 heures et demie; une heure pour déjeuner, et, le reste du temps, au soleil à travailler; ce n'est pas un métier.

Je vous demande donc de m'excuser, car je n'y vois plus clair. Tout à l'heure, le peintre français, qui, entre parenthèses, est un Rouennais, me racontait un tas de choses, et j'ai été obligé de lui dire que je n'en pouvais plus et de remettre notre causerie à un autre moment.

Je vais dormir et me réveiller de bonne heure, espérant de bonnes nouvelles de vous tous.

Je vous ai là, je vous regarde bien souvent et vous n'avez pas besoin de me le recommander; je vous aime.

A demain; de bons baisers aux enfants; mes amitiés à Marthe; pour vous toutes mes pensées; à demain et à bientôt, pour de vrai.

Votre Claude Monet.

Document original.

458. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 25 mars [1884]

Chère Madame,

N'ayant pas le temps qu'il me faut ce matin, le soleil s'étant subitement caché, j'en profite pour vous écrire; comme cela, j'espère que ma lettre vous arrivera plus exactement. Je suis d'une tristesse terrible, quand je ne travaille pas, comme une âme en peine et désespéré de ne pouvoir faire mes malles; j'ai beau travailler, j'ai encore bien à faire, et il me faut du soleil continu.

J'ai reçu ce matin vos deux lettres; elles sont un peu tristes aussi, mais il ne faut jamais vous inquiéter, ni surtout avoir de mauvaises pensées, quand mes lettres sont en retard. Je vous aime et vous pouvez être tranquille; je n'ai qu'une pensée: finir bien vite et revenir près de vous. Je suis content de savoir Jean débarrassé de sa toux, mais voudrais savoir les autres guéris aussi; il n'y a pas du vent qu'à Giverny, et moi, qui suis un vieux dur à cuire, j'ai pris un bon rhume hier sans doute; c'est sans doute pour cela que j'étais si las et si mal en train hier soir.

A propos des cancons de Véttheuil, il doit y avoir là quelque [chose] sous roche que vous ignorez; je ne parle pas du mariage de Blanche, bien entendu, mais de l'installation à la Crosnière. Du reste, je n'ai plus insisté, mais vous avez toujours évité de me parler des fameux projets dont on vous avait parlé et ne dites plus jamais rien; sans doute vous savez des choses que vous ne voulez pas me dire pour m'éviter de la peine. Je sais combien vous m'aimez, mais j'ai toujours peur qu'il se manigance quelque chose, profitant surtout de mon absence, et ces cancons de Véttheuil ne peuvent être complètement inventés.

Une seule chose me console, c'est que pas plus vous que moi ne pourrions vivre séparés et [cela] coupe court à toutes mes craintes.

J'ai reçu ce matin un mot de Durand qui m'envoie 200 francs encore et me dit vous en avoir envoyé 300. Je vais lui répondre et bien lui recommander pour samedi. Je voulais rapporter quelques petits souvenirs pour tout le monde, mais je crois bien que je ne serai pas très en fonds au moment du départ. Je vais porter moi-même cette lettre à la poste, déjeuner et aller travailler, si le temps le permet. Mille baisers; amitiés à Marthe.

Votre Claude Monet.

Document original.

459. À P. DURAND-RUEL Bordighera, 25 mars 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je viens de recevoir votre lettre contenant 200 francs. J'ai très bien reçu l'envoi de M. Casburn de 200 francs, mais les lettres sont si longues à venir qu'il est quelquefois difficile de s'entendre. Je recevrai sans doute un autre envoi et selon ce que vous m'enverrez, je vous écrirai et la date de mon départ de Bordighera et aussi si je m'arrête à Menton, comme je le voudrais, car il y a deux ou trois motifs superbes que je voudrais bien rapporter. C'est du courage de ma part, car je suis las de travailler, et je serai bien content quand je vais me mettre en route. Je tiens en tout cas à être à Giverny pour Pâques.

M^{me} Hoschedé a reçu les 300 francs. Elle a dû direct[ement] vous en accuser réception. Ne l'oubliez pas pour samedi prochain, 300 francs, s'il y a moyen.

Mille amitiés et à bientôt.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 275 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

460. À ? Bordighera, 25 mars 1884

[Monet a été séduit par l'Italie qu'il ne connaissait pas qu'il y prolonge son séjour. Depuis trois mois il n'est retourné qu'une seule fois à Paris pour assister à l'ouverture de l'exposition de son cher Manet.]

...Je ne sais pas si ce que j'ai fait est bon, je n'en sais plus rien, j'ai tant travaillé, tant fait d'efforts, que j'en suis abruti. Si j'en avais les loisirs, je voudrais effacer tout cela et recommencer, car il faut vivre dans un pays un certain temps pour le peindre, il faut y avoir travaillé avec peine pour arriver à le rendre sûrement; mais pourra-t-on jamais être content en face de la nature, et surtout ici. Entouré de cette lumière éblouissante, on trouve sa palette bien pauvre; l'art voudrait des tonnes d'or et de diamants. Enfin, j'ai fait ce que j'ai pu. Peut-être que chez moi cela me rappellera un peu ce que j'ai vu.

« Autographes et Documents historiques », Librairie H. Saffroy. Bulletin n° 46, décembre 1965, n° 4795.

461. À ALICE HOSCHEDÉ [Bordighera], mercredi 26 mars [1884]

Chère Madame,

Il est onze heures, je rentre de travailler par un temps merveilleux, pas un nuage; j'ai pu déjà travailler à trois toiles et j'espère bien en terminer deux cet après-midi.

Je ne trouve pas de lettre ce matin; ce sera sans doute pour tantôt, et j'espère de bonnes nouvelles aussi de votre côté. Il est à peu près certain, si ce temps continue, que je partirai d'ici pour Menton d'aujourd'hui en huit, puis quelques jours pour faire là deux pochades des motifs si beaux du cap Martin, et en route pour Giverny!

La journée d'hier n'a pas été très bonne, mais j'ai bien rattrapé le temps perdu et je suis plein d'ardeur; aussi ces dernières journées vont-elles améliorer bien des toiles.

Je suis un peu pressé, ne m'en voulez pas d'être si laconique, c'est pour travailler et hâter mon retour.

Ce soir, je vous écrirai plus longuement et terminerai ma lettre demain matin. Embrassez bien tous les enfants; mes amitiés à Marthe; pour vous mes pensées, tout moi; à bientôt.

Votre

Claude Monet.

Document original.

462. À ALICE HOSCHEDÉ [Bordighera], mercredi soir, 26 mars [1884]

Chère Madame,

Bonne et excellente journée, temps idéal, merveilleux, trois toiles encore de finies; je dis finies, mais cependant pas encore comme je voudrais; mais je resterais ici des mois que ce serait la même chose. Les effets changent, ça pousse si vite, et puis, enfin, je ne puis plus être jamais content; il me semble toujours qu'en recommençant je ferais mieux. J'espère que tout cela va me paraître bien une fois là-bas. Enfin, j'ai bien travaillé aujourd'hui et j'en suis content. Au fur et à mesure que je décide, non pas qu'une toile est finie, mais que je n'y toucherai plus, pour en être plus sûr, je la fourre dans une caisse pour ne la plus voir qu'à Giverny.

J'ai reçu votre lettre cet après-midi avec celle de Jean et une autre moins agréable. Je suis content de savoir Jean en voie de guérison complète, mais pourquoi, diable, ne peut-il plus avoir de bonnes notes? Car enfin, M. Dubois a ses raisons pour ne pas les lui donner et cela me peine certainement. Je ne voudrais cependant pas arriver pour crier et faire de la morale.

J'espère que les enfants pourront retourner s'enquérir de mon bateau; je tiens à le trouver prêt à mon retour et serais même bien aise de savoir à peu près ce que j'aurai à payer. Que d'occupations je vais avoir! Les bateaux à mettre en état, le jardin, la basse-cour, sans compter les tableaux à retoucher, car Durand va les vouloir tout de suite.

J'écris ce soir à M^{me} Eugène Manet, car elle doit croire que je suis un farceur à propos de son panneau. Je lui offre de venir à Giverny voir mon déballage, pour voir si, dans ce que je rapporte, il y a quelque chose dont je puisse faire le panneau; vous savez que j'avais en vue pour cela un certain motif à l'Estaque, mais j'y ai naturellement renoncé depuis longtemps: m'arrêter à Menton est déjà un bien grand courage de ma part.

A propos, je voulais vous dire qu'il serait bon de planter dans des pots ordinaires, mais avec de la bonne terre, les oignons Vilmorin. Je les transplanterai, moi, à leur place, et pendant ce temps ils pourront commencer à germer. Puis, pendant que je donne mes instructions, je vous préviens que vous recevrez d'un jour à l'autre une caisse de cadres neufs; on pourra les déballer avec soin, afin que ce soit tout prêt, à mon arrivée, pour voir mes études dans de bonnes conditions.

Mais je m'arrête: il faut faire dodo, car je suis ce soir pas mal fatigué. Je vous ai là, près de moi, et m'endormirai en pensant à vous. Allez, je vous aime plus que vous croyez, mais non, vous le savez bien.

Je terminerai cette lettre demain; je crois cette manière meilleure et je pense que cela sera plus prompt et plus régulier. A demain donc, bonne nuit à vous et mille tendresses, mais je veux encore vous dire quelque chose, c'est qu'il faut exiger de M. Singeot que l'opération de la grille soit prompte et exiger surtout que, pendant ce travail, ce soit bien clos la nuit, sans cela, gare à la basse-cour; dites-le-lui de ma part et au besoin dites que j'arrive ces jours-ci et qu'il faut que ce soit fini.

Jeudi 11 h^{res}.

Je rentre de travailler, beau temps, mais je le crains couvert pour tantôt. Pas de lettre de vous ce matin; ce sera sans doute pour l'après-midi. Je n'ai que le temps de courir à la poste. Baisers aux enfants, amitiés à Marthe; pour vous, toutes mes pensées.

Votre

Claude Monet.

Document original.

463. À DURET

Bordighera, 26 mars 1884

Mon cher Duret,

Je vous adresse ces lignes à tout hasard à Paris. Si vous n'y êtes pas en ce moment, j'espère bien vous y rencontrer à mon retour; je compte aller à Giverny pour Pâques.

J'espère que j'aurai fait une fameuse pose dans ce pays du soleil, et dire que, depuis ce temps, je n'ai pas cessé de peindre, ce que j'ai gâché de couleurs est énorme, je n'y vois plus clair et suis abruti de travail. Quant à dire si je suis content, si je rapporte de bonnes choses, je n'en sais rien. J'ai été tellement dépaycé que j'ai barboté pas mal au début et, à la vérité, aujourd'hui encore, je voudrais pouvoir laisser là toutes mes toiles et recommencer une série de choses qu'il me semble je ferais à coup sûr; mais, comme je vous le dis, j'ai tant travaillé, tant fait d'efforts que je suis à bout de forces.

J'espère qu'au moins ma lettre vous parviendra. Faites-moi donc savoir, soit ici soit à Giverny, si vous serez à Paris vers l'époque de mon retour, ça me ferait plaisir de vous montrer tout cela.

Mille amitiés.

Votre dévoué

Claude Monet.

Pension Anglaise à Bordighera.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 99, ms 74.

464. À ALICE HOSCHEDÉ

[Bordighera], jeudi soir, 27 mars 84

Chère Madame,

J'ai reçu votre lettre juste comme je venais de porter la mienne à la poste. Merci de votre belle photographie, mais j'aime peut-être mieux la première; mais les deux sont bien et je suis enchanté de les avoir; mais ce que j'aimerais mieux, c'est l'original, c'est rien de le dire, comme on dit dans le monde; enfin, [cela] va venir heureusement bientôt.

Combien j'ai été désolé de savoir que vous avez souffert comme cela, je vous plains bien, mais j'espère que, grâce comme vous l'êtes [sic] et surtout aux cataplasmes, il n'y paraît plus du tout, mais je dis des bêtises, pardon; mais c'est la joie de penser à mon retour, et puis la vue de mes deux chères photographies.

Je craignais ce matin de ne pas avoir une très belle journée; j'ai heureusement été trompé dans mes prévisions et j'ai fait une meilleure journée que je n'espérais. Je suis même très fier de moi, parce que, ayant une heure de libre, j'ai fait une pochade très réussie, meilleure que bien des choses sur lesquelles j'ai gémé pendant des 15 séances; c'était, du reste, un délicieux effet; et puis il est vrai qu'à force d'avoir trimé et cherché, je suis maître de moi, à présent. Si j'arrivais dans le pays sachant ce que je sais! Aussi il me semble qu'une fois à Giverny, après quelques jours de vrai repos, tout me semblera facile à faire.

Mon départ d'ici est décidément fixé à mercredi, mais ne cessez de m'y écrire que lorsque je vous en préviendrai, car j'ai à travailler pour jusqu'au dernier moment et un contretemps pourrait me retarder d'un jour.

L'hôtel s'est subitement rempli à nouveau, toujours des Anglais et Allemands. La patronne a pensé m'être très agréable en mettant le peintre français près de moi à table, et je le déplore, car il est idiot, et, heureux qu'il est de me trouver, il ne cesse de me causer; avec cela il est dégoûtant et mange comme un saligaud; voisinage peu agréable.

Je suis toujours très enrhumé, et cependant il fait très chaud; je ne cesse d'éternuer. J'étais fier de n'avoir rien attrapé ici où tout le monde prend des précautions insensées, mais je suis puni et me voilà pincé; heureusement ça n'est pas grave.

Je vais me coucher et vous dis bonsoir, vous adressant toutes mes pensées, mes caresses; à demain matin la fin de ma lettre. J'espère que, par cette combinaison, il n'y aura plus de retard dans le courrier, le mettant moi-même à la poste.

Vendredi 28, 11 h^{res}.

Je viens de recevoir votre lettre du 26. Combien je suis désolé de savoir que vous avez encore souffert, mais si vous pensez qu'il vous faut absolument voir un dentiste, faites-le avant mon retour, car il faut que vous soyez tous bien portants.

Le beau temps me favorise, et il n'y aura pas de retard, en admettant une ou deux mauvaises journées de pluie, ce qui est peu probable, c'est deux jours que je resterais de moins à Menton. J'ai décidé d'être à Giverny au plus tard pour le 12, veille de Pâques, car sans doute vous seriez malheureuse de me voir arriver un 13.

Sans doute, je vais trouver les enfants changés et grandis et je me fais une joie de les revoir; embrassez-les bien fort pour moi. A bientôt; mes amitiés à Marthe; pour vous, toutes mes pensées; merci aux petits de leurs belles fleurs.

Votre

Claude Monet.

Document original.

465. À ALICE HOSCHEDÉ

[Bordighera], vendredi 28 mars 84

Chère Madame,

Encore une belle journée et deux toiles mises dans la caisse. Demain, si j'ai beau soleil, comme c'est probable, il faut que je termine quatre ou cinq toiles, ne pouvant travailler partout le dimanche; puis lundi et mardi je compte aller à Dolce Aqua, où j'avais commencé plusieurs toiles il y a longtemps déjà et que je voudrais sauver, s'il y a moyen. Enfin, jusqu'à mercredi mes heures seront bien remplies. Je ne sais comment je fais pour faire ce métier, aller d'un motif à un autre, me creusant la tête pour mettre le plus que je peux de cette lumière dans mes toiles, c'est le travail d'un fou; j'en suis abruti. Aussi combien je serai heureux de me laisser un peu vivre [au] calme pendant quelques jours! Avec cela, mon rhume ne fait que croître et embellir, j'en ai ce soir un mal de tête à n'y pas voir clair et je vous écrirai plus longuement demain matin, après le courrier, en revenant de travailler; bonsoir, et mille bonnes pensées.

Samedi 29, 11 h^{res}.

Hélas, mes belles dispositions de travail pour aujourd'hui sont loin, il fait un temps des plus désagréables, ni temps gris, ni soleil, mais un vent terrible. J'ai tenté de travailler, mais c'est impossible et je rentre furieux et aveuglé par la poussière.

Le courrier de ce matin ne m'apporte rien de vous; une lettre seulement de mon doreur qui m'annonce que mes cadres sont partis, mais par petite vitesse; c'est donc là qu'il faudra s'informer de leur arrivée.

Je n'ai que le temps de porter ma lettre à la poste avant le déjeuner, car je veux encore tenter de travailler et peut-être le vent va-t-il se calmer.

J'ai trouvé les dessins des petits dans les journaux: ils sont superbes; il y a surtout une voiture et son cheval qui sont très remarquables, mais ce n'est pas signé.

Embrassez-les tous pour moi; mes amitiés à Marthe; pour vous toutes mes pensées.

Votre

Claude Monet.

Ecrivez-moi toujours ici.

Document original.

Chère Madame,

Je suis désolé, malgré la meilleure volonté, il n'y a pas moyen de travailler; je suis resté des heures assis devant le motif sans pouvoir donner un coup de pinceau; ça n'est pas de chance pour la fin, et vous devez juger de ma colère et de ma tristesse, car cela compromet joliment mon séjour de Menton.

J'ai reçu votre lettre et vois avec peine que vous n'êtes pas complètement débarrassée de votre mal de dents; c'est terrible, et je comprends votre tristesse et votre mauvaise humeur. Je ne sais que vous dire, ni surtout que faire pour éviter le retard de mes lettres. Depuis que je suis ici personne n'a pu me renseigner bien exactement sur la meilleure heure de départ. Tout ce qui est poste et chemin de fer ici, c'est insensé, et il est impossible d'avoir des renseignements précis. Je crois donc mieux de reprendre ma première habitude de vous écrire chaque soir et faire porter ma lettre à la poste le lendemain matin de bonne heure, pour qu'elle parte par le premier départ. Comme je suis assez matinal, j'y ajouterai, au dernier moment, deux mots pour vous dire l'état du temps et mes espérances pour la journée; mais j'ai une peur terrible pour demain et les jours suivants, et malheureusement il ne pleut pas; cela seul remettrait le temps. Enfin, il ne faut pas me désespérer; peut-être demain ferait-il beau; et ne vous tourmentez pas: cela ne retardera en rien mon retour, je serai privé de faire ce que je voulais à Menton, et ce sera quelques croûtes que j'aurai de moins à rapporter.

J'espère que vous aurez reçu mes lettres, qu'elles vous auront rendu un peu de bonne humeur et que votre lettre de demain sera pour moi un soulagement. Vous persistez toujours à croire des choses impossibles et voyez bien des choses; vous faites bien de ne pas approfondir, du reste, car il n'y a rien à découvrir; ces Anglais ont été fort heureusement pour moi une société agréable et il est tout naturel que je vous le dise. Je ne vous en veux pas de vos suppositions, je comprends bien qu'étant séparée vous ayez parfois de mauvaises pensées, mais qui doivent bien vite se passer, ou alors vous ne me connaissez guère. Mais nous sommes trop près du retour pour entrer dans d'aussi absurdes discussions. La vérité est que je vous aime et n'aime que vous, ne suis qu'à vous, ne peux être qu'à vous, mais que je suis malheureux et que je ne sais ce que je ferai demain, si le temps n'est pas magnifique.

Baisers aux enfants; mes amitiés à Marthe; pour vous toutes mes pensées. A demain matin, deux lignes.

30 mars,

dimanche matin, 6 h^{es}.

Temps épouvantable, aucun espoir pour la journée, suis navré, temps noir, du vent et pas de pluie.

Document original.

467. À BERTHE MORISOT

[Bordighera], 30 mars 84

Chère Madame,

Voilà bien longtemps que je veux vous écrire, car vous devez croire que j'ai tout à fait oublié votre panneau, mais non, je n'ai pas oublié ma promesse; mais venu ici, croyant y rester un mois, il va y en avoir trois; j'ai été séduit par ce délicieux pays; j'ai entrepris beaucoup de choses; naturellement j'ai dû manquer et effacer bien des choses, enfin me donner bien du mal et aujourd'hui, je ne sais plus si ce que je vais rapporter est à peu près passable.

Je pensais m'arrêter près de Marseille dans un endroit où j'avais vu quelque chose que je voulais faire justement pour votre panneau, mais ayant prolongé mon séjour ici, je suis obligé de rentrer directement chez moi. Si cela ne vous effrayait pas trop de venir jusqu'à Giverny, nous pourrions voir ensemble si dans ce que je vais rapporter il y a quelque chose qui prête à une décoration.

Je serai chez moi dans une douzaine de jours; vous n'auriez donc qu'à me prévenir de votre visite par un mot la veille.

Recevez, chère Madame, ainsi que M. Manet, mes meilleures amitiés.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Pension Anglaise à Bordighera, Italie.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot.», Paris, 1950, p. 121 (partielle-ment). Document original.

468. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 31 mars [1884]

Chère Madame,

Je m'attendais à deux lettres de vous aujourd'hui, et celle du 29 m'est seulement arrivée, celle du 28 me manque; c'est la première fois. Vous ferez bien de savoir si elle a été réellement mise à la poste; cela m'ennuie, car vous me disiez peut-être des choses urgentes et auxquelles je devais répondre. Je vois que vous êtes toujours un peu souffrante, cela est bien ennuyeux. Je suis aussi désolé de savoir mon pauvre Mimi si souvent pris. Vous allez voir que, cette fois encore, je vais rentrer pour le trouver avec sa pauvre figure pâle; il faut donc absolument qu'il se guérisse et ait sa bonne figure. Quant à vous, c'est peut-être bien me vanter, mais ma présence peut vous être nécessaire, j'aime à le croire. J'ai été heureux de recevoir mes photographies pour vous les envoyer de suite, pensant que ma terrible binette vous ferait plaisir à revoir.

Vous dire la journée mortelle que j'ai passée est impossible, enfermé dans cette maudite chambre devant ces toiles que je ne puis arriver à finir et qui, dans ces moments, me paraissent épouvantables et moins que rien, et je sais cependant quels efforts j'ai faits pour arriver à ce pauvre résultat. Enfin, ne sachant que faire, j'ai fait chercher une branche d'oranger, pensant qu'en entreprenant cela, le temps immédiatement se mettrait au beau, mais, hélas, non, et je n'ai pu réussir mes oranges. Enfin, je me tracasse bien, et, certes, je me tiens à quatre pour ne pas tout balancer, faire péle-mêle mes paquets et partir; ce ne serait pas raisonnable, sans doute, de lâcher au dernier moment, mais vous avouerez que je n'ai vraiment pas de chance; avec cela, j'ai une soif terrible d'être près de vous.

Pour comble de maux, ce sacré Durand nous oublie l'un et l'autre, et, si j'avais eu beau temps, j'aurais pu être prêt à partir, mais aurais été retenu par le manque d'argent; évidemment, cela n'est pas de l'oubli de sa part, mais probablement de la gêne: les fins de mois sont toujours une grosse affaire pour lui; toujours est-il que c'est aussi bien gênant pour nous. Je me suis donc encore fendu d'une dépêche et je viens de lui écrire par-dessus... [la fin manque].

Document original.

469. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 1^{er} avril [1884]

Chère Madame,

Journée délicieuse enfin et sous tous les rapports, puisque je reçois deux bonnes lettres de vous, celle du 31 et, enfin, celle du 28, qui, je ne sais comment, est allée à l'hôtel des Anglais à San Remo; je me serais bien passé de la lettre qu'elle contenait, mais suis néanmoins content de l'avoir reçue. Ce qui m'a fait un bien grand plaisir, c'est de recevoir les portraits de mes petits chéris. Ils sont bien gentils, et je ne cesse de les regarder, et vous aussi, ne craignez rien, et aussi les deux grands garçons. Avec tous ces visages devant les yeux, je me reporte à Giverny; mais que les petits me paraissent grands et avancés, je n'en reviens pas.

Enfin, grâce au beau temps qui est revenu, comme je m'y attendais après la pluie d'hier, je ne serai plus longtemps séparé de vous. En moins d'une heure ce matin, le ciel est devenu radieux; pendant ce temps, j'ai pu finir par à peu près les oranges d'hier, puis je me suis mis avec rage à mes études. Trois sont bâclées; je dis cela, parce que je veux finir absolument, j'en ai assez, j'en ai même par-dessus les yeux. Aussitôt rentré, je les fourre dans la caisse, de peur de n'en pas être satisfait et de vouloir encore y donner une séance, et, dans l'état d'énerverment où je suis, cela ne serait peut-être pas heureux. Je ne reverrai maintenant mes toiles qu'à Giverny; je parle de celles terminées. Demain ou après, je fais un envoi d'une ou deux caisses, et samedi ou dimanche, je quitte l'Italie.

Je vois par vos lettres que vous êtes décidément bien patraque; est-ce seulement mon absence qui en est cause? Je l'espère, et vous devez, du reste, le sentir vous-même; puis le printemps; il n'y a rien d'étonnant à cela, et je n'ai qu'à me bien tenir.

Comme je le disais hier, j'aurais pu partir aujourd'hui que cela ne m'eût pas été possible par le fait de ce sacré Durand; et non seulement il ne fait pas les envois, mais il n'écrit même pas et vous concevez bien combien cela est gênant et inquiétant pour moi à la veille de partir.

Demain matin, je travaille à Bordighera et, après déjeuner, je file à Dolce Aqua; selon que je trouverai mes motifs plus ou moins changés, je gagnerai ou perdrai un jour. Enfin, cela avance et je peux dire: à bientôt! Mille caresses, mille baisers pour vous et les enfants; mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Mercredi 6 heures matin, temps admirable, superbe, merveilleux.

Document original.

470. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 2 avril [1884]

Chère Madame,

Il est quatre heures, je reviens de Dolce Aqua, où il m'a été impossible de travailler. Comme il y a, je crois, plus d'un mois que je n'y étais allé, j'ai trouvé mes motifs tellement changés comme lumière qu'il n'y a pas moyen de les faire. J'avais espéré, en deux jours, non pas en faire des choses complètes, mais d'en faire quelque chose de possible. Je rentre donc bredouille avec mes quatre toiles finies; c'est ennuyeux, mais je m'en console, tant j'ai hâte de partir. Je n'ai plus qu'une toile à finir pour l'après-midi et trois pour le matin. Mon départ est donc certain pour dimanche, mais n'en continuez pas moins à m'écrire ici jusqu'à nouvel ordre.

J'ai reçu ce matin une lettre de Durand, mais sans argent. La voici du reste, vous jugerez mieux; mais pourvu qu'il ne me manque pas de parole; je serais bien planté. Je lui réponds de suite pour plus de sûreté.

J'ai reçu ce matin votre lettre et je vois avec peine que vous souffrez toujours et que vous n'êtes décidément pas bien. Je vous conseille donc de voir le docteur le plus tôt possible, ainsi que le dentiste. Je serais également [heureux] que M. Love voie Jean et vous dise ce qu'il en pense et ce qu'il doit faire. N'attendez donc pas au jour de mon retour pour cela. J'avais du reste la pensée de ne pas séjourner du tout à Paris et de prendre dare-dare le premier train pour Vernon. J'ai tant hâte de me retrouver à Giverny au milieu de vous tous; tandis que, si vous vouliez voir le docteur ce jour-là, ce serait une fête d'y arriver dans la journée. Il y a justement le train express de 1 heure qui me met à Vernon à 2 heures 26; j'aurai juste le temps de faire transporter mes bagages d'une gare à l'autre et de déjeuner.

Cela me semble bon de parler du départ, du retour, veux-je dire; il me semble que c'est pour demain, et malheureusement nous avons encore quelques jours à patienter.

Mon rhume est passé, ne vous effrayez pas de ma santé et soignez-vous vous-même. J'ai bien des douleurs auxquelles je n'avais pris garde, pensant que c'était le résultat d'une mauvaise position en dormant, mais ça m'a repris et j'en souffre pas mal; ça me tient dans le haut du dos, à la nuque et aux épaules. C'est sans [doute] un courant d'air et ça se passera. C'est surtout très gênant, car j'ai de la peine à tourner la tête.

A part cela, santé parfaite et temps superbe; pour le quart d'heure, c'est le principal.

Ce matin, je travaillais chez M. Moreno qui m'a présenté à son gendre, M. Borelli¹, qui vient d'arriver ici avec sa femme, mais je n'ai pas encore aperçu le bout du nez de ces dames; j'ai vu le petit garçon qui commence à sortir dans le jardin.

Bref, ces messieurs doivent venir voir mes toiles avant mon départ; j'avais espéré éviter cela, mais il n'y a pas mèche. Heureusement, le gendre a l'air d'être au courant, tandis que M. Moreno n'y voit que du feu, et j'espérais éviter cette exhibition; il va donc me falloir sortir cela des caisses.

Mais le temps passe, et, puisque la levée du soir n'est pas faite, autant faire partir ma lettre; peut-être vous arrivera-t-elle plus tôt.

Mille bons baisers à tous; mes amitiés à Marthe; pour vous mes pensées les plus tendres.

Votre Claude Monet.

Surtout, soignez-vous bien et ne vous fatiguez pas.

¹ Monet écrit *Borely*; l'orthographe correcte de Jean-Baptiste Borelli, agent consulaire de France à Bordighera, nous a été indiquée par M. Martial de La Fourrière, ministre plénipotentiaire, directeur des Archives et de la Documentation au Ministère des Affaires étrangères (cf. *infra*, lettre N° 475, note ¹).

Document original.

471. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 3 avril [1884]

Chère Madame,

J'ai enfin reçu de Durand et vous aussi, à ce qu'il me dit, vous avez donc pu solder Rémy et aller à Paris avec bien des soucis en moins; j'espère que vous n'aurez pas manqué d'y emmener Jean. Ici, le temps couvert est revenu avec de temps en temps de la pluie. Impossible de travailler; aussi vous jugez de mon désespoir. Ce n'est pas de chance et j'ai passé une bien ennuyeuse journée, ne sachant que faire de mon corps, navré enfin. Mon unique moyen de passer le temps est en somme de peindre des natures mortes, mais sans grand entrain; aujourd'hui, c'est le tour des citrons. Puis, de temps en temps, je sors un peu pour prendre l'air; enfin journée mortelle et qui sera de même demain, j'en ai peur. Je reste par acquit de conscience, mais je quitterai bon gré mal gré Bordighera dimanche; donc au reçu de ma lettre, vous pourrez m'écrire à l'hôtel du Pavillon du Prince de Galles. Il y a justement des régates à Menton, j'irai voir cela, ça me changera et me distraira un peu et je consacrerai ma semaine à faire quelques pochades. Mais, mon Dieu, que ces derniers jours me semblent longs avec ce travail si interrompu, moi qui comptais tant sur ces dernières séances. J'ai un trac comme à un début de montrer mes toiles, tout le monde s'attend à des merveilles, aussi me tarde-t-il bien de voir tout cela ailleurs qu'ici. Pour comble d'ennui, je n'ai plus de journaux à lire, ni livres, et je suis si énervé que je n'en dors plus, toujours inquiet du temps et je me lève à des heures impossibles; ce matin, il n'était pas 5 heures, à cette heure-là il faisait un temps superbe, et je croyais bien à une heureuse journée, mais la déveine y est; il va donc falloir que la pochade que je ferai à Menton soit épatante et que je me surpasse.

J'espère que M. Love vous aura donné quelque bonne potion magique et qu'à mon retour vous serez tout à fait remise; il me tarde aussi de savoir ce qu'il aura dit de Jean, mais c'est aujourd'hui seulement que vous êtes allée à Paris, je ne saurai cela que dimanche, c'est insupportable à distance; enfin, voilà la fin de nos maux qui approche, et, comme vous dites, ce n'est pas le moment de tant se lamenter, car dès demain en huit je serai sans doute en route. Mais je m'arrête, voilà la cloche du dîner; à ce soir, car je ne ferai partir ma lettre que demain matin dans l'espoir de pouvoir vous dire que j'ai beau temps.

Ce soir c'est le déluge, l'eau dégringole des rues comme un torrent, vous n'avez aucune idée de ces pluies-là; sans doute le beau temps est infaillible après, mais ce sera trop tard. Je viens de dîner, de bien mal dîner et en quelle société; chaque jour il survient de nouveaux Allemands, quelle sacrée langue et que ces gens-là sont grossiers et butors! Il y a bien quelques Anglais, mais ils sont lugubres, un monsieur avec trois jeunes filles très gentilles mais dont l'une est mourante et ne s'en ira pas d'ici vivante; c'est atroce à voir, et dès qu'il fait mauvais on la voit plus mal; jusqu'à présent j'avais été dispensé de ce triste spectacle, mais il paraît qu'à Menton c'est le refuge des plus malades; pourvu qu'il n'y en ait pas à mon hôtel.

À propos et pendant que j'y pense, envoyez-moi toujours les journaux, car cet hôtel, que j'ai choisi exprès parce qu'il est près du cap Martin, est très loin de la ville et il est douteux que je sorte le soir plus qu'ici.

Je vais me coucher et tâcher de dormir, je vous dis bonsoir, car vous êtes là devant moi, les petits et les grands, tous bien agréables à voir.

Mille tendresses pour vous, embrassez les enfants pour moi, amitiés à Marthe.

Votre Claude Monet.

Le temps qu'il fait, Bordighera 4 avril, 6 heures matin, soleil superbe. Prévisions pour demain: apparence beau temps.

Document original.

472. À P. DURAND-RUEL Bordighera, 3 avril 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je vous accuse réception de votre envoi de 700 francs. J'espère que cela me suffira et je vous remercie. Au cas où il me manquerait un peu d'argent au moment du départ, je vous télégraphierai, pour que vous m'envoyiez un billet de cent francs à Menton; et par précaution voilà l'adresse où vous pourrez m'y écrire: hôtel du Pavillon du Prince de Galles. Je compte quitter Bordighera demain ou après. Je ne suis pas favorisé du tout par le temps: il s'était remis au beau, mais aujourd'hui la pluie recommence.

Je vois que vous vous attendez à des merveilles; vous serez peut-être désillusionné, car bien que j'aie travaillé énormément, je ne suis pas content. Vous direz que c'est mon habitude et que je me plains toujours, mais certainement le résultat n'est pas en rapport avec le mal que je me suis donné. Ça a été une étude pour moi et c'est à présent seulement que je commence à comprendre.

Enfin, on fait ce qu'on peut; ce qu'il y a de certain, c'est que je suis éreinté et j'ai de la peinture par-dessus les yeux. Aussi est-ce un grand courage de ma part de m'arrêter à Menton, mais c'est que je tiens à rapporter le souvenir de deux ou trois jolies choses qu'il y a là.

A bientôt et mille amitiés de votre tout dévoué Claude Monet.

Je serai rentré pour Pâques.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 275-276 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

473. À ALICE HOSCHEDÉ [Bordighera], vendredi 4 avril 84

Chère Madame,

Bonne et belle journée après le déluge d'hier et de cette nuit, une journée splendide et terriblement chaude, aussi ai-je bien employé mon temps; levé avec le jour, j'ai travaillé avant de sortir à mes citrons commencés hier, puis j'ai travaillé et voilà encore une toile à peu près sauvée. J'ai eu la visite de M. Moreno et de son gendre, exhibition, explication, admiration, etc.; ce soir jusqu'au dernier moment, il faut que mes affaires soient toutes prêtes; selon qu'il fera plus ou moins beau, je partirai toujours dimanche, bien entendu, mais à 9 heures du matin s'il fait vilain ou alors à midi après avoir donné encore une séance à une étude.

Je prépare aussi l'envoi que je ferai demain d'une énorme caisse de toiles et d'un autre colis où je mettrai tout ce qui me gêne dans mes valises, car naturellement j'ai plus de choses à rapporter que je n'en avais; enfin, je suis dans tous mes états et très encombré, aussi vous ne m'en voudrez pas de ne pas vous écrire aussi longuement que d'habitude.

J'ai eu votre lettre et suis anxieux de savoir le résultat de votre voyage, mais vous ne parlez pas d'emmener Jean.

Embrassez bien tous les enfants; mes amitiés à Marthe; pour vous mes meilleures pensées et à bientôt, on peut le dire à présent.

Votre Claude Monet.

A demain matin l'état du temps.

Samedi matin 6 heures, il est à craindre que la dernière journée sera mauvaise, le temps est très barbouillé.

Document original.

474. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, samedi [5 avril 1884]

Chère Madame,

C'est un homme bien en colère qui vous écrit, et vous comprendrez ma fureur. Journée nulle pour la peinture, temps gris, brumeux à rappeler la Normandie, mais cela n'est rien, car j'ai eu tant à faire pour mes emballages que toute ma journée y a passé et que, s'il avait fait beau, je n'aurais jamais eu le temps de travailler et d'organiser tout; enfin les paquets prêts, tout en ordre, je pensais pouvoir partir demain à la première heure; j'avais été faire ma visite d'adieu et de remerciements à M. Moreno, et de là j'ai pris une voiture pour aller à Vintimille faire l'expédition d'un panier d'objets divers et d'une grande caisse de tableaux, mais c'est là — et je ne pouvais m'attendre à cela — que m'attendaient bien des ennuis.

Un employé accueille ma déclaration d'expédition, une caisse tableaux pour Vernon.

— Très bien, votre certificat, monsieur.

— Quel certificat?

— Celui de l'Académie.

J'étais ahuri, ne comprenant rien. Bref, on m'explique qu'aucun tableau ne peut sortir d'Italie sans une autorisation de l'Académie italienne constatant la provenance desdits tableaux et prouvant qu'ils n'ont pas été volés dans les musées; c'est plus qu'un comble et cela ne peut pas être croyable, quand on n'est pas passé par là, enfin, j'ai beau expliquer que je suis Français, venu à Bordighera pour y faire des études, que ces études sont toutes fraîches, rien n'y fait. On me dit que le plus court pour moi est d'aller à Gênes montrer mes toiles au représentant de l'Académie de Rome qui en prendra les titres et sujets et m'en délivrera un certificat. Je proteste, j'entre dans une colère bleue, parlant de tout crever plutôt que de céder, je réclame d'être mené au directeur de la douane qui m'explique fort poliment qu'il me faut me soumettre, la loi étant très sévère à ce sujet. J'avais fait le deuil du beau temps, de mes études, mes paquets étaient prêts, j'étais tout à la joie du départ et paf, il me faut ramener ma caisse à Bordighera; ils ne veulent même pas la garder en dépôt, disant qu'elle ne peut franchir la frontière sans avoir été vue à Gênes. Vous jugez des frais que cela me ferait, quatre caisses, et quelle perte de temps! Pour le coup il me faudrait dire adieu à Menton; enfin, j'ai tout au moins fait partir le panier, mais non sans peine, non plus, car il faut que la douane visite tout; j'ai passé là 3 heures et suis revenu à l'hôtel passée l'heure du dîner.

Je ne sais ce que je vais faire, ma seule pensée est de voir demain M. Moreno, il pourra peut-être me renseigner sur le mieux à faire. Si je pouvais avoir ce certificat par correspondance, je laisserais mes caisses de tableaux ici et partirais quand même à Menton avec mes valises et ma boîte à couleurs, ayant des toiles blanches qui m'y attendent, et, pendant ce temps-là, je travaillerais et reviendrais ici chercher mes tableaux quand le certificat me serait arrivé; mais j'arrange cela à ma guise, je ne puis rien décider avant d'avoir consulté quelqu'un. S'il me faut me soumettre et aller à Gênes, je devrai alors, pour éviter double dépense, continuer ma route par l'autre voie et rentrer en France par le Mont-Cenis; mais quelle guigne, quelle déveine!

Pour en revenir à l'expédition du panier, vous ferez bien de le réclamer à Vernon, il est adressé à mon nom; j'ai voulu en payer le port, il n'y a pas eu moyen, c'étaient des affaires d'Etat.

Peut-être y aura-t-il de la casse, car à la douane ils ont tout bousculé ce que j'avais eu tant de peine à arranger, et il y a de tout, des vêtements, des chaussures, des vases, des petits pots dans des boîtes, du linge sale, je vous recommande donc de déballer avec précaution; il y a même des galets, puis des petits carnets en palmier dont trois pour les filles et le plus joli pour vous. Je vous recommande aussi une vieille couverture que j'ai achetée, très jolie de tons.

J'ai reçu votre lettre, suis content de savoir que ma photographie vous ait fait plaisir et j'espère demain avoir de vos bonnes nouvelles. Pourvu que de mon côté je puisse vous en donner de meilleures; du reste je vous télégraphierai ce que je ferai afin d'avoir de vos nouvelles, et de toute façon j'irai lundi à Menton, soit pour y rester, soit pour chercher vos lettres et donner des instructions pour que mes lettres me soient envoyées où j'irai.

Mille baisers à tous, mes amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées.
Votre Claude Monet bien énervé, bien ennuyé.

Document original.

475. À ALICE HOSCHEDÉ [Bordighera], 6 avril, dimanche 3 h^{es} [1884]

Chère Madame,

Vous le voyez, c'est encore de Bordighera que je vous écris. Je suis énervé, abruti, furieux, éreinté de courses et de démarches qui, je le crains, seront infructueuses; au milieu de tous ces ennuis je reçois votre lettre qui n'est pas faite pour me mettre du baume au cœur; tous vos soucis, vos embarras d'argent, tout cela me tourmente, car je vais arriver sans le sou probablement et je déplore bien des achats de bêtises, lorsque vous êtes ennuyée. Ce déjeuner ou dîner en wagon, tout cela me trouble beaucoup je l'avoue, j'étais du reste certain que des relations devaient fatalement arriver entre ce M. Lozère et vous et j'ai peur, pardonnez-le-moi.

Si vous êtes désespérée et disposée à tout envoyer promener, je suis moi dans un état impossible à décrire; aller à Menton, cette idée fixe, pour y faire quoi, revenir de suite peut-être pour apprendre bien des choses pénibles, mais la tête m'en tourne je vous l'assure, et cependant j'étais bien heureux hier, lorsque, toutes mes affaires en ordre, je me voyais en route.

Je ne suis pas superstitieux, vous le savez, eh bien, il me semble qu'en arrivant je vais apprendre mille choses fâcheuses, terribles. Je fais quand même tous mes efforts pour partir; le gendre de M. Moreno s'est mis en quatre depuis ce matin pour faciliter le passage de mes tableaux sans aller à Gênes. J'ai dû faire sur papier timbré une déclaration comme quoi je suis artiste de Paris, ayant séjourné tant de temps à Bordighera et y avoir exécuté des toiles dont j'ai dû donner le détail avec titres (pour cela tout déballer), faire constater la chose par le maire qui apostille ma déclaration — M. Moreno¹, en qualité de consul, l'apostille également — puis, pour bien constater qu'il n'y a pas eu de substitution de tableaux et que je n'emporte aucun Raphaël, on met les scellés à chaque caisse et tout sera sans doute insuffisant; aussi pour éviter les mêmes employés de Vintimille je prends deux voitures et pars dans une heure par la route de la Corniche, dans l'espérance que là la douane italienne se contentera de cela; si on ne laisse pas sortir mes caisses de tableaux, une des voitures les rapportera chez M. Moreno qui fera de nouvelles démarches et je continue ma route pour Menton avec mes valises et ma boîte à couleurs; mais tout cela vait-il aller tout seul? J'en doute, je suis tellement écouré que je vois tout en noir; vous le comprendrez du reste et ne m'en voudrez pas? Je vous aime plus que vous ne croyez et suis bien malheureux.

Allons à demain. Je vous télégraphierai de Menton si j'ai pu passer avec armes et bagages.

Baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées, mais hélas bien tristes.

Votre

Claude Monet.

¹ Monet se trompe: il n'y a pas eu de consulat de France à Bordighera, mais seulement une agence consulaire dont le titulaire, en 1884, était M. Borelli, gendre de M. Moreno (cf. *supra*, lettre N° 470, note ¹).

Document original.

476. À ALICE HOSCHEDÉ [Hôtel du Pavillon du Prince de Galles],
Menton, 7 avril [1884]

Chère Madame,

Je ne puis que vous écrire deux mots, la dernière levée est dans un instant et je ne veux pas vous laisser sous l'impression de ma dernière lettre qui a dû vous faire de la peine.

Pardonnez-moi, car j'ai tout contre moi; enfin j'ai pu passer mes toiles par un miracle; mais je vous expliquerai cela dans une plus longue lettre que je vais commencer après le dîner.

J'ai beaucoup travaillé aujourd'hui avec un temps superbe.

A bientôt, baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous tout mon cœur.

Votre

Claude Monet.

Document original.

477. À ALICE HOSCHEDÉ Menton, lundi soir [7 avril 1884]

Chère Madame,

Que je dise toutes mes tribulations, je crois vous avoir déjà dit tout le mal que j'ai eu avec le gendre Moreno, visite au maire, déclaration, scellés, etc. Je n'étais pas au bout de mes ennuis, au moment de partir avec mes deux voitures qui avaient l'air d'un vrai déménagement, voilà qu'un cachet de scellés se casse, impossible d'aller de nouveau chercher le maire un dimanche; furieux après le cocher, je ne voulais plus partir, mais lui se met à les arracher tous me disant dans son drôle de français que tout cela c'est de la blague, qu'il se charge de me faire passer la frontière italienne, que je ne le payerai pas si mes caisses ne passent pas.

Bref, c'est ainsi que cela eut lieu, mais par miracle, surtout à cause du dimanche et de l'heure; à la douane française ça a été aussi très bien; me voilà donc en chemin pour revenir et je suis de moins méchante humeur; il est très regrettable que je me sois tant obstiné à rester à Bordighera; ici c'était bien mieux mon affaire et j'aurais pu faire les merveilles que tout le monde a dit attendre de mon voyage. Pendant les quelques jours que je vais être ici je ne puis guère faire que des pochades pour moi comme souvenir du pays; si cependant j'avais la chance d'avoir du beau temps régulier, je pourrais peut-être [en] terminer deux ou trois.

J'ai reçu cet après-midi votre lettre du 5, adressée à Bordighera et qui m'est déjà revenue, ainsi qu'une très aimable lettre de M^{me} Manet-Morisot qui viendra à Giverny dès que je serai revenu.

Je ne vous ai pas dit de ne pas venir au-devant de moi, vous savez que moi aussi je suis anxieux de vous voir, mais je tenais surtout à être rendu vite et à ne pas traîner à Paris après le trajet que je veux faire d'ici d'une seule haleine. Si donc les finances vous le permettent, venez, mais aussi si vous ne craignez pas d'être trop fatiguée, surtout après d'autres voyages.

J'espère que votre journée de demain se passera heureusement pour vous et l'opération ne sera pas trop douloureuse. Je regrette d'avoir insisté pour que vous emmeniez Jean qui va sans doute vous gêner, mais c'est vous qui m'en aviez parlé et j'ai été surpris que jeudi vous n'en ayez plus eu la pensée.

Quant à la date de mon retour, je compte toujours arriver pour le 12, à moins de mauvais temps, ou bien si je voyais que une ou deux journées de plus me permettraient de finir quelque chose, j'arriverais donc le 14 au lieu du 12, mais rien n'est sûr, car je ne veux pas faire comme à Bordighera et attendre des semaines pour avoir quelques heures de travail, et puis, j'en ai assez malgré la beauté du pays.

A demain la fin de ma lettre, et puis, à bientôt.

Mardi 8, 6 heures.

Pas de lettre de vous, je n'y comprends rien; vous avez cependant mon adresse, hôtel du Pavillon du Prince de Galles; même adressée à Bordighera, elle me serait arrivée comme hier.

Je rentre de travailler, suis bien fatigué, car le cap Martin est encore loin et j'ai fait quatre fois le trajet; très beau temps; quatre toiles en train; si le temps ne change pas, je pourrai les finir.

Rien de décidé encore pour mon départ; selon ma journée de demain, je prendrai une résolution et vous la dirai dans ma prochaine lettre. Baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées.

Votre

Claude Monet.

J'ai fait expédier aujourd'hui une caisse de tableaux qui arrivera en même temps que ma lettre. 32 francs de transport; il me faut encore demander de l'argent à Durand, je n'en aurai pas assez.

Document original.

478. À P. DURAND-RUEL

Menton, 8 avril 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je suis à Menton depuis dimanche soir seulement. J'ai eu toutes sortes de tribulations au moment de quitter Bordighera. Aussi suis-je obligé [de vous demander] non pas cent mais deux cents francs *par retour* du courrier, devant partir d'ici samedi ou dimanche. Je compte absolument sur vous. Figurez-vous que la douane italienne me défendait de sortir mes toiles. Il y a une loi qui interdit la sortie de tout tableau qui n'aura pas été vu de l'Académie italienne, et comme il n'existe pas d'académie à Bordighera, on prétendait me faire partir toutes mes caisses à Gênes et là les faire voir et obtenir un laissez-passer. En somme j'étais en route et il m'a bien fallu retourner à Bordighera où j'ai fait toutes sortes de démarches pour obtenir un certificat du maire et me remettre en route pour échouer à nouveau.

Bref j'ai dû prendre deux voitures et essayer de passer par la route de la Corniche, espérant qu'à ce poste ils seraient moins difficiles, mon cocher s'étant fait fort de me faire passer grâce au dimanche. En effet, nous avons pu franchir cette terrible frontière, mais tout cela m'a bien ennuyé et m'a coûté gros; c'est pourquoi je suis obligé de vous redemander 200 francs. Il fait très beau et j'espère rapporter plusieurs toiles d'ici. Ce pays était du reste beaucoup plus mon affaire.

A bientôt, mille amitiés de votre tout dévoué

Claude Monet.

Hôtel du Pavillon du Prince de Galles, Menton.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 276-277 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

479. À ALICE HOSCHEDÉ Menton, mercredi 10 h matin [9 avril 1884]

Chère Madame,

Hier soir, en rentrant de voir de superbes illuminations à l'occasion des régates, j'ai trouvé votre lettre de lundi; elle m'est donc arrivée le lendemain; ce matin, je reçois celle de dimanche adressée à Bordighera. Je rentre chassé par un vent terrible, pour lequel il est impossible de résister au cap Martin à moins de chercher d'autres motifs dans des coins abrités, mais je ne veux pas me leurrer ni me laisser entraîner à cela, tenant à partir dimanche irrévocablement pour être près de vous lundi 14; cessez donc de m'écrire à dater de vendredi, mais écrivez-moi ce jour-là en mettant votre lettre de bonne heure à la poste.

De mon côté, si voyant le temps tout à fait brouillé et l'impossibilité de profiter de mon temps, une dépêche vous préviendrait que j'arrive plus tôt; voilà donc qui est bien convenu.

A l'heure qu'il est vous devez être au fait de mes péripéties avec la douane, car je vois que dimanche vous n'en saviez encore rien. Vous devez aussi avoir reçu le panier, mais je crains bien qu'il n'y ait de la casse; je voudrais bien apprendre aussi que mes cadres sont arrivés; a-t-on été voir à la petite vitesse? Enfin je saurai tout cela dans vos prochaines lettres.

Je sais que, pour mon arrivée, nous allons être bien gênés pour l'argent avec tous les retards dont vous me parlez; j'arriverai sans le sou en ayant cependant encore demandé à Durand et je frémis de faire mon compte avec lui; enfin je rapporte bien près de 50 toiles, mais la moitié n'est pas vendable, et puis c'est effrayant ce que j'ai reçu de réclamations: Argenteuil, tous semblaient s'être donné le mot. Quand donc serai-je débarrassé de tous ces gens-là.

D'après ce que vous me dites de vos santés à tous, il faut m'attendre à vous trouver tous dans un triste état et c'est là le pire; la pensée de savoir Jean lâché dans Paris avec Fernand me trouble un peu, je l'avoue; pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé.

Si vous avez mis votre lettre à la poste à Paris avant 5 heures, je puis l'avoir ce soir à 9 heures, sinon il me faudra attendre à demain.

Allons à demain et à bientôt. Recevez toutes mes pensées, tout mon cœur; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

480. À ALICE HOSCHEDÉ

Menton, 10 avril [1884]

Chère Madame,

Vous savez par ma lettre d'avant-hier soir dans quel état de tourments et d'inquiétude m'avait mis votre courte lettre si différente des autres. Depuis cela je ne vis pas, je me torture l'imagination et j'en suis à me demander si je fais bien de revenir; je n'ai pas voulu vous écrire hier soir comme d'habitude, tant mes idées étaient tristes et folles, j'ai préféré attendre une longue et bonne lettre qui me prouve et ma folie, et aussi votre désir de me revoir; mais rien n'est venu pas plus hier qu'aujourd'hui; évidemment vous avez d'autres pensées qui vous absorbent.

J'ai été trop longtemps absent et, qui sait, peut-être ne souhaitez-vous plus ce retour.

Je m'arrête, j'ai le cœur trop gros, la tête perdue.

Recevez la triste pensée de celui qui vous aime.

Votre

Claude Monet.

Etes-vous rentrée mardi à Giverny; est-il arrivé malheur à Jean? Je ne sais que penser, et si je n'ai pas de lettre ce soir à 9 heures, je ne reviens pas.

Document original.

481. À P. DURAND-RUEL

Menton, 11 avril 84

Cher Monsieur Durand,

Je reçois votre lettre chargée contenant 200 francs. Vous n'avez sans doute pas reçu en temps ma seconde lettre vous demandant encore 100 francs; sans doute je les recevrai demain. Je pars dimanche matin pour être chez moi lundi. Essayer de terminer les esquisses que j'ai voulu faire ici comme souvenir m'entraînerait trop loin, car, bien que le temps soit généralement beau ici, il est plus variable que n'importe où et puis je suis à bout, je n'en peux plus.

Prévenez-moi par un mot à Giverny du jour où vous viendrez.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 277 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

482. À ALICE HOSCHEDÉ

[Menton], vendredi soir [11 avril 1884]

Chère Madame,

Enfin j'ai votre lettre; quelle bonne lettre et qu'elle me fait de bien! Je voudrais pouvoir rattraper celle que je vous adressai étant toute pleine de mon désespoir, car elle va vous faire de la peine, mais je me hâte dans l'espoir que ces lignes de pardon vous arriveront en même temps; pardonnez-moi, car je vous aime et, si je suis tout pour vous, moi, il me semble impossible de vivre sans vous; loin comme cela on se monte l'imagination.

Je ne puis vous en dire long, car je tiens à ce que ma lettre parte de suite; je cours à Menton la porter; c'est ma dernière lettre, je pars après-demain matin à 11 heures 20 d'ici, sera le lendemain 10 heures 05 à Paris et à 2 heures 26 à Vernon. Précautionnez-vous de voiture pour tous mes bagages.

Mille bons baisers pour vous et tous. A lundi.

Votre

Claude Monet.

Document original.

483. À ALICE HOSCHEDÉ [Menton], vendredi soir 9 h ½ [11 avril 1884]

Chère Madame,

Je reçois à l'instant une seconde lettre de vous, celle datée d'hier. Comme je suis malheureux de penser qu'il y a en route de vilaines, bêtes et méchantes lettres qui vont encore vous tourmenter!

Heureusement je vais venir moi-même demander mon pardon. Je vous ai adressé ce soir quelques fleurs, et vous en ai prévenue par une dépêche, afin que vous les fassiez chercher dans la journée de dimanche. Je vous écris, mais avec cette unique distribution de Giverny, j'arriverai presque en même temps, tandis qu'ici, je reçois vos lettres le lendemain, c'est aussi pourquoi j'étais si tourmenté, hier et ce matin, en ne recevant rien de vous, mais maintenant je serais tout à la joie du retour, si je ne pensais à ces maudites lettres.

Je suis bien ennuyé de vous savoir encore souffrante. Avez-vous eu au moins affaire à un bon dentiste? Vous ne m'avez jamais dit chez qui vous alliez.

Il a fait très beau aujourd'hui, mais j'étais dans un [tel] état d'accablement avant vos bonnes lettres que je n'étais pas du tout à ce que je faisais, j'avais même renoncé à peindre hier, mais je ne savais où me traîner et j'ai ce matin repris la palette; enfin, demain s'il fait le même temps, il faut que je bûche

ferme, car c'est vraiment bien beau. J'ai reçu aujourd'hui un peu d'argent de Durand, j'aurai tout juste pour mon retour; ce Durand il ne doute de rien, il me dit tout naturellement que, si Menton me plaît et s'il fait beau, d'y rester un peu et d'y terminer ce que j'ai commencé, mais je viens de lui répondre en lui disant que j'en avais assez de la peinture pour le moment, et il est certain que l'on ne peut faire le métier que j'ai fait pendant longtemps. Si je me suis trompé, tant pis, mais j'en ai assez et n'ai plus qu'une pensée, qu'un désir, être près de vous.

Et surtout tout le monde bien portant; embrassez les enfants, mes amitiés à Marthe et à bientôt tout moi.

Votre

Claude Monet.

Samedi 6 heures du matin; allons, encore une nuit de passée, demain le départ. Il fait très beau et je vais bien travailler, à lundi.

Document original.

484. À ALICE HOSCHEDÉ

[Menton], samedi midi [12 avril 1884]

Chère Madame,

Il fait un temps exceptionnel, merveilleux; j'ai très bien travaillé ce matin; en une séance ou deux je pense rapporter plusieurs toiles d'ici terminées; j'ai été si malheureux à Bordighera que cela en vaut la peine et vous ne m'en voudrez pas, j'espère, de rester *un ou deux* jours de plus. Je compte du reste vous le télégraphier, mais si cependant demain ce beau temps avait changé, je partirais demain à 11 heures 15; je ne resterai qu'avec certitude de travail.

Je n'ai que juste le temps de vous adresser ces deux lignes et pars travailler.

Je vous supplie d'oublier mes méchantes lettres, je vous aime et vous envoie tout mon cœur.

Baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Je viens de trouver la carte de M. Hayem, le marchand de rubans venu pour me voir.

Document original.

485. À ALICE HOSCHEDÉ [Menton], dimanche, 13 [avril 1884] 5 h^{res} soir

Chère Madame,

Vous devez bien m'en vouloir d'avoir encore retardé ce retour tant désiré de deux grands jours, il m'a du reste fallu beaucoup de raison pour m'y décider, mais voyant le temps si beau j'avais la certitude de pouvoir à peu près terminer une ou deux toiles. Je rentre de travailler et j'ai trois toiles qui ne sont pas mal; si demain il fait encore beau, je puis encore en enlever deux autres; alors j'aurai vraiment bien utilisé le peu de temps que j'ai passé ici. Cependant en ce moment le temps paraît se brouiller, alors si demain à mon réveil il était douteux, je prends le train et serai rentré pour le 15. Je vois que c'est grande fête demain à Vernon, et les enfants doivent être dans tous leurs états, ça et les toilettes neuves.

Je reçois régulièrement votre lettre le lendemain; j'espère donc en avoir encore une ce soir et une demain, si je suis encore ici.

Vous avez dû recevoir toutes mes dépêches et les fleurs; j'espère donc qu'à l'heure qu'il est, vous avez oublié mes vilaines pensées et que vous ne m'en voulez plus.

Je dîne en ville ce soir, voilà qui va vous étonner, chez M. Hayem qui passe tous les hivers ici et qui est installé. Comme je vous l'ai écrit, il était venu pour me voir hier matin et, ayant demandé où je travaillais, il est arrivé l'après-midi au cap Martin avec sa femme; je l'aurais bien envoyé à tous les diables, car je n'avais pas de temps à perdre; heureusement il m'a laissé me demandant à venir voir mes toiles chez moi à la fin de la journée; il a fallu exhiber une partie de mes toiles qui lui ont beaucoup plu; il pensait pouvoir avoir quelque chose de moi à meilleur compte que chez Durand, me disant que Durand était intraitable comme prix. Bref, comme je lui ai dit qu'il n'y avait pas moyen, il paraît décidé à voir Durand dès son retour. Sa visite avait aussi pour but de me faire faire la connaissance d'un peintre, un monsieur Giron qui habite le même hôtel que moi, qui voulait me connaître, mais n'osait pas m'aborder; donc, présentations et réexposition des toiles, grande admiration; charmant garçon du reste, nous avons passé la soirée ensemble, promenade en voiture au clair de lune.

Pour en revenir à M. Hayem, il voulait m'avoir à déjeuner ce matin, mais comme cela m'était impossible, il a fallu accepter d'y dîner ce soir et cela ne m'amuse qu'à moitié et puis j'ai accepté sans réfléchir que j'étais dégoûtant et j'ai le trac qu'il n'y ait du monde; enfin je vous contera cela; à bientôt cette fois, mille baisers à tous et vous, tout mon cœur.

Votre

Claude Monet.

Document original.

486. À P. DURAND-RUEL

Menton, 13 avril 1884

Cher Monsieur Durand,

Deux mots à la hâte pour vous remercier de votre envoi de 100 francs et pour vous dire que je ne serai rentré que mercredi. Je reste deux jours de plus pour terminer quelque chose.

Tout à vous,

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 277 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

487. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 16 avril 84

Cher Monsieur Durand,
Je viens d'arriver et naturellement tout juste au bout de mon argent. C'est ruineux de voyager. Puis comme vous n'avez pas envoyé ici depuis une quinzaine, nous sommes bien gênés. Je viens donc vous prier de m'adresser 200 ou 300 francs par courrier et de me dire quel jour vous viendrez voir mes toiles. Je crois que vous serez content de moi. Je compte sur vous par retour du courrier.

Tout à vous,

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

488. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 23 avril 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je ne vous avais pas répondu pour vous accuser réception de l'envoi de 200 francs que m'a fait M. Casburn, parce que je m'attendais à votre visite dimanche dernier. Je vous ai attendu tous ces jours, mais ne recevant pas de vos nouvelles, je me décide à vous adresser ces quelques lignes pour vous prier de m'écrire quel jour vous comptez venir, car je n'ose guère m'absenter dans la crainte de vous manquer. Vous pensez à m'envoyer pour vendredi ou samedi au cas où vous ne viendriez pas avant.

A bientôt donc, votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

489. À P. DURAND-RUEL

Giverny, dimanche [27 avril 1884]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je viendrai demain matin selon votre désir, mais avec un très petit nombre de toiles et uniquement pour ne pas vous désobliger, car je n'ai pas une seule qui n'ait besoin d'être revue et retouchée avec soin, et cela ne peut se faire en une journée. J'ai besoin de voir tout cela tranquillement dans de bonnes conditions. J'ai travaillé pendant trois mois, me donnant bien du mal, et n'étant jamais satisfait, sur nature; et c'est seulement ici depuis quelques jours que je vois le parti que je peux tirer d'un certain nombre de toiles. Vous devez bien penser que dans la grande quantité des études que j'ai faites, toutes ne peuvent être livrées au commerce, quelques-unes peuvent être très bien, je crois, et d'autres même un peu vagues, peuvent devenir de bonnes choses en les retouchant avec soin, mais, je le répète, cela ne se peut faire du jour au lendemain et il ne serait pas plus de votre intérêt que du mien de vouloir quand même en montrer beaucoup, mon ambition étant de ne vous donner que les choses dont je suis complètement satisfait, quitte à vous en demander un peu plus cher. Vous comprendrez cela, je l'espère, car autrement je deviendrais absolument une machine à peindre et vous vous encombreriez d'une foule de choses incomplètes et qui ne pourraient que dégoûter les amateurs les mieux disposés.

J'ai regretté que vous n'ayez pu venir hier. Nous aurions pu faire ensemble un choix. Au lieu de cela je suis très troublé, votre fils m'ayant dit de votre part que vous teniez à en avoir de suite le plus grand nombre possible pour les montrer, quitte à me les rendre. Mon amour-propre de peintre s'oppose à ce que je laisse voir des toiles dans un état incomplet. Bref, j'irai demain chez vous à l'heure convenue, 11 heures et demie. Je vous apporterai quelques toiles de celles que je juge les plus possibles à montrer, mais à la condition de les rapporter pour vous les livrer au fur et à mesure que je les terminerai.

Donc à demain.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 265-266.
Archives Durand-Ruel.*

490. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 3 mai 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous accuse réception de votre envoi de 200 francs ainsi que des 300 que vous m'avez fait remettre samedi dernier par votre fils. J'espère recevoir demain de vos nouvelles. Il me tarde de savoir ce que vous avez pu décider avec M. Petit. Je viens demain à Paris, devant déjeuner avec Renoir chez M. Clapissou; mais je ne pourrai vous voir, car à moins de causes imprévues je compte rentrer chez moi le soir même.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Je me suis mis au travail. Quand j'aurai quelques toiles terminées, je vous les enverrai. Je voudrais bien avoir le relevé de mon compte, avant mon départ. J'avais remis le mien, qui ne se rapportait pas tout à fait au vôtre, et cela me gêne pour savoir où nous en sommes. Vous serez bien aimable de me le faire faire et de me l'envoyer.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 278 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

491. À P. DURAND-RUEL

[Paris], mercredi matin [7 mai 1884]¹

Cher Monsieur Durand,
Je suis, je l'avoue, désespéré de la situation et je viens vous demander de me répondre bien franchement, car je ne puis rester plus longtemps ainsi dans l'incertitude.

J'ai fait tout ce qui m'était possible pour trouver de l'argent afin de ne pas avoir recour à vous dans un pareil moment, je n'ai pu réussir, et cependant il m'en faut absolument et pas mal. Je ne puis rentrer chez moi sans argent. Je reçois ce matin de très mauvaises nouvelles de Giverny, ma présence y est donc nécessaire, mais je n'y veux rentrer qu'avec de l'argent. Ici me voilà sans un sou, questions embarrassantes et peu faites pour rassurer. La réunion de nos amateurs les a très déroutés. Ils ne le cachent pas. Ainsi vous voudrez bien m'excuser de ne pas venir dîner ce soir si c'était une seconde réunion, car outre que je ne pas crois à son succès, c'est très gênant pour nous.

N'allez pas croire que je doute de vous. Non, je sais votre courage et votre énergie, mais je doute absolument des autres. Bref, dites-moi nettement la situation, avez-vous la certitude de pouvoir me donner de l'argent aujourd'hui. Sous peine de gros embarras, il m'en faut. Si cela ne vous est pas possible je vais reprendre le métier de jadis et courir les amateurs les plus possibles de ma peinture à présent, et j'ai peur que non.

Réponse au porteur, cela m'ennuie de venir constamment vous relancer au magasin.

Si le porteur ne vous trouve pas, faites-moi envoyer la réponse à l'hôtel de Londres et New York, place du Havre.

Tout à vous,

Claude Monet.

¹ La date proposée par Venturi est erronée. Le 8 mai, les livres de comptes de Durand-Ruel enregistrent un versement de 600 francs.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 266-267 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

492. À PISSARRO

Giverny, [peu avant le 13 mai 1884]

Mon cher ami,

Je me fais un mauvais sang du diable depuis mon retour, et n'ai pas eu le courage de travailler tant je suis préoccupé de la situation du pauvre Durand et du sort qui fatalement nous attend. Je compte bien sur vous pour me donner des nouvelles, quelles qu'elles soient.

Durand est très affaibli pour le moment de m'écrire, ne manquez donc pas de m'écrire le plus tôt possible et de me dire ce que vous savez, bon ou mauvais.

Quelle déveine de ne pas avoir la tranquillité par ce beau temps.

A vous,

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 278 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

493. À PUCURY

Giverny

Monsieur,

Veuillez vous avoir l'obligeance de voir M. Durand-Ruel, 1, rue de la Paix, auquel je vends régulièrement. Il est tout disposé à s'entendre avec vous pour le règlement de ma dette. Je suis venu à Paris, mais trop peu de temps pour aller chez vous.

Vous trouverez M. Durand-Ruel le matin à son magasin ou vers midi à son domicile, 35, rue de Rome. Vous voudrez bien m'écrire dès que vous l'aurez vu. Recevez mes civilités distinguées.

Claude Monet.

Ce 15 mai 84.

Document original, Archives Durand-Ruel.

494. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 15 mai [1884]

Cher Monsieur Durand,

Depuis mon retour, je suis d'une inquiétude terrible. Je voudrais être au courant de ce qui vous arrive de bon ou de mauvais. Si vous pouvez disposer d'un instant, écrivez-moi un mot. Je suis si anxieux de savoir si vous croyez vous tirer d'affaire et comment. Quant à moi, je me fais un très mauvais sang et j'ai tant d'ennuis que je ne puis travailler.

Renoir m'écrit qu'il vous donne le conseil de vendre nos toiles à bon marché. Si cela doit vous aider à vous tirer tout à fait d'affaire, n'hésitez pas. Nous vous en ferons d'autres. Sinon soyez très prudent, car cela ne pourrait que faire du tort.

Il faudra je le crains que nous en arrivions à vendre de notre côté, car nous ne pourrions vous demander d'argent si vous ne pouvez vous tirer d'affaire vous-même. Écrivez-moi donc et tenez-moi au courant de ce qui vous arrive.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

A propos de ce créancier qui veut me poursuivre, les quelques jours de répit qu'il m'avait donnés sont écoulés. Je lui écris d'aller vous voir. Si vous pouvez sans danger pour vous lui garantir ma dette et éviter les poursuites, prenez tel arrangement que vous pourrez. L'important est d'éviter les huissiers ici. Ce monsieur s'appelle Pucury, rue Cretet 3.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 279 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

495. À PISSARRO

Giverny, [peu après le 15 mai 1884]

Mon cher ami,

J'ai reçu vos deux lettres et je voulais vous écrire depuis longtemps, mais ne sachant rien de neuf, j'attendais toujours.

Du reste, d'après ce que m'écrit Renoir, Durand est toujours à peu près dans la même situation, toujours à la recherche, et s'occupe de la formation de sa société. Ah! saint Luc, oh là là! enfin.

Vous êtes sans doute retourné à Paris; si vous y avez appris quelque chose d'intéressant, faites-m'en part. Je compte y aller moi-même la semaine prochaine voir l'exposition Meissonier. Y serez-vous à ce moment?

Je pense aussi aller vous surprendre un de ces jours à Eragny, mais ne sais guère quand je le pourrai.
Mes compliments à votre femme, poignée de mains à Lucien.
A vous, Claude Monet.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 107. Document original.

496. À P. DURAND-RUEL Giverny, 18 mai 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'ai reçu votre lettre hier, ainsi que les 300 francs dont je vous remercie, il était temps, j'allais avoir de véritables difficultés.
Je suis content de vous voir un peu rassuré et j'admire votre énergie. Pour moi, vous savez que j'ai toujours été de même, me laissant très vite abattre. Et aujourd'hui c'est justement parce que je me rends compte du chemin parcouru et de la situation à laquelle je suis arrivé grâce à vous, que je m'épouvante et me désole à la pensée de rétrograder et de recommencer cette chasse à l'amateur. Enfin, devant votre confiance je vais essayer de combattre ces idées noires. D'ici quelques jours vous recevrez quelques toiles.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 279 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

497. À P. DURAND-RUEL Giverny, 24 mai 84

Cher Monsieur Durand,
Je viens de recevoir votre lettre contenant trois billets de banque de cent francs. Merci bien.
Vous recevrez une caisse de toiles mercredi ou jeudi sans faute. Je n'ai pu encore me mettre à travailler dehors, j'espère cependant le faire un de ces jours. Quant à être tout à fait remonté, je ne le serai que si je vous sais vous-même moins ennuyé, si cela marche mieux pour vous.
Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 279 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

498. À P. DURAND-RUEL Giverny, 30 mai 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous envoie enfin ce soir par grande vitesse une caisse contenant huit tableaux dont ci-contre le détail. Je vous les compte un tout petit peu plus cher, mais vous savez le mal que je me donne et aussi ce que cela me coûte. Enfin j'espère que les amateurs vont se jeter dessus et que vous êtes un peu tiré d'embarras; écrivez-moi à ce sujet. Sans doute je recevrai de l'argent demain; au cas contraire ne me faites pas attendre, car j'ai bien des choses à payer. Je réclame aussi le relevé de mon compte.
Je me suis remis au travail dehors et si les affaires sont meilleures pour vous, je pense faire une bonne saison ici. Enfin, vous le voyez, je suis dans de très bonnes dispositions et il me tarde de recevoir de vos bonnes nouvelles.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Je vous enverrai d'autres toiles la semaine prochaine, renvoyez-moi ma caisse vide. Quelques toiles seront encore fraîches, il faudra y faire attention.

<i>Le matin à Bordighera</i>	900 francs
<i>Bois d'oliviers à Bordighera</i>	900
<i>Vue prise du cap Martin près Menton</i>	900
<i>Palmiers à Bordighera</i>	900
<i>Au cap Martin près Menton</i>	900
<i>Bordighera (Italie)</i>	900
<i>Vallée de Sasso près Bordighera</i>	900
<i>Vue de Bordighera</i>	900
Cinq toiles déjà livrées:	
<i>Etude d'oliviers</i>	600
<i>La marine à Bordighera</i>	800
<i>Vue prise près Vintimille</i>	900
<i>Branches d'orangers</i>	300
<i>Branches de citronniers</i>	300

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 279-280. Archives Durand-Ruel.

499. À P. DURAND-RUEL Giverny, 3 juin 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'ai bien reçu votre envoi de 200 francs avant-hier, mais je suis obligé de vous prier de m'en envoyer par retour du courrier, ne serait-ce que cent francs qu'il me faut absolument pour demain et faites tout votre possible pour me donner plus de 300 francs samedi prochain.
Vous aurez d'autres toiles pour la fin de cette semaine.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

500. À P. DURAND-RUEL Giverny, 4 juin 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous accuse réception de votre envoi de cent francs. Je vous en remercie. Ne m'oubliez pas pour samedi et pensez à m'envoyer en même temps le relevé de mon compte.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

501. À P. DURAND-RUEL Giverny, 7 juin 84

Cher Monsieur Durand,
J'ai encore deux toiles à terminer que vous recevrez dans un nouvel envoi pour mardi, mercredi au plus tard, mais je vais me dépêcher. Je viens de recevoir votre lettre contenant 300 francs. Merci et à bientôt, ou, peut-être, viendrai-je mardi.
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

502. À P. DURAND-RUEL Giverny, 10 juin 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je serai à Paris après-demain matin avec une caisse de tableaux. Si Pissarro est à Paris, veuillez le prévenir de ma venue. J'ai reçu le pastel de Manet; j'aurais préféré une note plus caractéristique de Manet. Je ne garde donc cela que conditionnellement.
Tout à vous, Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 280-281. Archives Durand-Ruel.

503. À P. DURAND-RUEL Giverny, 14 juin 84

Cher Monsieur Durand,
Je vous envoie ci-contre la liste des tableaux que je vous ai apportés ainsi que les prix. Je l'avais oubliée. De même que j'ai oublié de vous reparler de mon compte que je vous prie de m'envoyer sans faute le plus tôt possible. Il fait un temps superbe, je me remets au travail. De votre côté tâchez d'arriver à de bons résultats avant le départ du monde.
Votre tout dévoué Claude Monet.
J'ai prévenu mon tailleur d'aller vous voir.
Tableaux livrés le 12 juin 1884:

<i>Sous les citronniers</i>	600 [francs]
<i>Bois d'oliviers</i>	800
<i>A Bordighera</i>	800
<i>Jardin Moreno à Bordighera</i>	1 200
<i>Un coin de ferme à Bordighera</i>	1 200
<i>Strada romana</i>	900
<i>Vallée de Valle Buona près Bordighera</i>	900
<i>Maisons de jardiniers à Bordighera</i>	900
<i>Jardin à Bordighera</i>	900
	<hr/>
	8 200

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 281. Archives Durand-Ruel.

504. À P. DURAND-RUEL Giverny, 21 juin 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je viens de recevoir votre lettre contenant deux billets de cent francs dont je vous remercie, comptant bien, comme vous me l'annoncez, sur un autre envoi aujourd'hui ou demain sans faute, car j'en ai bien besoin.
J'ai vu en effet M. Petit qui ne m'a pas caché le mauvais état des affaires générales, mais toujours très bien disposé pour nous, à ce qu'il m'a paru.
Du reste s'il vous a de nouveau acheté de mes nouvelles choses, c'en est une preuve. Il est donc nécessaire, je crois, que vous et lui sortiez de cette crise, car sa chute ne vous donnerait pas l'argent qui vous manque, tandis qu'au contraire il peut vous être très utile à un moment donné.
Enfin il faut espérer que cela ne finira pas mal.
Pour vous, tâchez de trouver un appui de façon à passer la morte-saison sans encombre. J'attends donc une nouvelle lettre de vous et vous prie de ne pas oublier de m'envoyer mon compte à ce jour.
J'y compte absolument.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Avez-vous vu mon tailleur?
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 282 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

505. À P. DURAND-RUEL [Giverny], jeudi 25 juin 84

Cher Monsieur Durand,
Comme vous me l'aviez annoncé, j'attendais chaque jour l'envoi promis. Ce matin, rien encore et je suis sans le sou, très ennuyé tous ces jours. Je ne pense pas à un oubli de votre part. Faites donc votre possible pour m'envoyer de suite le plus possible, car je ne sais où donner de la tête.
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

506. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 28 juin 84

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu vos deux envois de cent francs, ensemble 200 francs. Je vous remercie, mais je vois que vous avez de plus en plus de mal et je ne sais que faire, car de si petites sommes sont bien insuffisantes. Enfin j'espère que vous allez pouvoir m'en envoyer d'autre pour demain et si vous ne pouvez faire l'envoi ce soir, je serai heureux d'avoir votre visite demain.
Ce que je réclame, mais en vain, depuis bien longtemps, c'est le relevé de mon compte. *Pensez-y sans faute.*

Tout à vous,

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

507. À P. DURAND-RUEL

[Giverny], 30 juin 84

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu hier votre envoi de cent francs, mais j'aurais mieux aimé avoir votre visite, nous aurions pu causer un peu. Je n'ai pas votre confiance et suis bien inquiet de savoir comment nous allons passer ces mois d'été. Je vois que toujours vos espérances sont déçues.
Pour le relevé de mon compte, vous savez depuis combien de temps je le réclame. M. Casburn pourrait bien le faire, car il n'est pas raisonnable de ne pas savoir où l'on en est. Je vous le demande et vous prie bien de me l'envoyer sans retard.

Tout à vous,

Claude Monet.

Pouvez-vous me donner les adresses de MM. Clapisson et Hayem.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 282. Archives Durand-Ruel.

508. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 5 juillet 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
C'est seulement ce matin que j'ai votre lettre. J'arrive de Rouen où j'ai été conduire Caillebotte dans son bateau. J'espère vous voir demain. Merci des 300 francs.

A demain donc.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

509. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 16 juillet 84

Cher Monsieur Durand,
J'ai bien reçu dimanche dernier votre envoi de cent francs. Je ne vous répondais pas parce que j'attendais un nouvel envoi pour aujourd'hui, mais voici le facteur venu et rien pour moi. Je suis très ennuyé. Je compte donc sur vous pour demain.

Je travaille beaucoup.

Tout à vous,

Claude Monet.

Envoyez-moi le plus possible.

Document original, Archives Durand-Ruel.

510. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 21 juillet 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous remercie de votre envoi de 200 francs que j'ai reçu hier, mais combien je suis tourmenté de vous savoir tourmenté à ce point et de prendre de l'argent qui vous coûte tant à avoir. J'en ai cependant bien besoin car bien des choses s'accumulent et je ne sais comment j'en sortirai, mais j'en suis à me dire que je ne devrais pas vous demander de l'argent. Je vous en prie, il le faut, dites-moi bien franchement si c'est une trop grande gêne pour vous et si ce que vous me donnez ne vous serait pas plus utile autrement. J'ai écrit à Caillebotte mais je n'ai pas de réponse et je crains bien qu'il ne puisse m'aider en ce moment. Que de soucis vous devez avoir et comme je serais heureux de ne pas être à votre charge en ce moment. Tout cela n'est pas gai. Écrivez-moi et dites-moi sans crainte la vraie vérité.

Votre bien dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 283. Archives Durand-Ruel.

511. À PISSARRO

Giverny, 22 juillet [1884]

Mon cher ami,
Je serais venu vous voir à Éragny, mais sans nouvelles de vous j'ai peur que vous soyez encore à Paris.
Envoyez-moi donc un mot tout de suite si vous êtes revenu, je profiterai de ce vilain temps pour aller passer une journée avec vous et causer un peu de nos affaires.

Compliments chez vous.

Tout à vous,

Claude Monet.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 108.

Document original.

512. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 27 juillet 84

Cher Monsieur Durand,
Je suis absolument inquiet de votre silence. Je m'attendais à une lettre de vous pour hier, mais rien n'est venu et rien encore aujourd'hui. Que dois-je penser? Vous avez dû recevoir une lettre par laquelle je vous demande de me dire franchement si vous ne pouvez plus m'aider sans de grands embarras pour vous; mais enfin si cela doit être, comme j'en ai grande peur, je suis étonné que vous ne me répondiez pas, car par le temps qui [court] il me faudra prendre bien des précautions et des détours pour arriver à vendre sans trop compromettre nos intérêts communs.

Le meilleur de cela serait sans doute d'apprendre que vos affaires s'améliorent, mais hélas j'ai bien peur que votre courage et votre foi ne soient pas récompensés. Enfin de toute façon écrivez-moi sans retard, il faut que je sois fixé d'une façon positive.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 283-284. Archives Durand-Ruel.

513. À P. DURAND-RUEL

[Giverny], mardi 29 juillet [1884]

Cher Monsieur Durand.

Je viens de recevoir votre lettre. Je vois que vous n'avez pas un sou, c'est ce qu'il y a de plus clair et de moins gai, mais [vous] ne répondez pas à ma dernière lettre. Ici ma position va devenir absolument impossible et j'ai bien peur qu'à un moment donné [avec] notre gêne à moi, comme à vous, comme de tous, il me soit impossible de vendre une seule toile. Je ne sais plus que vous dire. Vous demander de l'argent me semble mal, car j'ai peur que vous n'ayez bien des illusions et qu'il vous soit impossible de vous tirer d'affaire. Ne serait-il pas regrettable alors de ne pas m'avoir laissé vendre lorsqu'il en était encore temps sans vous nuire, lors de mon retour d'Italie? Je crois bien que c'est de nouveau la misère qui nous attend malgré votre admirable persévérance. Mais que faire sans argent? Écrivez-moi donc franchement car cette attente est impossible. Mais n'allez pas croire que je doute de vous, j'ai peur que vous croyiez pouvoir vous sortir de ce pas et que cela vous soit impossible. Vous voilà à la fin du mois, il me semble problématique que vous puissiez me donner de l'argent et cependant je l'espère, cet argent, tout en me disant que je commets une mauvaise action de vous le prendre.

Enfin j'attends de vous une lettre claire et positive.

Croyez-moi bien votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 284-285. Archives Durand-Ruel.

514. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 1^{er} août 84

Cher Monsieur Durand,

J'étais sorti hier quand le facteur est venu et ce n'est que ce matin que j'ai votre lettre du 30 juillet contenant 300 francs.

Je vous remercie, mais que je suis donc tourmenté et fâché d'être à votre charge en un pareil moment.

S'il survient quelque chose de meilleur, ne manquez pas de m'en faire part.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

515. À BERTHE MORISOT

Giverny

Chère Madame,

Je suis venu à Paris hier pensant bien pouvoir vous rendre visite; mais des courses imprévues m'ont privé de ce plaisir. A mon prochain voyage peu éloigné, je pense, ma première visite sera pour vous. J'avais du reste espéré que, vous souvenant de votre promesse, vous seriez venue passer une journée à Giverny avec M. Manet et votre gentille petite fille.

Votre panneau est à peu près terminé et le serait dans trois ou quatre jours sans une absence que je suis obligé de faire avec mes enfants; mais aussitôt de retour, ce sera vite fait; alors j'irai vous voir et m'entendre avec vous pour que vous veniez ici.

A bientôt donc, chère Madame, recevez ainsi que M. Manet les meilleurs compliments de votre tout dévoué

Claude Monet.

Ce 8 août 84.

D. Rouart, « Correspondance de Berthe Morisot », Paris, 1950, p. 121 (partiellement). Document original.

516. À P. DURAND-RUEL

Le Havre, 31 août 84

Cher Monsieur Durand,

J'ai reçu votre lettre contenant les 300 francs. Merci.

Je n'ai que le temps de vous griffonner ces deux lignes, serai rentré demain à Giverny.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

517. À PISSARRO

Giverny par Vernon (Eure)

Mon cher ami,

Je viens de revenir des Petites Dalles, vous pouvez donc venir ici avec Lucien comme vous l'avez promis. Tâchez que ce soit bientôt et prévenez-moi la veille. Vous devez savoir du nouveau sans doute, du mauvais je le crains, moi je ne sais rien.

Enfin, venez me voir vous me ferez plaisir.

Amitiés à votre femme et à Lucien.

A vous,

Claude Monet.

4 sep^{bre} [1884]

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 109. Document original.

518. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 6 sep^{bre} 84

Cher Monsieur Durand,

Comme je vous l'avais dit, je suis rentré depuis trois jours; ma présence était nécessaire ici car les embarras s'y accumulent. Et puis il m'était difficile de travailler beaucoup en route avec mes enfants et le temps devenant tout à fait mauvais. Il était beaucoup plus sage sous tous les rapports de rentrer au logis. J'ai pu travailler aux Petites Dalles et j'ai rapporté quelques toiles à Etretat. Je n'ai rien pu faire malgré mon désir, mais le temps y est devenu mauvais dès mon arrivée. J'y ai vu Faure et j'ai été on ne peut mieux accueilli par lui et M^{me} Faure, cela à ma grande surprise, je le confesse. Je lui ai absolument dissimulé ma gêne ainsi que la vôtre, ce qui vaut toujours mieux. Il paraissait très satisfait de me voir à Etretat et surtout très désireux de m'y voir peindre, sans [doute] avec l'arrière-pensée d'avoir quelque chose de bien et de bon marché. J'y serais sans doute resté si je n'avais eu mes enfants et si le temps avait été beau, mais il n'y a pas trop de regret à avoir et quoique j'aie terriblement besoin d'argent, je me félicite d'avoir fait cette petite apparition à Etretat sans solliciter le secours du baryton. N'est-ce pas votre avis? Et vous, M. Durand, comment cela va-t-il? Entrez-vous la fin de vos ennuis et puis-je compter sur vous pour faire aller la marmite? Car je ne sais que faire, je dois bien des choses — pension, loyer, contributions, puis un billet du marchand de vin non payé et qui me menace. Pensez-vous pouvoir m'envoyer [de l'argent]? Je suis dans une grande inquiétude et j'ai bien besoin. Ecrivez-moi donc et si vous le pouvez joignez-y un peu d'argent.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 285. Archives Durand-Ruel.

519. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 10 sept^{bre} 84

Cher Monsieur Durand,

J'ai reçu hier votre envoi de 300 francs. Je vous remercie bien.

Vous n'avez pas besoin de me dire de faire d'économies, c'est ce que nous faisons depuis quelque temps, mais les choses arrivent, il faut bien les payer et sur ce que vous m'avez envoyé, j'ai de suite payé un billet de mon marchand de vin, de sorte qu'il me reste fort peu.

Enfin vous semblez espérer qu'après ce mois passé, cela ira mieux. Cela me donne de l'espoir.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

520. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 27 sept^{bre} 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je vous accuse réception et vous remercie de votre envoi de 200 francs que j'ai reçu hier.

Pensez à moi pour la rentrée des classes, car il me serait impossible de renvoyer mon fils sans avoir payé ce que je dois.

Je viendrai du reste peut-être à Paris s'il fait mauvais temps, ayant bien des choses commencées.

Tout à vous,

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

521. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 2 oct^{bre} 84

Cher Monsieur Durand,

Je pensais venir à Paris mais j'ai beaucoup de choses commencées à terminer avant les mauvais jours. Je viens donc vous prier de penser à moi, car je ne sais plus du tout comment faire pour faire face aux besoins les plus nécessaires. Je m'endette et tout cela, en s'accumulant, amènera infailliblement une catastrophe pour moi. Je n'ose y penser tant je vois de difficultés pour parer à tout. Aujourd'hui, c'était la rentrée à la pension de mon fils. J'ai tant promis de payer depuis longtemps que j'attends que vous m'envoyiez des fonds pour le faire rentrer en classe. Je compte donc bien sur votre obligeance.

J'ai fait tout ce que j'ai pu durant cet été pour aller à l'économie et pour demander le moins possible. (Depuis le 3 juillet, c'est-à-dire trois mois, vous m'avez remis 1100 francs.) C'est infiniment moins que ce que je touchais dans un seul mois. J'espère donc que vous allez pouvoir me venir un peu plus en aide, car je sens bien que continuer ainsi amènerait une catastrophe. J'ai mené ma barque comme j'ai pu; mais en ayant toujours soin de ne jamais laisser voir ma gêne et en n'offrant des tableaux à personne (cela dans votre intérêt comme dans le mien, et je crois qu'en cela vous m'approuverez). Mais si vous ne pouviez pas m'aider, il faut me le dire, afin qu'alors, et coûte que coûte, je me procure de l'argent.

Enfin écrivez-moi et faites votre possible pour m'envoyer de suite au moins de quoi payer la pension de mon fils. Excusez-moi de vous ennuyer ainsi, mais c'est malgré moi.

Tout à vous,

Claude Monet.

J'apprends une chose qui m'inquiète, on aurait affirmé à Pissarro que l'on avait des tableaux de moi à des prix dérisoires. N'est-ce qu'un moyen d'en avoir des siens au plus bas prix possible? Comme je n'ai offert aucune toile à qui que ce soit, cela m'étonne. J'espère que Petit ne cherche pas à se défaire de ceux qu'il a, et d'un autre côté je ne puis croire que vous ayez été amené vous-même à faire cela. Quoi qu'il en soit, renseignez-moi car cela ne laisse pas de m'inquiéter.

A vous,

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 286-287 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

522. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 5 oct^{bre} 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je me hâte de vous accuser réception de votre envoi de 500 francs.

J'étais à travailler dehors hier et ce n'est que ce matin que je reçois votre lettre qui me fait plaisir puisque vous espérez de meilleurs jours. Pressé par le départ du courrier, je n'ai que le temps de vous dire merci. Je pars travailler, car j'ai peur de voir le temps changer.

Tout à vous,

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

523. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 16 oct^{bre} 84

Cher Monsieur Durand,

C'est encore moi. Je pensais venir à Paris un de ces jours mais je suis aux prises avec toute une série d'études qui me donnent tant de mal que je ne sais quand j'en aurai fini.

Je viens donc vous dire, ce que vous savez du reste, qu'un envoi d'argent serait le bienvenu; je suis traqué de tous côtés. Je vous serais donc on ne peut plus obligé si vous pouviez m'adresser de l'argent pour la fin de la semaine, le plus que vous pourrez, naturellement. Votre réinstallation rue Laffitte marche-t-elle comme vous l'espérez, enfin les affaires ont-elles l'air de s'annoncer meilleures?

Ecrivez-moi, et de mon côté, dès que j'aurai terminé ce que j'ai en train, je viendrai à Paris.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

P.-S. — Parmi les réclamations qui me sont faites, j'ai un doreur auquel je reste devoir un très ancien compte. J'ai fait ce que j'ai pu pour gagner du temps, mais l'affaire est maintenant aux mains d'un homme d'affaires, ce qui est moins drôle. Puis-je offrir au doreur de vous voir pour que vous preniez avec lui un arrangement lointain? Il s'appelle Nivard et demeure rue Vintimille.

J'attends votre réponse.

C. M.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 287 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

524. À P. DURAND-RUEL

Giverny, jeudi 16 [octobre 1884]

Cher Monsieur Durand,

En vous priant de m'envoyer de l'argent, je comptais sans une tuile très grave qui m'arrive à l'instant (un commandement pour les contributions) et le pire, c'est qu'il faut payer de suite, et cela s'ajoute à bien des choses pressantes.

Je vous adresse ces lignes pour que vous ne manquiez pas de m'envoyer par retour du courrier sans faute.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

525. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 19 oct^{bre} 84

Cher Monsieur,

Merci de votre envoi de 300 francs que j'ai reçu hier.

Je serai bien content si, comme vous me l'annoncez, vous m'en envoyez d'autre ces jours-ci, car en ce moment il y a urgence.

Je travaille beaucoup, mais aussi avec bien du mal. La nature se transforme tant d'un jour à l'autre.

Toujours pressé je n'ai encore que le temps de vous dire merci.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

526. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 24 oct^{bre} [1884]

Cher Monsieur Durand,

Excusez-moi de toujours vous répondre en retard, mais je sors de grand matin avant la venue du facteur et ne rentre qu'à l'heure du dîner, bref je suis en possession de votre lettre contenant 300 francs, dont je vous remercie bien.

Je suis heureux d'apprendre que vous espérez enfin voir la fin de ces mauvais jours et j'aurais été heureux de vous voir pour en causer avec vous. Enfin quand vous pourrez venir vous me direz cela.

Je travaille beaucoup en effet, mais dire que je suis satisfait et que j'ai beaucoup de bonnes choses à vous donner, cela est différent: plus je vais plus j'ai de peine à mener une étude à bonne fin, et à cette époque où la nature change tant d'aspect, je suis obligé d'abandonner des toiles avant leur complet achèvement. Je vous assure que je me donne bien du mal et si l'on se figure que je fais cela par-dessus la jambe, on se trompe fort. Enfin, je fais ce que je pense.

A bientôt et bonne chance, votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 287-288 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

527. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 3 nov^{bre} 84

Cher Monsieur Durand,
Je viens de recevoir votre envoi de 300 francs dont je vous remercie, regrettant bien que vous n'ayez pu venir vous-même.
Vous me demandez de vous envoyer tout ce que j'ai fait ces temps derniers. Vous vous attendez toujours à des merveilles et, hélas, cela se réduit à beaucoup de choses ratées ou incomplètes. Je me suis donné bien du mal, j'ai beaucoup travaillé et c'est tout au plus si j'ai quatre ou cinq toiles présentables. Vous savez que depuis longtemps déjà mon ambition est de ne vous donner que des toiles complètes et dont je sois absolument satisfait. Vous-même, dans une de vos dernières lettres, m'avez recommandé de les pousser, de les finir le plus possible, me disant que là était la principale cause d'insuccès. Ainsi suis-je très tourmenté en présence de ce que j'ai fait, d'un choix à faire. Il ne faudra donc pas trop m'en vouloir si je ne vous donne en ce moment que peu de chose, et ces quelques toiles sont loin d'être comme je voudrais. Quant au fini, ou plutôt au liché, car c'est cela que le public veut, je ne serai jamais d'accord avec lui. Je vais m'occuper de nettoyer quelques toiles et vous les apporterai moi-même, car j'ai un peu besoin de voir les uns et les autres.
Tout à vous,
Claude Monet.
*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 288 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

528. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 8 nov^{bre} 84

Cher Monsieur Durand,
Comme je vous l'avais écrit, je pensais venir cette semaine à Paris vous apporter quelques toiles, mais cela ne me sera guère possible qu'à la fin de la semaine prochaine au plus tôt.
Je viens donc vous demander de m'envoyer un peu d'argent, si c'est possible, car j'en manque totalement. Je serai bien content si vous pouviez aussi me réserver un billet de mille francs pour quand je viendrai à Paris, car j'aurai pas mal d'achats à faire et j'ai toujours à payer mon loyer bien en retard.
J'espère que cela vous sera possible. Pour le moment envoyez-moi ce que vous pouvez, étant tout à fait à sec.
Votre tout dévoué
Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

529. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 10 nov^{bre} [1884]

Cher Monsieur Durand,
Merci des 300 francs que vous m'avez envoyés ce matin, je n'aurais pas mieux demandé de venir demain, mais je suis occupé à retoucher les toiles que je veux vous donner, ainsi qu'un grand panneau décoratif que je promets depuis un temps infini à M^{me} Manet-Morisot. Tout cela m'occupera toute la semaine entière, mais lundi, c'est-à-dire d'aujourd'hui en huit, je serai pour sûr à Paris. Vous pouvez donc prendre jour avec M. Mirbeau.
Merci et tout à vous,
Claude Monet.
Vous seriez bien aimable de m'adresser l'article sur Chavannes et aussi celui sur Degas quand il aura paru.
*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 289 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

530. À BERTHE MORISOT

Giverny, [vers le 10 novembre 1884]

Chère Madame,
Je ne suis pas venu à Paris depuis trois ou quatre mois, sans quoi vous auriez certainement eu ma visite, car vous devez avoir une singulière idée de moi depuis le temps que je vous promets ce fameux tableau qui ne vient jamais.
Il me faut bien avouer la vérité, à mon retour de la mer, j'ai trouvé si mal ce que j'avais commencé que je n'ai plus eu le courage de le finir, et puis, je viens de m'y remettre et je compte vous l'apporter d'ici une huitaine sans doute, mais je vous demande un peu d'indulgence (j'ai très peur que cela ne vous plaise pas).
Ce n'est pas un tableau, mais une décoration très crue ou peut-être pas assez crue; enfin, il faut voir cela en place; alors si cela ne vous plaît pas il faudra me le dire franchement. Enfin à bientôt, chère Madame, recevez, ainsi que M. Manet, mes meilleurs compliments.
Votre bien dévoué
Claude Monet.
D. Rouart, « Correspondance de Berthe Morisot », Paris, 1950, p. 124 (partiellement). Document original.

531. À PISSARRO

Giverny, 11 nov^{bre} [1884]

Mon cher ami,
Je m'attendais toujours à votre visite, mais je commence à croire que vous ne viendrez jamais à Giverny.
Moi, je n'ai pas bougé, voilà plus de trois mois que je ne suis allé à Paris, il faudra bien que j'y vienne faire un tour. Durand me demande des tableaux et je suis occupé à lui nettoyer quelques-uns des moins mauvais. Bref, je compte être à Paris la semaine prochaine. J'ai écrit à Renoir pour que nous nous entendions pour dîner tous ensemble chaque mois, histoire de nous réunir et de causer, car c'est bête de s'isoler. Pour ma part, je deviens moule et je ne m'en fais que plus de mauvais sang.
Êtes-vous plus content? Un mot pour me dire quand vous serez à Paris, en tout cas, je suis ici toute cette semaine.

Compliments à votre femme et à Lucien.

Tout à vous.

Si vous veniez ici, venez de préférence un jeudi à cause de Jean.

Claude Monet.

*Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 110.
Document original.*

532. À PISSARRO

Giverny

Mon cher ami,
C'est un service que je viens vous demander. Vous m'avez déjà procuré un bon marchand de vin, je voudrais maintenant essayer de votre marchand de cidre, votre voisin à Eragny. Celui que j'ai bu chez vous m'a paru bon et ici il est impossible d'en avoir de bon, donc si vous êtes vous-même toujours satisfait, je vous prie de bien vouloir vous charger de commander pour moi à votre marchand une pièce de bon cidre, si le prix de la pièce n'excède pas 32 francs, ce que je paie ici.
Je voudrais que cela me soit expédié de suite à mon nom en gare de Gasny (Eure) et contre remboursement et selon ce qu'il sera, je ferai une plus forte commande, car c'est sept à huit pièces que nous buvons par an, c'est à faire valoir.
Je pars pour Paris, mais vous pourrez me répondre de suite à Giverny, car je vais vite revenir.
Dès mon retour, je vous écrirai ce que j'aurai fait et appris à Paris, mais je regrette que vous n'y puissiez être en même temps que moi.
Amitiés chez vous,
Claude Monet.
17 novembre 1884.
*Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 111.
Document original.*

533. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 26 nov^{bre} [1884]

Cher Monsieur Durand,
Je me suis tellement bien enrhumé à Paris qu'il m'est impossible de peindre dehors pour le moment.
Je viens vous demander, si vous ne l'avez déjà fait, de donner les mesures en question à mon marchand de couleurs. Vous serez bien aimable aussi de m'adresser les articles de Mirbeau lorsqu'ils paraîtront et puis enfin de l'argent. Il en faut toujours.
Vous me rendez service en m'envoyant 300 francs pour samedi, ce que j'ai touché à Paris avait sa destination d'avance.
Amitiés de votre tout dévoué
Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

534. À PISSARRO

Giverny, [fin novembre 1884]

Mon cher ami,
Je suis revenu de Paris depuis quelques jours, je ne vous ai pas écrit tout de suite parce que je tenais à vous envoyer le mandat ci-joint et que pour cela il me fallait aller à la poste de Vernon. C'est bien 30 francs, n'est-ce pas, pour le cidre? Je ne l'ai pas encore goûté attendant qu'il se repose.
Quant au vin en question, il est très à mon goût et je ne sais où Hoschedé a été chercher ce qu'il vous a dit.
Maintenant, que je narre mes impressions de mon voyage à Paris. Ce que j'y ai vu et appris, c'est que si l'épidémie disparaissait réellement, les affaires pourraient peut-être reprendre un petit peu. La crise n'a jamais été aussi aiguë et il doit forcément y avoir une réaction; enfin, je ne désespère pas tout à fait, avoir passé l'été était le plus dur à coup sûr.
Durand se démène toujours, sa ténacité nous sauvera sans doute, puisqu'il a pu tenir tête à tous ses ennuis. Il est enchanté de la campagne entreprise par Mirbeau dans *La France*. Il y a dans ces articles bien des choses maladroites et il vaudrait peut-être mieux prendre notre défense plus en douceur, mais je ne crois pas qu'ils soient nuisibles.
J'ai vu Renoir qui naturellement ne demande pas mieux que d'organiser un dîner. Nous devions en recauser, mais je suis parti sans le revoir. Du reste, je dois retourner à Paris, nous pourrions tâcher de nous y trouver en même temps et nous déciderons la chose.
Amitiés chez vous.
Tout à vous,
Claude Monet.
Dès que j'aurai goûté au cidre, je vous dirai si j'en prendrai d'autre, merci de votre obligeance.
*Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 112.
Document original.*

535. À DURET

Giverny, [fin novembre 1884]

Mon cher Duret,
Je n'ai vraiment pas de chance, je suis venu à Paris juste le jour de votre départ, je regrette bien de n'avoir pas su plus tôt que vous étiez à Paris; la prochaine fois, prévenez-moi donc. Vous avez dû trouver les arts bien dans le marasme; cependant j'espère une reprise d'affaires assez prochaine et je crois que la débâcle et la baisse générale des tableaux nous sera profitable, à vous surtout, dans un temps peut-être pas très éloigné, c'est du reste inévitable et nous ne l'aurons pas volé.
J'ai pu quant à moi passer ces durs temps de crise tant bien que mal, non sans de grandes inquiétudes pour Durand et pour vous, mais enfin assez prudemment pour ne compromettre les intérêts de personne.

Quant à Durand, il a une telle foi qu'il en est admirable et nous lui devons une fière chandelle.
Je travaille toujours beaucoup, mais c'est cela qui me tourmente le plus et, malgré le mal que je me donne, je ne puis faire ce que je voudrais. Enfin...
J'étais très inquiet à la mort de Nittis du sort réservé à mes *Dindons blancs*, mais je suis rassuré à présent, Deudon m'ayant appris que vous en étiez possesseur à présent.
Devez-vous séjourner bientôt à Paris. Si oui, comme je dois y retourner, prévenez-moi. Amitiés de votre dévoué
Claude Monet.
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 101, ms 87.

536. À PISSARRO Giverny, 1^{er} déc^{bre} [1884]

Mon cher ami,
Je reçois votre lettre; c'est entendu, je vous attends jeudi. Prenez le premier train de Gisors qui arrive ici vers 10 heures du matin, je vous attendrai à la gare. Nous déjeunerons et passerons quelques heures à la maison et pourrons partir ensemble le soir pour Paris, il n'y a que l'embarras du choix pour les trains.
Donc pas de contrordre, c'est que vous venez, n'est-ce pas.
Amitiés chez vous, Claude Monet.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 113. Document original.

537. À P. DURAND-RUEL Giverny, [vers le 12 décembre 1884]

Cher Monsieur Durand,
Je suis obligé de vous demander encore un peu d'argent. Tout en faisant mes comptes l'autre jour, j'avais tout à fait oublié que j'avais à payer un billet pour le 15 courant, c'est-à-dire *lundi prochain*, et comme ce que j'ai rapporté avait d'avance sa destination, il me faut vous prier de m'envoyer sans *faute* 350 francs pour le 14, car je me me trouverai tout à fait dans l'embarras.
Je compte sur vous. Merci d'avance.
Votre dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

538. À PISSARRO Giverny, [peu après le 12 décembre 1884]

Mon cher ami,
Je comprends votre colère, oui c'est stupide de ne pas mieux s'entendre, mais pourquoi vous êtes-vous si pressé de répondre quand vous en aviez tout le temps?
Moi, quand j'ai reçu l'invitation, cela m'a très embêté, voyant que la chose était faite et définitive.
J'ai de suite écrit à Renoir, qui lui, étant à Paris, pouvait me renseigner sur ce qu'il fallait faire quand il aurait vu les uns et les autres et je lui rappelais ce que nous avions décidé, mais qu'il fallait être sûr que pas un de nous n'irait au banquet.
Il m'a répondu de ne pas répondre de suite, qu'il ne demandait pas mieux de n'y pas aller, mais qu'il ne voulait entraîner personne dans cette voie, qu'il vous écrivait ainsi qu'à Sisley, qu'il enverrait Caillebotte et qu'il me ferait part de vos réponses.
D'après votre lettre, je vois qu'il ne vous a pas adressé cette première lettre, et je regrette bien de ne pas vous avoir écrit moi-même.
Enfin, ne voyant pas venir de nouvelles et apprenant par les journaux que Degas et bien d'autres acceptaient, je me suis décidé à envoyer ma cotisation quitte à n'y pas aller si Renoir m'annonçait le contraire. Tout cela est très ennuyeux pour vous et je vous conseille d'y parer, si toutefois le ton de votre lettre et les raisons que vous donniez de votre refus le permettent.
Je vous plains d'avoir vos enfants malades, il fait un si sale temps aussi.
Amitiés chez vous, écrivez-moi.
Tout à vous, Claude Monet.
Pensez donc à m'adresser le livre de Huysmans.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 115. Document original.

539. À P. DURAND-RUEL Giverny 14 déc^{bre} 84

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 400 francs que j'ai reçu ce matin. Je craignais que cela ne vous soit pas possible et je me tourmentais. Merci.
Votre tout dévoué Claude Monet.
S'il paraît de nouveaux articles de Mirbeau, envoyez-les-moi.
Document original, Archives Durand-Ruel.

540. À P. DURAND-RUEL Giverny par Vernon (Eure)

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 200 francs que j'ai reçu ce matin. Je serai à Paris pour une journée soit demain soit mardi et vous apporterai peut-être deux ou trois toiles que j'ai pu arranger à votre intention.
Impossible de travailler dehors par cet horrible temps.
Compliments et à bientôt.
Votre tout dévoué Claude Monet.
21 déc. 84.
Document original, Archives Durand-Ruel.

541. À EUGÈNE MANET Giverny, [peu après le 21 décembre 1884]

Cher Monsieur,
C'est par hasard en lisant le journal que j'ai appris la mort de votre frère Gustave, j'en ai été frappé et cela me fait beaucoup de peine car nous étions de vieilles connaissances devenus amis.
Recevez, je vous prie, ainsi que M^{me} Manet, mes sincères compliments de condoléances et croyez que je prends part à votre chagrin.
Votre bien dévoué Claude Monet.
Excusez-moi de vous écrire si tardivement mais le journal devait annoncer la date des obsèques et j'attendais cela pour y venir et vous serrer la main. C.M.
Document original.

542. À PISSARRO Giverny, 3 janvier 85

Mon cher ami,
J'ai reçu votre lettre, je serai à Paris pour le 5 et naturellement notre dîner a lieu le 7.
Je regrette que vous ne soyez pas au banquet Manet, car je vois que tout le monde trouve cela absurde et inutile, mais tout le monde y va et juge qu'il nous est impossible de n'y point assister.
Je suis allé à Paris ces jours derniers.
Amitiés et bons souhaits à tous les vôtres de notre part,
A vous, Claude Monet.
Vous n'aviez ni remerciements ni excuses à faire, j'ai fait votre commission; à bientôt.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 114. Document original.

543. À P. DURAND-RUEL Giverny, 20 janv. 85

Cher Monsieur Durand,
Deux mots à la hâte pour vous prier de m'envoyer de l'argent. 500 francs, si vous pouvez, me feraient bien plaisir.
Je suis dans la neige jusqu'au cou, j'ai toute une série de toiles en train, je n'ai qu'une crainte, c'est que le temps change, aussi je me dépêche et travaille ferme. Et vous quoi de neuf, êtes-vous installé rue Laffitte et êtes-vous satisfait?
Ecrivez-moi et faites-moi cet envoi de suite, je suis tout à fait à sec.
Tout à vous, Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 289 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

544. À P. DURAND-RUEL Giverny, 26 janv. 85

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu hier votre envoi de 300 francs. Je vous remercie, mais je suis obligé de vous prier de m'en envoyer d'autre (300 francs) si possible, le plus tôt que vous pourriez, *demain ou après*.
J'espérais recevoir de vos nouvelles comme vous me l'annonciez. Je serais bien aise de savoir comment cela marche. Ici je travaille souvent [?] dans la neige. Je me donne du mal pour faire bien, mais je ne suis décidément jamais plus content, et je me fais beaucoup de mauvais sang.
Ecrivez-moi et envoyez-moi ce que je vous demande, j'en ai très besoin.
Tout à vous, Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 289-290 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

545. À P. DURAND-RUEL Giverny, 29 janv. 85

Cher Monsieur Durand,
Je suis désolé d'être obligé de vous tourmenter mais, ne recevant pas le nouvel envoi que je vous avais demandé de me faire, je me trouve fort ennuyé. Je vous demande donc, au cas où cette lettre ne se croiserait pas avec une de vous, de me faire sans faute l'envoi de 300 francs.
J'espère que les affaires ne sont pas plus mauvaises pour vous. Je m'inquiète toujours lorsque je vous vois ne pas m'écrire et me faire attendre le peu d'argent nécessaire au train-train de la vie. Aussi je serai très heureux d'apprendre par vous quelques bonnes nouvelles.
Mais je vous en prie, ne m'oubliez pas au reçu de cette lettre.
Tout à vous, Claude Monet.
J'ai prié M. Casburn de me faire le relevé de mon compte. Je serai bien aise de le recevoir. Ainsi vous avez pu payer certaines choses pour moi que je n'aurais pas marquées et puis, enfin, il est mieux d'établir ses comptes de temps en temps.
Document original, Archives Durand-Ruel.

546. À P. DURAND-RUEL Giverny, 30 janv. 85

Cher Monsieur Durand,
Merci de votre envoi de 300 francs que je viens de recevoir.
Je suis désolé de vous savoir tant d'ennuis. J'espérais de bonnes nouvelles. Hélas, quand donc tout cela finira-t-il donc? Heureusement que vous ne perdez pas courage.
A bientôt, car je compte venir à Paris vers mardi ou mercredi.
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

547. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 8 févr. 85

Cher Monsieur Durand,
Je vous ai écrit hier très à la hâte et sous le coup de la tuile qui me tombait si mal à propos. Je suis, comme vous le pensez, très démoralisé et j'appréhende que l'on ne vienne me saisir. Il ne me manquerait plus que cela. Je compte donc sur votre obligeance pour me tirer de là.

Comme vous avez pu le voir par le papier timbré que je vous ai adressé, il s'agit seulement d'un effet de 350 francs pour lequel il y a eu jugement en 75. Je dois une grosse somme à ce Nivard. Il serait donc urgent, tout en prenant les arrangements que vous jugerez pouvoir prendre, de tâcher d'éteindre cette première affaire, afin de ne plus avoir à craindre de saisie. Enfin, faites pour le mieux, mais je vous en prie, ayez l'obligeance de vous en occuper de suite, car ce serait un désastre ici pour moi.

J'ai de suite écrit à Nivard, lui disant que je vous écrirais et que vous alliez le voir, lui ou son chargé d'affaires. N'y manquez donc pas et faites-moi savoir à quoi vous aurez abouti.

Votre dévoué

Claude Monet.

Le facteur m'apporte votre lettre chargée contenant 300 francs, je vous remercie. Il était temps, car j'avais peur que vous ne puissiez pas et j'avais à payer de tous les côtés. Merci. Répondez-moi dès que vous aurez vu Nivard.

Document original, Archives Durand-Ruel.

548. À CH. GIRON

Giverny, [vers le 10 février 85]

Cher Monsieur Giron,
Excusez-moi de n'être pas revenu vous voir ces jours passés comme je vous l'avais promis, j'ai été beaucoup plus occupé que je ne pensais et j'ai eu mon frère à Paris.

N'oubliez pas que vous me ferez plaisir en venant à Giverny. J'ai vu votre ami Helleu chez Petit, je voulais m'entendre avec lui pour que vous veniez ensemble, mais il avait disparu.

Amitiés et à bientôt j'espère.

Tout à vous,

Claude Monet.

Musées de Genève, février 1971, n° 112, p. 4.

549. À CH. GIRON

Giverny, 17 fév. 85

Cher Monsieur Giron,
Entre nous n'est-ce pas, le petit marché de l'Eglise de Vernon, cela pour les raisons que je vous ai dites, et pour éviter un précédent à cause de Durand-Ruel.

J'ai été heureux de vous être agréable et j'en suis, je vous assure, on ne peut plus flatté.

Amitiés et à bientôt.

Tout à vous,

Claude Monet.

Musées de Genève, février 1971, n° 112, p. 3.

550. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 24 février 85

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous remercie de votre envoi de 300 francs reçu ce matin. Je vous adresse une plus longue lettre au sujet de votre nouveau projet.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

551.

24 février 1885¹

Je soussigné Claude Monet, Artiste peintre, demeurant à Giverny (Eure), reconnais devoir à M. Nivard, doreur encadreur, demeurant à Paris, rue Vintimille n° 2, la somme de deux mille quatre cents francs, pour prix de marchandises qu'il m'a vendues, de frais faits et intérêts, la dite somme décomposée comme il suit :

1° Quinze cent cinquante francs pour prix des marchandises	1550
2° Cent douze francs 95 centimes pour frais	112,95
3° Intérêts courus à ce jour	785,20
4° Sg ^{on} de jugement avec commandement du 7 courant	15,45

Total : Deux mille quatre cent cinquante francs 2450

et je m'engage à payer la dite somme à raison de cent francs par mois...

Giverny ce 24 février 1885. Claude Monet.

Engagement de M. Durand-Ruel à payer Nivard pour M. Cl. Monet «à raison de cent francs par mois».

¹ Sur papier timbré.

Document original, Archives Durand-Ruel.

552. À ZOLA

Giverny, 24 fév. 85

Mon cher Zola,
J'apprends ce matin par *Gil Blas* que la première d'*Henriette Maréchal* a lieu samedi prochain.

J'avais promis depuis longtemps déjà à Caillebotte que, par vous, nous pourrions avoir deux places si c'est possible. Je vous serais très reconnaissant. Je voulais vous écrire depuis longtemps pour cela, mais, n'entendant plus parler de la pièce, j'attendais.

Bref, usez de votre pouvoir et ayez l'obligeance de m'adresser deux mots de réponse.

Je serai très heureux d'assister à cette première.

Je profite de l'occasion pour vous répéter tout le bien que je pense de votre *Germinal* que je trouve admirable et qu'il me tarde de lire autrement qu'en feuilleton. C'est superbe.

Rappelez-moi au souvenir de M^{me} Zola.

Tout à vous,

Claude Monet.

Bien entendu je ne demande pas deux places gratuites, mais la facilité de les obtenir.

Réponse le plus tôt possible.

M. L. Proietti, « Lettere di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 81.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 24522, f°s 219, 220.

553. À ZOLA

Giverny

Mon cher Zola,

C'est bien aimable à vous de m'avoir envoyé votre *Germinal*, merci de votre pensée.

J'ai reçu votre lettre et vous remercie également de la peine que vous avez prise.

Mes respects à M^{me} Zola.

Tout à vous,

Claude Monet.

28 février 85.

P.-S. — Si par hasard vous voyez la possibilité de deux places pour mardi, puisque c'est ajourné, pensez à moi et adressez-moi deux mots à l'hôtel de Londres et de New York, place du Havre. J'arrive à Paris, mardi matin. C.M.

M. L. Proietti, « Lettere di Cl. Monet », Rome, 1974, pp. 82-83.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 24522, f°s 221, 224.

554. À ZOLA

Giverny

Mon cher Zola,

C'est encore moi qui viens vous ennuyer. Ayant une toile à terminer sur nature, je voudrais ne venir à Paris que jeudi au lieu de demain, à moins que, par impossible, vous soyez parvenu à me trouver une ou deux places pour demain.

Je viens donc vous prier d'avoir l'obligeance de m'adresser dès le reçu de cette lettre une dépêche adressée *Bureau restant à Vernon*, afin que je sache si je dois ou non venir demain à Paris.

Excusez-moi de vous donner tout ce mal.

Tout à vous,

Claude Monet.

Lundi 2 mars 85.

M. L. Proietti, « Lettere di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 83.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 24522, f°s 222, 223.

555. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 3 mars [1885]

Cher Monsieur Durand,

Je viens de recevoir votre envoi de 100 francs. Merci.

Selon l'heure à laquelle j'arriverai demain, j'irai de suite vous voir. En tout cas, je serai rue de la Paix jeudi matin.

Tout à vous,

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

556. À CH. GIRON

[Paris]

Cher Monsieur Giron,

Je suis à Paris pour trois jours, voulez-vous que nous passions une soirée ensemble soit vendredi ou samedi ?

Un mot de réponse hôtel de Londres et New York, place du Havre.

Mes meilleures amitiés.

Bien à vous,

Claude Monet.

P.-S.— Je vous envoie votre *Eglise de Vernon*. Il y a quelques retouches fraîches.

Jeudi 5 mars 1885.

Musées de Genève, février 1971, n° 112, p. 3.

557. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 14 mars 85

Cher Monsieur Durand,

Je viens de passer encore toute une semaine à vos panneaux. Une semaine de rage à rendre fou, recommençant, grattant, crevant mes toiles. Enfin je viens, je crois, de trouver le joint, mais que de mal ! Et pendant ce temps-là le paysage est merveilleux, mais je voudrais vous satisfaire et vous finir enfin cette décoration. Je voudrais bien, si vous le pouviez, que vous m'envoyiez de l'argent, 300 francs pour lundi, car je voudrais venir à Paris, soit mardi soit mercredi pour une heure ou deux afin de rapporter des fleurs pour terminer d'un bloc tous les panneaux, si je le puis.

Ecrivez-moi donc.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 290 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

558. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 17 mars 85

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 300 francs que j'ai reçu hier.
Je voulais venir ce matin à Paris chercher des fleurs, mais ce sera pour vendredi sans doute. Je pense travailler jusque-là.
Je suis bien aise de vous voir renoncer à vos projets d'exposition, du moins pour cette année. Tâchez de faire des affaires et aux meilleures conditions possibles. Tout est là. Je vais faire de mon mieux pour terminer au plus vite vos panneaux.
Compliments de votre tout dévoué
Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

559. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 1^{er} avril [1885]

Cher Monsieur Durand,
Je serai demain à Paris et viens vous prier de me réserver de l'argent, car j'arriverai tout à fait à sec et je compte repartir le lendemain matin, à cause de tout ce que j'ai en train. Depuis votre visite, je n'ai pas cessé de travailler pour vous et je compte vous apporter les panneaux demain matin. Je les porterai moi-même, rue de Rome, vers 11 heures et demie.
Votre dévoué
Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

560. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 8 avril 85

Cher Monsieur Durand,
Comme je vous l'ai demandé l'autre jour, vous serez bien aimable de ne pas manquer de m'envoyer de l'argent pour vendredi ou samedi au plus tard. 500 francs me seraient bien nécessaires.
Je travaille à force.
Tout à vous,
Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

561. À CH. GIRON

[Giverny]

Cher Monsieur Giron,
Je vous remercie de votre envoi de 600 francs, mais j'aurais mieux aimé que vous veniez vous-même.
J'espère que vous tiendrez votre promesse et que vous viendrez passer une journée ici avant la fin du mois; du reste je vous le rappellerai dès que je verrai le temps se mettre au beau.
Je suis comme vous, je travaille beaucoup, tout en maugréant contre le temps qui n'est pas toujours à mon gré.
Mille amitiés de votre tout dévoué
Claude Monet.
Je suis bien enchanté de ce que vous me dites de mon tableau et d'avoir pu vous être agréable.
11 avril 85.

Musées de Genève, février 1971, n° 112, p. 4.

562. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 11 avril 85

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu votre lettre contenant 300 francs. Je vous en remercie.
Quelles mauvaises nouvelles en effet et comme tout cela va faire aller les affaires, c'est désolant.
Je suis heureux de vous voir vendre mes tableaux. Ce n'est pas faute de vous donner du mal, il est vrai, mais enfin c'est un encouragement de mon côté.
Comme je vous l'ai dit, je suis très en train et j'espère faire mieux que je n'ai fait, mais le temps me joue bien des tours; enfin je me donne bien du mal.
Tout à vous,
Claude Monet.

J'ai oublié de vous rappeler le jugement Nivard. Y avez-vous pensé?

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 290 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

563. À P. DURAND-RUEL

Giverny, [vers le 25 avril 1885]

Cher Monsieur Durand,
Excusez-moi de ne vous avoir pas écrit plus tôt pour vous remercier des 500 francs que vous m'avez fait remettre dimanche dernier par votre fils. Je suis absorbé par toute une série de motifs de printemps et si je ne suis pas trop contrarié par le mauvais temps, je compte vous apporter plusieurs toiles en venant à Paris, dans les premiers jours de mai.
Pour cette époque, j'aurai besoin d'argent. Je vous en parle à l'avance parce qu'il me faudra une grosse somme — 1200 ou 1500 francs — ayant à payer entre autres choses six mois de loyer.
Enfin, je compte sur vous, comme vous pouvez compter sur moi pour de bons tableaux.
Amitiés de votre dévoué
Claude Monet.

J'ai reçu le petit mot de votre fils. Je le remercie bien.
Document original, Archives Durand-Ruel.

564. À CH. GIRON

Giverny

Cher Monsieur Giron,
Deux mots pour vous prévenir (au cas où vous seriez sur le point de venir) que je serai sans doute absent de Giverny demain dimanche et lundi, ainsi que mercredi, jeudi et vendredi pendant lesquels je serai à Paris.
A partir de samedi, c'est-à-dire d'aujourd'hui en huit je serai rentré et serai enchanté d'avoir votre visite avec vos amis.
Amitiés de votre bien dévoué
Claude Monet.

Samedi [2 mai 1885].

Musées de Genève, février 1971, n° 112, p. 4.

565. À PISSARRO

Giverny, [c. 20 mai 1885]

Mon cher ami,
Deux mots pour vous prier de vous informer s'il est encore possible d'avoir du cidre.
Je serai bien aise d'en avoir deux pièces.
Si oui, priez M. Delafolie de me les expédier le plus tôt possible toujours en gare de Gasny et contre remboursement, en tout [cas] un mot de réponse, vous serez bien aimable.
Mes amitiés à votre femme et à Lucien.
Tout à vous,
Claude Monet.
Quel fichu temps pour travailler et quelles sales nouvelles pour faire aller les affaires.
*Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 135.
Document original.*

566. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous demander (si cela ne vous gêne pas) de m'envoyer de l'argent (500 si possible) pour vendredi.
Je pensais presque vous voir dimanche dernier. Il est vrai que le temps n'était guère favorable; depuis mon retour, il ne m'a pas été possible de travailler dehors, c'était à se croire en hiver. Aussi ai-je pris le parti de jardiner et de me préparer de beaux motifs de fleurs pour l'été, quand il viendra. Et vous, quoi de neuf? Je serais bien aise d'avoir de vos nouvelles.
Les affaires vont-elles un peu et l'exposition Petit vous a-t-elle été favorable au point de vue affaires?
Un mot pour vendredi, n'est-ce pas?
Votre tout dévoué
Claude Monet.
27 mai 85.
*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 291 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

567. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 30 mai [1885]

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 300 francs du 27 et. [courant].
Je suis bien aise de vous voir satisfait de mon exposition chez Petit, car c'est surtout dans notre intérêt à tous que j'étais heureux de mon entrée dans ce milieu, ce qui ne peut amener que d'heureux résultats pour l'avenir. Je compte être à Paris lundi sans doute, mais je n'ose vous promettre autant de toiles que vous m'en demandez, parce que je tiens à vous les donner bonnes et faites, et qu'il n'est pas de notre intérêt de montrer des choses trop incomplètes. Du reste je ferai de mon mieux, quoique ces temps derniers je n'aie guère travaillé.
A bientôt, votre tout dévoué
Claude Monet.
Je voudrais bien que vous fassiez faire mon compte. Songez qu'il n'a pas été fait depuis le mois de juillet dernier et qu'il est mieux d'avoir des comptes à jour et en règle.
*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 291 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

568. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,
Vous seriez bien aimable si cela est possible de m'envoyer de l'argent avant la fin de la semaine, car j'avais oublié du vin qui m'est arrivé contre remboursement et me voilà à sec tout à fait. Si, pour mercredi au plus tard, vous pouviez m'envoyer 500 francs cela m'irait bien.
En m'écrivant, dites-moi si vous avez d'heureuses nouvelles de Belgique.
Je reçois un mot de Portier m'annonçant sa visite avec son ami Heymann pour m'offrir une affaire pour un Degas, sachant que j'en désire un depuis longtemps. Mais je ne ferai de marché que s'il ne vous est pas défavorable.
Amitiés, tout à vous,
Claude Monet.
7 juin [1885].
*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 292 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

569. À P. DURAND-RUEL

Giverny, [c. 11 juin 1885]

Cher Monsieur Durand,

J'ai bien reçu hier votre lettre contenant 200 francs, mais vous ne me dites pas quel jour vous pensez m'envoyer les 300 autres, car j'en ai absolument besoin avant dimanche.

Merci d'avoir réglé Troisgros et Winter.

Quant à Portier et au Degas, vous ne vous en souvenez pas sans doute, mais plusieurs fois je vous ai témoigné le désir d'en avoir. Mais comme je sais le mal que vous avez à les obtenir de Degas, je n'ai pas insisté. C'est pourquoi j'en avais parlé dans le temps à Portier qui est toujours disposé à ces sortes d'échanges. Il vient samedi, mais je ne ferai l'affaire que si elle est avantageuse et si le Degas est beau.

Tout à vous,

Claude Monet.

Ne m'oubliez pas pour les 300 francs.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 298 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

570. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,

Je suis bien surpris, bien inquiet de votre silence et je ne sais vraiment à quelle raison l'attribuer.

Comme je vous l'avais écrit, je comptais bien sur votre envoi de 300 francs pour samedi dernier. Ne recevant rien, j'avais la conviction que vous viendriez le lendemain dimanche à Giverny; ainsi mon espérance a encore été déçue.

Sans aucune nouvelle, la pensée m'est venue que, peut-être, vous êtes retourné en Belgique, bien que ne m'expliquant pas votre silence, car ma lettre vous disait bien le besoin que j'avais de suite de cet argent et, en votre absence, il me semble que M. Casburn pouvait tout au moins m'adresser deux mots, plutôt que me laisser dans l'attente et l'incertitude.

Je viens de m'absenter trois jours avec Caillebotte qui est venu aux environs. J'étais convaincu qu'en rentrant je trouverais de vos nouvelles, mais rien. Vous devez cependant comprendre mon inquiétude ainsi que mon embarras. Je vous prie donc de ne pas me faire attendre plus longtemps, mais je suis obligé de vous demander naturellement plus d'argent, les 300 francs que je vous demandais ayant leur destination d'avance. Je compte bien sur vous, vous priant de me donner de vos nouvelles.

Je n'ai pu travailler depuis mon retour: j'ai été pris par des maux de dents et des névralgies épouvantables.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

18 juin 85.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 292-293 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

571. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 20 juin 85

Cher Monsieur Durand,

J'ai reçu hier votre lettre contenant 200 francs. Je vous remercie mais je suis obligé de vous prier de m'en envoyer d'autre.

Je suis très ennuyé sous tous rapports: ennui d'argent, partant, mauvaise disposition au travail, enfin un dégoût de tout que je ne puis vaincre. J'ai surtout une grande inquiétude pour cette période d'été pendant laquelle vous ne pouvez faire d'affaires. Je me creuse l'esprit de cette idée et ne fais rien. Enfin vous me connaissez, je suis dans une mauvaise passe, bon à rien et assommant pour tous.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Selon votre désir, je n'ai rien fait avec Heymann et Portier, malgré leur désir.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 293 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

572. À EUGÈNE MANET

Giverny par Vernon (Eure)

Cher Monsieur Manet,

J'ai reçu le *Portrait* de votre frère arrivé en très bon état, et je suis enchanté de le posséder.

Merci mille fois de votre gracieuseté.

Mes meilleurs compliments à M^{me} Manet.

Tout à vous,

Claude Monet.

26 juin 85.

Document original.

573. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,

Je voulais vous écrire plus tôt pour vous remercier des 300 francs que vous m'avez fait remettre dimanche passé par votre fils, mais je me suis remis au travail et les journées passent sans que je trouve le temps d'écrire.

Je dois venir à Paris mercredi pour repartir le jeudi soir; les paysages que j'ai commencés ayant besoin d'être très rapidement faits.

Je vous demande de me réserver de l'argent, car je n'ose pas vous prier de m'en envoyer avant, quoiqu'en ayant bien besoin, mais j'aurai un tas d'achats à faire à Paris, achats de choses indispensables. Je compte donc bien sur vous.

Votre fils m'a parlé de diverses espérances d'affaires (pour l'avenir) en Amérique et en Belgique. J'espère donc apprendre de bonnes nouvelles et je souhaite bien aussi en apprendre de bonnes pour le présent.

A bientôt.

Recevez les amitiés de votre tout dévoué

Claude Monet.

27 juin 85.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 293 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

574. À PISSARRO

Giverny

Mon cher ami,

Ce que vous me dites du jeune Renoir ne m'étonne pas du tout, je le connais et ce n'est pas la première fois qu'il frappe sur l'un de nous pensant rendre service à Renoir. C'est très fâcheux, mais ne vous en alarmez pas autrement, car il n'a guère d'autorité et il ne me paraît pas être sympathique à beaucoup de monde. Je suis de votre avis de n'en pas faire d'affaire, mais il serait bon un jour d'en toucher un mot à Renoir, auquel il ne peut que faire tort.

J'avais reçu une lettre de Bassinot, le mal est à peu près réparé.

Compliments chez vous à votre femme, à Lucien et une autre artiste future.

Venez donc un jour à Giverny par beau temps.

Tout à vous,

Claude Monet.

9 juillet 85.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 116. Document original.

575. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,

Pensant recevoir le prix de mon tableau vendu à Petit, j'étais heureux de n'avoir pas à vous demander de suite de l'argent, mais je n'entends parler de rien. Me voilà donc obligé de vous tourmenter encore. J'en suis aux regrets, mais j'aurais absolument besoin de 300 francs pour samedi sans faute. Je vous prie donc de ne pas manquer de me faire cet envoi, le vendredi, c'est-à-dire demain.

Je travaille, mais décidément, plus je vais plus j'ai du mal à faire ce que je veux et je manque bien des choses.

Compliments de votre tout dévoué

Claude Monet.

Jeudi 9 juillet 85.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 294 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

576. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,

Je reçois à l'instant votre lettre contenant les 300 francs dont je vous remercie. Je suis enchanté des nouvelles que vous me donnez, c'est bon signe et certainement très encourageant.

Vous avez dû recevoir une lettre de moi au sujet de l'exposition de Genève. Je viens de recevoir une nouvelle lettre très pressante de Giron. Voici la lettre d'envoi signée. Faites choix de deux de vos tableaux et ayez l'obligeance de faire le nécessaire.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

12 juillet 85.

Document original, Archives Durand-Ruel.

577. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,

J'ai bien reçu votre envoi de 300 francs avant hier, samedi. Je vous remercie. Je travaille beaucoup, mais je ne puis rien vous envoyer encore. Il vous faut patienter un peu. J'ai pas mal de choses en train mais combien en réussirai-je? — c'est une autre affaire. Plusieurs sont déjà abandonnées, la nature ayant énormément changé; c'est de plus en plus difficile et c'est justement parce que je suis en train et aussi, je crois, en progrès, qu'il me faut être plus difficile.

L'important est de faire et de ne laisser partir que de bonnes choses. Vous ne me dites pas si vous avez envoyé à Genève comme je vous en avais prié. Vous avez dû cependant recevoir plusieurs lettres de moi pour cela, notamment une qu'à dû vous remettre M. Guigou.

Quand viendrez-vous à Giverny? En tout cas, ne m'oubliez pas pour samedi prochain: 300 francs.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

20 juillet 85.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 294 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

578. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,

Excusez-moi d'avoir tant tardé à vous accuser réception de votre lettre de vendredi dernier contenant 300 francs, mais je suis continuellement dehors à travailler. Je n'ai que le temps de vous remercier, enchanté de vous voir toujours aussi plein d'ardeur et souhaitant bien un succès de tous vos efforts.

Je travaille à outrance mais de plus en plus péniblement, c'est-à-dire que je deviens très exigeant. J'ai deux toiles auxquelles je travaille depuis un mois, mais j'avoue que certaines de ces toiles je les verrais à regret partir au pays des Yankees et j'en voudrais réserver un choix pour Paris, car c'est surtout et là seulement qu'il y a encore un peu de goût.

J'espère toujours avoir votre visite. Si vous vous absentez, ne manquez pas de donner des instructions pour qu'il me soit envoyé de l'argent pour *samedi prochain* : 500 francs me seraient bien nécessaires.

Amitiés de votre tout dévoué

Claude Monet.

28 juillet 85.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 294-295 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

579. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,

Je vous accuse réception des 300 francs que j'ai reçus de M. Casburn à la date du 31 juillet.

Obligé de venir à Paris vendredi, vous voudrez bien me réserver les 500 francs que je vous avais demandé. J'en ai bien besoin. J'espère que vous serez de retour et que je vous verrai à Paris.

Compliments de votre tout dévoué

Claude Monet.

3 août 85.

Document original, Archives Durand-Ruel.

580. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,

Je vous accuse réception de votre lettre contenant 300 francs en compte, merci et à bientôt j'espère.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Votre envoi du 14 courant.

Ce 16 août 85.

Document original, Archives Durand-Ruel.

581. À PISSARRO

Giverny

Mon cher ami,

Que devenez-vous ?

Voilà un siècle que je n'ai eu de vos nouvelles, si ce n'est indirectement, l'autre jour, par Mme Morisot qui est venue à Giverny et m'a dit avoir eu votre visite. Avez-vous beaucoup travaillé par cet admirable temps ? Oui, sans doute êtes-vous content.

Ecrivez-moi donc si vous n'avez pas le temps de venir passer une journée ici. Jusqu'au 9 septembre vous serez certain de me trouver en m'adressant un mot la veille.

J'ai aussi beaucoup travaillé, mais je n'ai pu terminer que peu de choses ; je me suis acharné sur deux toiles qui m'ont empêché d'en faire d'autres, et malgré le soleil régulier j'ai eu plus de difficultés que jamais et j'ai raté bien des choses.

A bientôt j'espère, mes compliments à votre femme ainsi qu'à Lucien.

J'espère que toute la famille est bien.

Amitiés de votre dévoué

Claude Monet.

22 août 85.

*Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 117.
Document original.*

582. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 30 août 85

Cher Monsieur Durand,

Je vous remercie de votre envoi de 300 francs que je viens de recevoir.

Je m'occupe de vous terminer quelques toiles, soyez persuadé que je ferai de mon mieux.

Vous ne me dites pas si vous avez reçu la lettre que je vous priais de faire parvenir à Gœuneutte. Si vous ne l'avez pas reçue, je vous serai obligé de m'envoyer de suite son adresse, ayant un renseignement à lui demander.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

583. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,

Je suis encore à Giverny où je n'avance guère mes toiles avec ce temps variable. J'espère toujours quelques belles journées pour vous sauver le plus de toiles possible.

J'ai encore jusqu'au 17 à rester ici, l'examen de Jean étant fixé à ce jour. Je serai donc à Rouen à cette époque et, de là, je partirai passer quelques jours à la basse Seine pour, de là aller passer un mois soit en Bretagne, soit en Normandie. Tout cela selon le temps qu'il fera, bien entendu.

Je vous prie de ne pas m'oublier pour samedi 300 francs ; puis, je voudrais bien que vous puissiez m'en envoyer 500 avant mon départ, c'est-à-dire pour mercredi, ici.

Je compte bien sur vous ; si vous le préférez et que cela vous soit possible, envoyez-moi le tout ensemble pour samedi. De toutes les façons, beau ou mauvais temps, d'ici là je compte m'arranger pour vous expédier des toiles avant mon départ.

Amitiés de votre tout dévoué

Claude Monet.

10 sep^{bre} 85.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 295 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

584. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,

J'ai reçu hier votre lettre qui s'est justement croisée avec la mienne ; je vous remercie des 300 francs que vous m'avez envoyés et vous prie bien de ne pas manquer de m'adresser les 500 francs que je vous demande pour mercredi matin, devant partir le même jour pour Rouen, et je tiens à régler différentes choses avant de quitter Giverny.

Je suis bien ennuyé du temps qui me fait perdre bien des études, aussi ai-je pris le parti de m'en aller de suite à la mer. Donc de Rouen, j'irai à Etretat vous faire quelques belles marines.

Je vous enverrai toujours quelques toiles avant de partir.

N'oubliez pas mardi pour mercredi.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

12 sept^{bre} 85.

Document original, Archives Durand-Ruel.

585. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 16 sep^{bre} 85

Cher Monsieur Durand,

D'abord que je vous remercie de votre envoi de 500 francs que j'ai reçu ce matin. Je pars pour Rouen et de là nous allons à Etretat. Figurez-vous que Faure, à qui j'avais écrit pour lui demander si à cette époque il ne serait pas possible de trouver à bon compte une maison pour une quinzaine de jours, me répond, ou du moins me fait répondre par sa femme, qu'il met à ma disposition une de ses maisons et que je lui ferai le plus grand plaisir en acceptant. C'était très embarrassant et j'étais loin de m'attendre à cela, et comme j'avais promis depuis longtemps une excursion, j'ai accepté.

Donc vous pouvez m'écrire à Etretat, maison Faure. Maintenant que j'affronte vos reproches, car je ne vous envoie rien, malgré toute la bonne volonté possible : je n'ai pu mener à bien, comme je l'espérais, les toiles qui étaient en train depuis si longtemps et que j'aurais bien mieux fait d'abandonner depuis des semaines ; j'aurais eu le temps d'en refaire d'autres. Au lieu de cela je n'ai fait que faire et défaire. Je pouvais vous envoyer deux toiles, mais outre que j'aurai besoin de ma caisse, j'ai préféré vous faire attendre encore un peu et pouvoir vous dédommager de cette longue attente. Ne me maudissez donc pas trop, je me suis donné bien du mal et je suis le premier à plaindre d'avoir si mal réussi. Je pars plein d'ardeur et pour ne pas retomber dans les mêmes erreurs.

Je vous écrirai d'Etretat. Bonne chance de votre côté.

Amitiés de votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 295-296 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

586. À P. DURAND-RUEL

[Maison Faure], Etretat, 2 octobre 85

Cher Monsieur Durand,

Je vous accuse réception de votre lettre chargée en date du 30 septembre contenant un billet de 500 francs dont je vous remercie.

Je travaille beaucoup.

En hâte, tout à vous,

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

587. À P. DURAND-RUEL

[Maison Faure], Etretat, 8 oct^{bre} 85

Cher Monsieur Durand,

Je viens vous prier de me faire un nouvel envoi par retour du courrier *sans faute*. Tout mon monde rentre après-demain samedi à Giverny.

Moi je reste, et je le crois, pour un certain temps, car j'ai beaucoup à faire et, je l'espère, vous aurez des choses à votre goût.

Naturellement je déménage et vais m'installer à l'hôtel *Blanquet*. C'est donc là que je vous prie de m'adresser votre lettre.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

588. À P. DURAND-RUEL

[Hôtel Blanquet], Etretat, 12 oct^{bre} 85

Cher Monsieur Durand,

J'ai un peu tardé à vous accuser réception de votre dernière lettre contenant 200 francs. Je l'ai reçue samedi matin et vous remercie, mais je vous serais bien obligé de me faire un envoi, car j'ai dû donner ces 200 francs pour le départ de tout mon monde et je suis resté sans le sou.

Je vous demanderai aussi de vouloir bien adresser 200 francs à Mme Hoschedé pour *samedi*. Je compte sur vous pour ne pas l'oublier.

Il fait un temps atroce, mais je travaille quand même ; mais cependant je voudrais bien que le temps devienne un peu meilleur.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Chez Blanquet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

Chère Madame,

Je pense bien à vous, je vous assure, et, malgré mon amour pour la mer et mon désir de rapporter beaucoup de toiles, je voudrais bien être à Giverny, mais il faut travailler coûte que coûte, et en dépit du mauvais temps qui n'a pas l'air de tourner au beau.

J'étais étonné hier de ne pas recevoir de vos nouvelles, mais vos deux lettres me sont arrivées en même temps, cet après-midi. J'ai écrit à Durand pour avoir de l'argent et le prier de vous en envoyer pour samedi. Si vous le pouvez, faites venir du caillou pour le poulailler et puis faites pour moi une corvée: c'est de marquer les dahlias, car il peut geler d'un jour à l'autre; ne garder que les beaux et tout le reste à jeter.

Il fait un froid de loup et de la pluie à chaque instant, cependant hier et aujourd'hui j'ai pas mal travaillé, tant dehors que dans mon escalier.

Etretat devient très désert, tout le monde part. M. Michel est toujours avec moi et devient fanatique de ma peinture; nous sommes très bien chez Blanquet, comme je vous l'ai écrit. Je suis allé à Saint-Jouin par un affreux temps, j'ai cependant pu y faire une pochade; le pays est très beau et je suis content d'y être allé.

A bientôt, écrivez-moi et soyez persuadée que mon plus grand bonheur sera de revenir près de vous.

Mille baisers aux enfants, les meilleurs pour vous, mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

M. Deck a dû s'occuper de faire réexpédier le beurre.

Document original.

Chère Madame,

Je vois que vous avez bien des soucis, mais il ne faut pas trop vous inquiéter. Certainement vous recevrez de Durand pour samedi, et pour plus de sûreté, je vais lui récrire, car je suis sans nouvelles et par conséquent sans finances. Selon ce que vous recevrez vous verrez ce que vous pourrez faire, et, si cela vous va mieux, je puis écrire à Lemaître. Je travaille toujours malgré la persistance du mauvais temps. Ce matin pour la première fois depuis votre départ, le soleil s'est montré radieux, la mer calme, c'était superbe et tout le monde croyait le temps remis, puis le vent a subitement tourné et la pluie est revenue, mais je travaille quand même, profitant de mes différentes fenêtres.

Hier soir, j'ai passé la soirée avec Maupassant très aimable et très intéressant; il va faire le Salon prochain à *La République française*.

Vous ne me parlez pas des bateaux, leur est-il arrivé quelque chose? Non, j'espère.

Dites bien à Jean de ne plus penser à son échec, qu'il travaille et qu'il m'écrive. Je ne puis vous dire au juste quand je viendrai pour quelques moments avec vous, je commence tant de choses et j'en termine si peu, et il faut, en raison de l'argent à demander, que je vienne en apportant quelque chose à Durand. Enfin, dès que je pourrai, je viendrai, car il me tarde de vous voir.

Embrassez bien tous les enfants, petits et grands, mes amitiés à Marthe, pour vous mes meilleures et constantes pensées.

Votre

Claude Monet.

Document original.

Cher Monsieur Durand,

Je suis si peu chez moi que j'oublie toujours de vous répondre exactement.

J'ai bien reçu vendredi dernier votre envoi de 200 francs, je vous en remercie bien.

Le beau temps est enfin revenu.

Depuis 15 jours il faisait vraiment par trop vilain.

En hâte, tout à vous,

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

Chère Madame,

Ce soir je ne puis que vous adresser quelques courtes lignes, j'avais tout un courrier à faire dont une réponse pressante à la lettre de Sargent qui me demande un renseignement extraordinaire sur l'emploi du jaune et du vert et il me demande si je viens à Londres; il me réclame pour le conseiller sur les tableaux qu'il fait, mais j'ai bien d'autres chiens à fouetter pour le moment. Etretat devient de plus en plus épatant, c'est le vrai moment, la plage avec tous ces beaux bateaux, c'est superbe et j'enrage de ne pas être plus habile à rendre tout cela. Il faudrait deux mains et des centaines de toiles.

J'ai beaucoup de mal à retrouver mes effets, enfin il en sortira toujours quelque chose.

Mes baisers aux enfants, les meilleurs pour vous, amitiés à Marthe.

J'écirai à Jean demain.

Votre

Claude Monet.

¹ Monet a écrit 21 par inadvertance.

Document original.

Chère Madame,

Oui je suis un misérable, un affreux paresseux de vous laisser si souvent sans lettres, oui je mérite vos reproches, mais n'allez pas croire que c'est volontairement et que je ne pense pas à vous, et surtout ne suivez pas mon exemple et ne me tenez pas rigueur. Puisque vous souffrez de mon absence, puisque le temps vous paraît long sans moi, eh bien, passez-le avec moi en m'écrivant de longues et bonnes lettres. N'ayez pas d'idées noires, pensez que je vous aime, vous devriez cependant en être bien certaine et n'en jamais douter. Ne pas vous écrire est certainement bien mal à moi et ce n'est pas mon habitude, mais je ne vis pas comme d'ordinaire dans la solitude; je ne travaille pas moins, mais j'ai toujours le Marius et plusieurs autres personnes et c'est évidemment un entraînement et un empêchement à mes habitudes; je les maudis, puisque cela me vaut vos reproches et puis vous savez combien je me plais à travailler tout seul. Hier il m'a fallu dîner chez le directeur du Casino d'où je suis rentré fort tard; on m'avait convié à un déjeuner pour aujourd'hui, mais j'ai refusé. Tout cela autant de dérangements.

Bref, je veux me faire pardonner et vous écrirai régulièrement dans ma petite chambre soit en me levant, comme ce matin, soit le soir avant de me coucher.

Je travaille beaucoup, mais vous le savez, je ne suis et ne puis être content de moi sur place, enfin j'apporterai beaucoup de choses de bonnes et de mauvaises.

Je vous envoie de bons baisers bien tendres, quelques-uns pour les enfants, les meilleurs pour vous.

Amitiés à Marthe,

Votre

Claude Monet.

Document original.

Chère Madame,

Sans lettre de vous ce matin, je vois que vous voulez décidément me punir de ma paresse; je dis sans lettre, car les deux lignes que vous m'avez envoyées ne sont pas une lettre; enfin, c'est peut-être de ma faute, mais cela me fait tout de même de la peine.

Je vous ai écrit ce matin, avant le départ de 8 heures dans l'espoir que peut-être vous auriez la lettre dans la journée à Vernon, mais je crains que vous n'ayez les deux que demain.

Depuis trois jours il fait un temps superbe et j'en profite, je vous assure; les bateaux se préparent pour les harengs, la plage est transformée, très animée, c'est bien intéressant.

A propos de plage, j'ai oublié de vous répondre au sujet de la dame de la Chauffrette, elle est toujours ici, toujours en promenade. Je n'ai pas fait sa connaissance, je sais seulement qu'elle est la fille du peintre de marines Poittevin, femme de Achard de l'Opéra Comique; elle a assez mauvaise réputation.

Il n'y a plus ou presque plus personne, les Sauter sont partis depuis assez longtemps, les Lorcher aussi. Personne chez Hauville, Merle parti de ce matin. Quel débarras! Marius Michel ne parle pas de départ, il m'admire tous les jours davantage et prétend que je l'ai sauvé; il ne compte partir, je le crains, qu'en même temps que moi. C'est un assez bon garçon mais d'une très mince valeur comme peintre.

Cela dit, parlons un peu de ces vilains comptes: je comptais régler ma dépense ici par semaine, mais voyant votre embarras et ne recevant aucune nouvelle de Petit, je compte demain ou après-demain envoyer 200 francs à Lemaître et aussi à Badufle. Je serai sans le sou, mais ce sera ça de fait. De votre côté, allez prudemment et songez à tout ce qu'il faut payer, M. Singeot qui peut-être est inquiet. Le malheur est que je ne puisse rien... [la fin manque].

Document original.

Chère Madame,

Deux lignes sont vite écrites en effet et vous n'avez pas dû passer longtemps pour m'écrire la lettre de ce matin, et pourtant vous-avez des loisirs, dans ce cas ce devrait être une distraction pour vous que m'écrire.

Ne soyez donc pas méchante, mais c'est autre chose et, bien que je pense sans cesse à vous, je ne puis vous écrire toujours aussi longuement que je le voudrais. Ainsi aujourd'hui j'ai quatre lettres à faire, à vous, à Jean, à Durand et à Badufle, et demain, ce sera à d'autres; vous savez le mal que cela me donne. Excusez-moi donc encore aujourd'hui de ne pas vous envoyer un long journal.

Il a fait mauvais aujourd'hui et je suis de très mauvaise humeur, le travail ne va pas à mon gré, puis je préférerais être seul malgré l'enthousiasme de mon compagnon. C'est vous que j'aimerais ici, seule avec moi. Vous trouveriez la plage bien belle avec ce mouvement des gros bateaux, j'en suis émerveillé, mais je dois cesser, autrement mes autres lettres seraient ajournées encore.

A demain, aimez-moi comme je vous aime.

Mes baisers aux enfants, mes bonnes amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

Cher Monsieur Durand,

C'est encore moi. Je viens vous demander d'être assez aimable pour ne pas manquer d'envoyer 200 francs à M^{me} Hoschedé pour après-demain *samedi*.

Je ne vous en demande pas pour moi cette semaine, mais seulement pour dans le courant de la prochaine. Il me faudra aussi vous demander une plus forte

somme, car j'ai mon loyer de Giverny à payer, mais j'attendrai toujours pour cela de pouvoir vous donner quelque chose. Il fait un temps si variable que je ne puis arriver à rien terminer, je mène quantité de choses de front; j'espère que tout cela se finira en même temps.

C'est admirable en ce moment, c'est le plein moment de la pêche, il y a mille choses que je voudrais finir. C'est vous dire combien je travaille.

Ecrivez-moi, dites-moi comment les affaires marchent et quand vous pensez aller en Amérique.

Compliments à tous les amis, ainsi qu'à vos fils.

Tout à vous,

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 296-297 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

597. À ALICE HOSCHEDÉ

Etretat, le 24 oct^{bre} [1885]

Chère Madame,

J'espérais au moins qu'en allant à Paris vous verriez votre frère et que vous seriez ainsi rassurée sur bien des points et je vois qu'au contraire vous avez dû rentrer encore moins rassurée, mais ne vous laissez pas abattre au milieu de tous vos soucis, vous m'avez tout à vous et vos chers enfants et les petits.

Vous savez qu'il y a longtemps que vous ne m'avez pas réellement écrit, ce sont le plus souvent de très courtes missives et je crains bien que ce soit encore la même chose demain, puisque vous avez votre marché aujourd'hui. A ce propos, et ne prenez pas mal la chose, allez bien à l'économie et avec prudence, vous voyez que de tous les côtés l'argent est difficile à obtenir. Je suis toujours sans nouvelles de Petit, et Durand ne m'a rien envoyé aujourd'hui, j'espère qu'il ne vous aura pas oubliée.

Je commence à être vraiment navré du temps, je viens de rentrer trempé et n'ai pu que fort peu travailler. La mer est grosse et il n'y a pas moyen de se faire conduire au Trou à l'Homme comme hier. C'est vraiment désolant, je n'ai pu reprendre aucun de mes motifs de la Manneporte; quand la marée était juste ce qu'il me fallait, le temps n'y était pas.

J'ai commencé bien des choses hier, des répétitions, dans l'espoir de pouvoir travailler chaque jour, mais ça ne va pas vite. Il est vrai qu'avec quelques bonnes séances toutes ces toiles peuvent vite prendre tournure; j'ai fait revenir des toiles et je ne sais vraiment comment je rapporterai tout cela.

J'ai reçu avec plaisir les lettres des petits, je les remercie, car je sais que ce n'est pas tout plaisir pour eux que de passer du temps à cela. Je leur permets de me prendre quelques pots, mais c'est à la condition qu'ils seront bien sages.

A demain, car je crois qu'il ne va plus pleuvoir et je vais encore tenter d'aller travailler, car j'enrage de ne pas plus avancer; je voudrais me débarrasser de toutes mes toiles commencées afin de n'avoir plus qu'à me mettre aux bateaux dès que la pêche va tout à fait être dans son plein. Et puis enfin je voudrais être près de vous ayant rapporté beaucoup de bonnes choses et reprendre mes habitudes de Giverny.

Allons, à demain, mille bons baisers et pour vous et les enfants, mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

598. À ALICE HOSCHEDÉ

Etretat, le lundi 6 h soir [26 octobre 1885]

Chère Madame,

Hélas, aujourd'hui quelle journée, de la pluie à torrents, moi qui étais si content hier, la mer est furieuse et j'ai essayé de faire mes études, mais j'ai dû fuir, tant le vent était fort; cela commence à être trop souvent.

Merci de votre bonne lettre et je vous assure que c'est un bonheur pour moi de vous lire et je vous relis chaque soir avant mon coucher, vous voyez alors que vous n'avez pas à craindre d'en mettre six pages.

Vous pouvez disposer de ma chambre pour Blanche et Suzanne, mais je prie Blanche de ne me rien casser, j'espère qu'elle ne se froissera pas de la recommandation.

Je suis bien désolé de savoir mon petit Michel si impotent que cela, mais j'espère, puisque vous me dites qu'il est bien gentil, qu'il comprend que pour se guérir vite il doit rester tranquille et bien écouter maman. Enfin, j'espère que vous allez m'annoncer que ce bobo est guéri ainsi que le rhume de bébé.

Tout ce que vous me dites des beautés de Giverny ne me surprend pas. Cela ne fait que me causer plus de regrets de n'y pas être, car je me vois encore ici pour quelque temps. Il est vrai que j'aime la mer, mais enfin je vous aime aussi et voudrais bien être près de vous.

Je suis aussi sans nouvelles de Durand, ce n'est pas bon signe. Enfin, il faut espérer; nous pourrions être plus malheureux, n'est-ce pas? Et s'il vient un peu d'argent, ce sera grande joie pour moi que de vous avoir à Etretat, ne fût-ce qu'une journée ou deux.

Embrassez tous les enfants pour moi et recevez mes plus tendres et constantes pensées.

Votre

Claude Monet.

Tuez donc ces dindons.

Document original.

599. À PISSARRO

Etretat, le 27 oct^{bre} 1885

Mon cher Pissarro,

Voilà longtemps que je veux vous écrire pour vous donner de mes nouvelles et vous en demander des vôtres, mais vous savez ce que c'est, étant toujours dehors à travailler, on est fatigué le soir et un peu paresseux pour écrire.

Je pensais rester moins longtemps ici, mais je suis si peu favorisé par le temps que c'est le diable de pouvoir terminer quelque chose.

J'ai eu beau faire mettre des toiles pour tous les temps, je n'en viens pas à bout. Avec cela, les changements de marée, les bateaux qui ne sont jamais à la même place, bref je me vois encore ici pour quelque temps si je veux tirer parti de mon voyage et je ne serai pas des vôtres pour le prochain dîner. Vous voudrez bien m'en excuser près des amis et leur faire mes amitiés. Et vous, que faites-vous, et Renoir, Cézanne, Sisley, et Durand, les affaires, où tout cela en est-il? Vous serez bien aimable de me mettre un peu au courant.

J'espère que cela marche bien, que vous et que tous les vôtres sont en bonne santé.

Mes compliments à votre femme ainsi qu'à Lucien.

Ne m'oubliez pas non plus auprès de votre ami Nunès.

Amitiés de votre vieux camarade,

Claude Monet.

*Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 118.
Document original.*

600. À CHARPENTIER

Etretat, le 27 octobre 1885

Mon cher Charpentier,

Que j'ai d'excuses à vous faire, vraiment vous ne devez savoir que penser.

J'avais depuis longtemps retouché votre *Dégel*, mais, l'été venu, vous pensant absent, je me disais que je pouvais attendre de venir à Paris pour vous le rapporter fini.

Je suis venu ici où mes travaux m'ont fait séjourner plus que je pensais, et pendant ce temps votre tableau est à Giverny. Voulez-vous m'excuser. Je pense rentrer dans le courant de novembre. Je viendrai avec le tableau.

Tous mes compliments à M^{me} Charpentier.

Amitiés,

Claude Monet.

M. Rostand, « Quelques amateurs de l'époque impressionniste » (thèse inédite de l'École du Louvre), Paris, 1955, p. 256.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, Doc. 18.

601. À P. DURAND-RUEL

Etretat, 28 oct^{bre} 85

Cher Monsieur Durand,

J'ai votre lettre qui ne m'apporte pas de bien bonnes nouvelles. Je vois que nous ne sommes pas encore au bout de la lutte, hélas. Ce qui me surprend c'est que Petit soit toujours contre vous, surtout en ce qui nous concerne. Alors, il renoncera donc encore une fois à [illisible], ou bien est-ce seulement de l'acharnement contre vous? Enfin c'est toujours bien ennuyeux.

Je suis désespéré du temps: depuis quelques jours c'est effroyable, beau sans doute, mais il est impossible de travailler, et je me fais bien du mauvais sang et, si j'avais eu un peu d'argent, je serais venu passer un ou deux jours à Giverny.

Enfin j'espère que, ce coup de vent passé, je pourrai reprendre mes études.

Merci de votre envoi à M^{me} Hoschedé et soyez assez bon pour m'en envoyer afin que je solde régulièrement mes dépenses ici. Envoyez-moi 300 francs. Puis, pour mon loyer, réservez-moi un billet de mille pour le jour où je viendrai à Giverny.

Amitiés de votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 297 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

602. À ALICE HOSCHEDÉ

[Etretat], ce 29 oct^{bre} [1885]

Chère Madame,

J'ai bien pensé à vous hier pour votre voyage à Vernon; en effet, ça n'a pas dû être bien amusant pour vous, surtout étant enrhumée. Il faut vous soigner et commencer par faire du feu et ne pas attendre que tout le monde soit malade.

Prenez seulement une corde de bois à M. Singeot afin de ne pas trop charger le compte que j'aurai à lui payer à mon retour.

Je compte sur vous pour que Jean se soigne et j'espère que M. Love vous répondra de suite.

Je m'ennuie toujours bien de cet affreux temps; cette nuit ç'a été véritablement effroyable, j'ai même eu du mal à dormir croyant que la maison allait s'effondrer. Aujourd'hui il y a un semblant d'amélioration. Le baromètre monte, enfin j'ai pu un peu travailler de la chambre de Michel.

Je vais être enfin seul à partir de dimanche, le susdit Michel part dimanche, le temps l'épouvante, ce sera un bien pour moi et je suis certain que je profiterai mieux de mon temps, car il n'est pas piocheur comme moi. Du reste il n'y a plus un chat à Etretat, sauf Maupassant que j'ai vu hier au café, il vient d'être huit jours au lit, du reste il a une fichue santé.

Mille bons baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.

A demain.

Votre

Claude Monet.

Document original.

603. À ALICE HOSCHEDÉ

[Etretat], 30 oct^{bre} [1885]

Chère Madame,

Enfin le temps a un peu changé, je dis un peu, car il est 4 heures et je suis obligé de rentrer à cause de la pluie; mais enfin la bourrasque est passée et le baromètre remonte.

J'ai pu assez bien travailler, puis je viens de voir le départ de tous les gros bateaux pour la pêche, tous à la fois; c'est admirable et je compte bien me payer chaque jour une pochade de cela. Vous ne pouvez vous faire idée de ce que c'est joli, mais de ce coup Michel parle de retarder son départ. Ce matin-là vient d'être cause que j'ai dû donner ces petits bateaux que j'avais faits à

M. Isnardy, le directeur du Casino. Il s'était mis dans la tête de me faire acheter une toile par ce monsieur et, comme je parlais de très forts prix, la chose était naturellement tombée dans l'eau. Bref, il s'est si bien arrangé que ce monsieur, au moment de son départ, m'a fait demander le prix de cette pochade de rien. J'ai répondu que je ne pouvais vendre une chose si peu importante; il a eu une si drôle de tête que j'ai eu la faiblesse, la bêtise de la lui donner et je m'en repens. Enfin c'est un petit malheur, j'en referai de mieux, je pense.

J'ai reçu une longue lettre de Pissarro qui se lamente et me raconte force potins d'où je conclus que ce pauvre Durand n'est pas à la noce; il va être en procès avec la maison Goupil, parce qu'il les a dénoncés comme vendant de faux tableaux; puis, Petit a cédé sa créance contre Durand à une personne qui va le poursuivre sans merci. Il paraît que Pissarro et les autres ne peuvent pas obtenir d'argent. Diable, s'il allait me laisser en plan ici, je ne rirais pas.

J'espère que M. Love vous aura répondu, car ces saignements de nez sont inquiétants. Vous me demandez l'emploi de mon temps pendant ces mauvaises journées. Mon Dieu, c'est bien simple: je cherche dans tous les coins si je ne pourrais pas travailler, puis je rentre, vais d'une chambre à l'autre comme une âme en peine, regarde pendant des heures à chaque fenêtre et je ressors me faire mouiller et voilà.

Vous n'avez pas à vous inquiéter de moi, je pense sans cesse à vous et vous le prouve, car vous savez si j'aime à écrire.

Allons, à demain, et j'espère de meilleures nouvelles et de Marthe et de Jean.

Embrassez bien les deux bébés et les grands aussi.

Pour vous toutes mes pensées, tout moi.

Votre

Claude Monet.

Document original.

604. À ALICE HOSCHEDÉ

[Etretat], 31 oct. [1885]

Chère Madame,

Hélas, voyez comme j'ai peu de chance, voilà le mauvais temps encore revenu, pluie et vent, j'en suis désespéré et il y a de quoi vraiment. Avec cela rien de Durand. Ce matin, le facteur me faisant demander, j'ai eu une fausse joie, mais c'était, comme vous le pensiez, une réclamation.

Mon temps se passe à espérer les mieux pour les lendemains et je regarde tristement mes études qui auraient pu si bien aller. Je suis cependant allé cet après-midi à la Manneporte, malgré pluie et vent, et j'ai eu bien du mal pour n'y travailler que bien peu. En rentrant on m'a dit que Maupassant était venu deux fois pour me voir, qu'il partait demain et qu'il voudrait bien voir mes études; j'ai donc dû lui faire dire que j'étais à sa disposition et je viens d'avoir sa visite. Il prétend aimer beaucoup cela, mais je ne suis pas convaincu qu'il y comprenne grand-chose. Cependant il n'est pas tombé sur les moins bonnes choses, l'effet de pluie l'a absolument épaté, il a été fort aimable m'invitant à l'aller voir à Paris.

Hier soir le pays était en émoi jusqu'à une heure du matin à cause de la tempête survenue pendant que tous les bateaux étaient dehors et nous avons attendu leur retour qui était fort curieux et très émotionnant. Sur tous les bateaux deux seulement ont des harengs, chacun pour 500 francs, cela m'a distrait de mes pensées tristes. Comme vous, j'ai assez de cette séparation et suis inquiet de l'avenir.

Je vais écrire à Petit, car il faut de l'argent, mais que tout cela ne vous démonte pas, ce sont des mauvais moments à passer qui ne dureront pas.

J'espère pour vous que vos deux sœurs se seront décidées à venir à Giverny, mais regretterai fort de ne pas me trouver à Giverny pour connaître M^{me} Vialatte.

Quant à l'oncle Paul, il me paraît agir bien drôlement avec vous et je comprends votre peine, mais que voulez-vous, c'est la vie.

Comptez toujours sur moi, je vous aime et voudrais bien être auprès de vous ou vous près de moi ici.

En attendant je vous envoie mes pensées, embrassez bien fort les enfants. Amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

605. À ALICE HOSCHEDÉ

[Etretat], 1^{er} nov^{bre} [1885]

Chère Madame,

Toujours le mauvais temps, toujours sans nouvelles de Durand: deux mauvaises affaires, mais le baromètre monte, le vent est au nord et je crois au beau temps pour demain. Puis me voilà enfin seul. M. Michel vient de partir, il devait prolonger son séjour, mais hier, en dînant, nous avons eu une discussion peinture amenée par la visite et les appréciations de Maupassant qui a été un peu aigre. Comme il n'y entend pas grand-chose et qu'il m'agaçait souvent, j'ai été un peu violent, peut-être un peu trop, si bien que, ce matin, il a fait ses malles et vient de partir.

Je suis enchanté d'être seul, il me semble que je vais mieux travailler même par le mauvais temps, car, seul, je ne puis rester inoccupé et cependant j'aurais bien aimé profiter de sa voiture et venir vous surprendre ce soir à 10 heures; il m'offrirait une place dans sa voiture et à dîner dans le train, mais outre que je suis sans le sou, j'aurais peur qu'en venant je fasse venir le beau temps ici. Je préfère, si d'ici quelques jours les finances le permettent, que vous veniez; mais enfin, tout cela dépendra.

Je voudrais cependant bien jeter un coup d'œil à Giverny au jardin. Enfin vous le voyez, j'ai le cœur gros d'être si longtemps loin de vous et si Petit me répondait de suite, certes je viendrais; dites-moi ce qui vous plairait le mieux.

La lettre était bien de Caillebotte, il se balade en Italie depuis un mois avec Martial et il me rappelle que c'est jeudi notre dîner et qu'il rentrera pour ce jour-là; il me dit être ravi du pays, cela ne m'étonne pas. J'ai reçu aussi une lettre de la fameuse Société des XX de Bruxelles m'invitant officiellement. L'ouverture est pour le 1^{er} février et il faut avoir envoyé avant le 15 janvier, et moi qui ai si peu de choses et il me faudra tant en donner à ce pauvre Durand, depuis si longtemps que je le fais attendre.

Allons à demain, c'est dimanche, il me faut aller à la poste pour rentrer dîner.

J'espère que vous m'enverrez de meilleures nouvelles.

Mille bons baisers pour tous et surtout pour vous, mes amitiés à Marthe, si elle est encore à Giverny,

Votre

Claude Monet.

Document original.

606. À ALICE HOSCHEDÉ

[Etretat], 2 nov^{bre} [1885]

Chère Madame,

Assez bonne journée pour moi, quoique le temps ne soit pas superbe, mais enfin j'ai travaillé. Par exemple j'étais furieux tout à l'heure après ces troqueurs de pêcheurs; ils devaient partir pour la pêche à 4 heures, et je m'étais arrangé pour être là afin de faire une pochade, je m'installe sur le galet préparant la mer et j'attends; les voyant faire leurs apprêts, je reste, mais la nuit est arrivée sans qu'ils partent et j'apprends que le baromètre baissant ils n'iront pas à la pêche, tandis qu'au large on voit les autres y partir. J'étais furieux, car ils m'ont fait perdre mon temps.

Je suis bien aise que vous ayez pu vous tirer de votre marché, mais je suis encore sans lettre de Durand et ma note doit commencer à s'élever et je n'ai pas payé les costumes des enfants, je tremble qu'on ne vienne avec la note.

J'espère pour vous que M^{me} Vialatte est venue vous voir, car par ce temps je comprends que vous ne vous amusez guère. Ce que vous me dites de la basse-cour est bien ennuyeux, mais ne me surprend pas, la morale c'est qu'il faudrait avoir moins de bêtes, elles s'en porteraient mieux. Songez donc à ce que cela nous a coûté. Quand j'écrirai à Pissarro, je lui parlerai des dindons, mais ce n'est pas là le remède, enfin. J'oublie toujours de vous demander de m'envoyer des tricots. J'en ai grand besoin. Vous pouvez m'adresser cela par la poste et si cela se peut y joindre quelques torche-pinceaux, j'ai employé tous mes mouchoirs mauvais.

J'ai repris ma vie calme, j'étais couché hier avant 8 heures après m'être promené une demi-heure sur la terrasse du Casino, vous voyez cela d'ici.

Il n'y a plus un chat ici, personne sauf ce type de gros gommeux viveur qui vous déplaisait tant. Celui-là reste tout l'hiver, c'est le propriétaire de la pension la Ferme et [de] ce qu'on appelle le Château.

C'est un rude type, en effet, mais assez bon garçon, j'ai fait naturellement sa connaissance, car il était l'ami de Michel et l'intime de Maupassant.

Ce matin, près de l'endroit où je travaillais sur la falaise, l'épicier Lenoir attrapait des alouettes dont il y a une masse en ce moment et il m'en a offert six pour mon déjeuner; on n'est pas plus aimable, n'est-ce pas?

Je voulais écrire à Jean ce soir, mais j'ai à répondre à Bruxelles et la lettre recommandée de l'autre jour, c'est déjà un joli courrier. Car pour un homme qui n'aime pas cela, je m'en paie — mais je sais que je vous fais plaisir et cela me fait oublier mon agacement, mais il faut que ce soit vous.

A demain, et puisse-je dire que j'ai eu beau temps. Mille tendres pensées, baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

607. À ALICE HOSCHEDÉ

[Etretat], 3 nov^{bre} [1885]

Chère Madame,

Je travaille, je peins tout le jour d'une journée sans pluie, c'est délicieux, temps gris hélas, car j'aspire au soleil pour bien des études aussi, enfin je suis content.

Rien de Durand, pas plus que de Petit, ce qui commence à bien me tourmenter, car il y a toujours un point qui vous inquiète. Je n'avais pas lu l'article que vous m'envoyez mais un autre dans *Le Gaulois* et une autre lettre de Durand. Evidemment tout cela est mauvais pour Durand et, par contrecoup pour nous. Vous avez dû avoir de bons moments et grand plaisir à avoir votre sœur à Giverny, mais je me figure qu'en ce moment vous êtes plus triste de son départ et de celui de Marthe. Vous ne me dites pas si M^{me} Vialatte vous a apporté quelques nouvelles de l'oncle Paul.

Ce qui a dû être curieux c'est votre nuit dans ma chambre, car Baby a dû vous faire mille questions. Ce dont je suis sûr c'est que vous avez dû doublement penser à moi.

J'espère demain une longue lettre de vous. Ce soir vous m'excuserez d'être plus laconique, les bateaux partent pour la pêche, c'est une rareté que je ne veux pas manquer.

Mille tendresses et baisers pour vous et tous les enfants.

Voilà encore mon pauvre Jean remis à demain.

Votre

Claude Monet.

Document original.

608. À G. PETIT

Etretat, 5 novembre 1885

[Monet demande mille francs; il espère que son exposition se fera.]

609. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], 5 nov^{bre} [1885]

Chère Madame,
Je suis de plus en plus désolé et bien prêt de perdre tout courage, si vous pouviez voir le temps qu'il fait ici, et vous me parliez de soleil, alors c'est le paradis que Giverny.
Rien, rien de nouveau, ma dépêche à Petit n'a pas eu de réponse.
Heureusement que je lui ai écrit hier soir, alors peut-être m'écrira-t-il pour demain, mais je n'ose l'espérer.
Quant à Durand, il m'a adressé *L'Événement* contenant une longue lettre de lui. J'ai bien peur qu'il ne file un mauvais coton. M'envoyer cela et ne pas m'écrire c'est bien mauvais.
Ah! je vous assure, je suis bien inquiet et bien malheureux d'être ici ne sachant pas si j'arriverai à terminer quelques toiles.
Je cesse, je n'ai que plaintes et tristesse. Inutile de vous attrister, une seule chose me sauverait, ce serait de venir près de vous une journée et je ne le peux même pas.
Baisers bien tendres pour vous et les enfants,
Votre Claude Monet.
Ayez absolument le fumiste, car si je pouvais venir, j'aimerais à avoir du feu dans l'atelier.
Si je reçois de Petit par *miracle*, j'arrive à moins d'un temps superbe.
Document original.

610. À P. DURAND-RUEL Etretat, 5 nov^{bre} 85

Cher Monsieur Durand,
Je suis bien inquiet de votre silence, très sérieusement ennuyé étant absolument sans argent, et d'autant plus qu'il nous manque, et pour moi ici, et aussi pour M^{me} Hoschedé, 200 francs pour samedi.
Je me doute bien que votre silence n'est pas bon signe, car, ne lisant guère de journaux ici, j'ai cependant appris que vous étiez mêlé à une affaire de faux tableaux et que l'on profitait de cela pour vous tomber dessus de plus belle. Tout me tourmente bien et, dans ma solitude, je me fais bien du mauvais sang. Avec cela le travail n'avance guère; j'ai un temps épouvantable et d'autres auraient lâché depuis longtemps, mais je tiens à ne pas perdre ce que j'ai commencé. Je sais qu'une série de quelques beaux jours me permettra de mener à bien au moins une partie de mes toiles. C'est cet espoir qui me fait rester.
Mais pour cela il faut de l'argent et je vous prie bien de m'en envoyer ainsi qu'à Giverny, car autrement les comptes s'accumuleraient aussi bien là-bas qu'ici, et ce sera déjà bien assez qu'en rentrant j'aie mon loyer à payer.
Done je compte sur vous, vous priant de me donner aussi des nouvelles.
Votre tout dévoué Claude Monet.
*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 297-298 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

611. À OCTAVE MAUS Etretat, 5 novembre 1885

Monsieur,
Excusez-moi d'avoir tardé à vous répondre mais, étant absent, votre lettre vient seulement de me parvenir ici.
Je m'empresse de vous [faire] savoir que je suis on ne peut plus flatté de l'invitation qui m'est faite par la société des XX.
Veuillez, je vous prie, exprimer mes remerciements à ces messieurs. Vous pouvez donc compter sur moi. Je vous enverrai la désignation de mes tableaux en temps voulu.
Je suis encore ici pour quelque temps; dès mon retour à Giverny, je m'occuperai de ce que je vous enverrai.
Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.
Claude Monet.
Si cela n'est pas abusif je voudrais exposer cinq choses afin de me montrer sous différents aspects.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. II, p. 223.

612. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], vendredi soir [6 novembre 1885]

Chère Madame,
Enfin voilà une belle journée, un soleil superbe comme à Giverny. Aussi ai-je travaillé sans m'arrêter, car la marée est en ce moment juste comme il faut pour plusieurs motifs. Cela m'a un peu remis, et si j'avais la chance que ce temps continue quelques jours, je ferais de rude besogne. C'est nouvelle lune aujourd'hui et le baromètre monte beaucoup, même trop vite.
Je n'ai rien reçu de Petit, sans quoi j'aurais été bien hésitant entre le travail et le désir d'aller vous voir, vous consoler un peu.
Ce Petit est décidément un drôle d'homme et je pense qu'usant de pareils procédés il n'a pas l'intention de rester dans de bons termes avec moi, ni d'exposer mes tableaux l'an prochain. Tout cela doit s'enchaîner et faire partie de la guerre contre ce pauvre Durand.
Voici la lettre que Durand m'a adressée ce matin. Il a dû avoir bien du tirage, mais c'est décidément un rude entêté et il s'en tirera forcément avec une telle ténacité, mais que ne laisse-t-il pas tous ces gens vendre leurs faux tableaux sans s'en mêler, car en moi-même je crois qu'il a fait une gaffe. Enfin, il me promet de l'argent pour moi et pour vous demain, c'est donc un souci de moins. Selon ce qu'il vous enverra, mettez de côté pour M. Cellier.

Toujours si, par hasard, Petit se décidait à m'envoyer et qu'il fasse trop beau ici, je vous préviendrais de suite pour que vous veniez me voir, mais hélas il y a bien des si, mais il ne faut pas désespérer ni vous démoraliser. S'il fait beau, je vais tant travailler que je ne serai plus longtemps. Eh bien, s'il fait mauvais, il faudra bien que j'arrive à vous venir voir. Du courage, et pensez que je vous aime.
Baisers bien tendres pour vous et les enfants.
Mes amitiés à Marthe, quand vous lui écrirez. A-t-elle vu M. Love?
Votre Claude Monet.
Document original.

613. À P. DURAND-RUEL Etretat, 7 nov^{bre} 85

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre lettre chargée en date du 6 courant contenant 300 francs. Je vous en remercie ainsi que de l'envoi à M^{me} Hoschedé.
J'espérais pouvoir solder mes dépenses ici avec cela, mais je dois plus et mon hôtelier me dit qu'il peut attendre, donc je dispose d'une partie de cette somme pour envoyer à mon marchand de cidre et de vin, et quand vous pourrez m'en envoyer, je payerai ici.
Du reste, j'étais littéralement sans un sou et bien gêné! Vous avez dû avoir bien du souci avec toutes ces histoires, mais que ne laissez-vous ces gens vendre leurs faux tableaux, vous n'avez pas besoin de nouveaux ennemis.
Enfin tant mieux si cela marche, car j'étais bien inquiet.
Le beau temps est revenu depuis deux jours et j'en profite, c'est-à-dire que je n'arrête pas de peindre. Si cela peut durer je serai bien content, car je n'ai vraiment pas eu de chance et je voudrais pouvoir vous donner des toiles le plus tôt possible.
Bonne chance de votre côté, mes compliments à vos fils ainsi qu'aux amis quand vous les verrez.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Je vois dans *Le Figaro* mon nom dans une vente annoncée pour lundi. Savez-vous ce que c'est? Occupez-vous-en, car en ce moment surtout il serait très mauvais de laisser vendre bon marché. Tenez-moi au courant, n'est-ce pas.
C.M.
*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 298 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

614. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 7 nov^{bre} 1885

Chère Madame,
Deux mots seulement à la hâte, mais de bonnes nouvelles. Lettre de Durand qui paraît content quand même; temps admirable.
Je n'ai pas arrêté de peindre, mais j'ai du mal, car depuis le temps que je n'avais travaillé à mes toiles de soleil, je trouve tout très changé. Enfin si cela dure, je serai rudement content. Je rentre de la poste chercher ma lettre chargée, j'ai de suite payé les vêtements des enfants, 102 francs dont 50 pour Jacques.
Si vous voyez la possibilité de venir, je serai bien heureux. Prévenez-moi pour que je vous envoie une voiture, mais s'il fait beau, je n'irai pas vous chercher, vous le comprendrez, n'est-ce pas.
En hâte mille tendresses et baisers aux enfants,
Votre Claude Monet.
Si vous pouvez, payez Voitelier.
Document original.

615. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], lundi soir [9 novembre 1885]

Chère Madame,
Comme c'est drôle que, pendant que je pense si tendrement à vous et que je vous le témoigne de mon mieux, vous soyez toujours dans vos pensées noires. Chaque jour je vous espère, et vous me dites que je préfère venir que d'avoir votre visite, c'est mal. Je voudrais les deux, voilà la vérité. Vous n'avez à présent que moi sur qui vous pouvez compter en toute confiance; eh bien, ne vous souciez plus du reste! C'est dur, mais c'est ainsi et vous le savez.
Vous dites que vous ne songez qu'à faire des économies, mais que vous n'y pouvez arriver. Il le faut cependant, et pour cela ne comptez que sur ce que nous avons, et pas plus pour le moment. Allez, croyez-moi, que vos enfants soient élevés modestement, sans trop de coquetterie, ils n'en seront que plus heureux, mieux appréciés et vous aussi, et l'on peut être heureux comme cela.
Pour votre semaine, vous n'espérez pas plus que moi recevoir de Durand. S'il ne vous avait rien envoyé, j'aurais compris votre peine. Alors, pourquoi tant de tristesse?
Notre séparation? J'en souffre également et je fais tous mes efforts pour qu'elle ne dure pas longtemps. Je n'ose vous faire espérer venir vous voir, surtout tant que le temps est possible, et puis j'aurais peur que, partant, il fasse justement beau soleil, tandis que, vous venant, je pourrai toujours travailler; et en venant, je perds le jour du départ, celui du retour et le temps à Giverny. J'ai tant perdu de temps que je réfléchis et j'hésite, malgré toute mon envie.
Il fait beau, mais gris brumeux; les pêcheurs sortent chaque jour, mais je ne peux pas en profiter malheureusement, j'ai tant d'études à terminer.
Si vous étiez venue aujourd'hui, vous m'auriez trouvé bien impotent, j'ai été pris cette nuit de douleurs très douloureuses dans les épaules et le cou, je ne sais ce que c'est, mais cela me gêne bien et ça ne disparaît pas.
Allons du courage et de la bonne humeur ou je me fâche; mille baisers aux enfants et toutes mes tendresses.
Votre Claude Monet.
Document original.

Mon cher ami,

Il ne m'a pas été possible de vous répondre à Paris, comme vous me le demandiez, pour la raison que j'ai reçu seulement votre lettre ce matin *mercredi*, mais aussi pourquoi m'écrire à Giverny quand vous saviez que je rentrais à Etretat ? Du reste je voulais moi-même vous écrire, car, avant de quitter Paris, j'avais à voir Petit pour y toucher le prix du tableau que je lui avais vendu lors de mon exposition chez lui, et il m'a dit qu'il comptait bien sur moi pour l'exposition prochaine (l'internationale) comme cela avait été convenu. Mais il y a une condition, c'est que, exposant chez lui, je ne participerai pas à une autre ou que j'aie à choisir.

Il y a pour moi, vous le comprenez, une question d'intérêt qui n'est pas à dédaigner. Je me suis donc engagé à exposer chez lui et je ne pouvais faire autrement, d'abord parce que cela m'a fait du bien l'an passé et aussi à Durand, et que, certainement, cela aura plus d'effet cette année.

Petit savait du reste qu'il était fortement question d'une exposition, il m'a même dit que Raffaelli avait été convié à en être, mais que Petit lui a fait la même condition qu'à moi.

Ce n'est pas la réponse que vous attendiez de moi, mon cher ami, mais à notre âge, n'est-ce pas, il faut songer aussi à se tirer d'affaire. Je crois du reste qu'en cela je servirai utilement notre cause et celle de Durand.

Je vous adresse ma lettre à Éragny, puisque vous me dites devoir quitter Paris aujourd'hui.

Compliments chez vous.

Tout à vous,

Claude Monet.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 119.
Document original.

617. À PISSARRO

Etretat, 10 nov^{bre} 85

Mon cher Pissarro,

Si vous m'avez trouvé muet au sujet de la question intérêt, c'est qu'à ce moment je n'avais pas trop à m'en plaindre et j'ignorais absolument toutes ces histoires idiotes de faux tableaux et de M^d [marchands]; depuis j'ai su, et par Durand et par les journaux.

Cela m'a porté un coup, car, déjà embêté du temps et de mes tableaux que je ne puis finir, je me suis vu tout de suite dans l'impossibilité de faire face à mes dépenses ici et je suis aux regrets d'y être; enfin le vin est tiré, il faut le boire.

Durand m'écrit que tout cela nous fera du bien, il est vraiment plus fort que nous et il a toujours confiance, mais, mon Dieu, quelle vie que la nôtre et quand aurons-nous la vie tranquille.

C'est déjà si dur de faire sa peinture sans tous ces soucis. J'espère que vous êtes allé au dîner car, si plusieurs manquent, c'en sera vite fini; du reste je serai sûrement au prochain, je ne puis attendre le beau temps plus longtemps.

Ecrivez-moi et donnez-moi les nouvelles. Bellio est-il en Roumanie ou non ? S'il est à Paris, faites-lui, bien sûr, mes amitiés, ainsi qu'à tous nos amis.

Mes compliments chez vous.

Poignée de main de votre vieil ami

Claude Monet.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 120.
Document original.

618. À ALICE HOSCHEDÉ

[Etretat], 11 nov^{bre} [1885]

Chère Madame,

Décidément, je n'y comprends plus rien. Comment dois-je faire et que vous dire ? Chaque jour, j'espère vous voir arriver, et chaque matin c'est une déception nouvelle. Si vous n'avez pas la certitude de me faire plaisir en venant, je ne sais plus que vous écrire. J'ai passé ma journée à vous espérer, comme on dit ici. Bref, je vous ai télégraphié et je compte absolument sur vous demain. Prenez le train indiqué, 9 heures 20 de Vernon; il y a des secondes; vous serez à l'heure aux Ifs. Je compte sur votre dépêche pour vous envoyer une voiture; sinon, ou si je ne la recevais pas à temps, il y a, à ce train, une voiture de la poste qui prend les voyageurs pour Etretat; mais vous y seriez bien mal par ce temps triste et froid.

Je m'arrête, car j'ai tout un courrier à faire.

J'envoie 119 francs au marchand de cidre.

Baisers à tous et pour vous mes tendresses.

A demain,

Votre

Claude Monet.

Cette nuit, les pêcheurs ont rapporté deux cent mille harengs.

Document original.

619. À ALICE HOSCHEDÉ

[Etretat], jeudi soir [12 novembre 1885]

Chère Madame,

Enfin, vous serez là demain; ce n'est pas sans peine, j'espérais tant vous posséder aujourd'hui, mais ce matin je reçois votre dépêche, nouvelle déception.

Faites bien vos recommandations aux enfants; Blanche et Suzanne sont bien raisonnables, et si les grands garçons le veulent, tout peut se bien passer pendant votre courte absence.

J'ai écrit hier à Durand, le priant de vous envoyer pour samedi; priez donc le facteur qu'il vous garde la lettre et ne la retourne pas.

J'attends votre lettre demain matin pour savoir si je dois vous envoyer une voiture ou non.

Vous ne m'en voudrez pas de ne pas aller au-devant de vous, mais je travaille bien par ce temps régulier et si le temps changeait, je serais désolé, d'autant plus que plusieurs toiles par temps gris brumeux sont presque finies.

Aujourd'hui j'ai bien travaillé, mieux que d'habitude; peut-être est-ce la joie de vous avoir demain, il me tarde d'y être.

Votre frère est un pignouf, et la pauvre Marthe a dû en effet être bien peinée de cette froideur.

Je suis heureux de savoir que Blanche travaille; si elle voulait se donner un peu de peine, elle ferait bien; dites-le-lui et qu'elle dessine, ce qu'elle ne fait jamais, afin de s'habituer à mettre bien les choses en place.

J'espère que les garçons se sont amusés à la chasse et qu'ils ont enfin tué quelque chose. Embrassez-les tous pour moi et dites bien de ma part à Mimi et bébé d'être bien sages en votre absence.

A demain, mille tendresses de votre

Claude Monet.

Document original.

620. À ALICE HOSCHEDÉ

[Etretat], mardi soir [17 novembre 1885]

Chère Madame,

J'ai reçu ce matin vos bonnes lignes et suis heureux de vous savoir rentrée à bon port. J'envie votre bonheur et, moi aussi, je vais compter les jours qui me séparent du retour.

J'ai très beau temps et j'ai pu heureusement beaucoup travailler malgré un froid terrible, sans quoi je me serais trouvé bien seul et bien triste. J'ai repris mes habitudes, rentré dans ma petite salle à manger, et fait la causette le soir avec M. Deck.

Comme je l'avais dit, je suis allé ce matin travailler dans la Passée où j'ai gelé et l'après-midi à la Manneporte où au moins j'étais à l'abri du vent. Je viens de faire un coucher de soleil près de la maison Payen, mais pas de bateaux, ils ne sont plus sortis, du reste il fait grand vent.

J'espère que Rémy s'est de suite occupé des dahlias, car autrement ils seraient perdus par ce froid.

J'ai reçu de Durand ce matin, mais il ne me dit pas s'il vous a fait un envoi. Voilà maintenant qu'il me parle d'une exposition de tous et très nombreux pour aplatis, dit-il, tous ses ennemis. Je vais lui écrire et lui dire ce que je pense de tout cela.

Ne m'en voulez pas de ne pas vous en dire plus ce soir, malgré tout mon désir, mais j'ai beaucoup de réponses à faire, c'en est vraiment assommant. Mille tendresses et baisers aux enfants, amitiés à Marthe et merci encore d'être venue me voir.

Votre

Claude Monet.

Document original.

621. À BLANCHE HOSCHEDÉ
À SUZANNE HOSCHEDÉ

Etretat, 17 nov^{bre} 85

Ma chère Blanche,

Ma chère Suzanne,

J'aurais voulu vous écrire à chacune pour vous remercier de vos gentilles lettres et de vos bons souhaits, mais j'ai chaque jour un tas de lettres plus ou moins embêtantes à faire, et, cependant, l'écriture n'est pas mon affaire; enfin, vous ne m'en voudrez pas, n'est-ce pas ? L'important est que vous sachiez que je suis très sensible à votre pensée. Vous êtes bien gentilles, je le savais depuis longtemps et vous aussi.

J'espère ne plus être longtemps sans vous voir, il me tarde à moi aussi d'être au milieu de vous, vous taquiner un peu, Mademoiselle Suzanne, et admirer les progrès de Mademoiselle Blanche. On m'a parlé d'une certaine *Eglise de Giverny* qui a, paraît-il, bien du mal à se tenir droite.

A mon retour, nous reprendrons nos études ensemble.

A bientôt, mes chéries, recevez deux gros baisers chacune, et embrassez pour moi les petits et Germaine à laquelle j'écrirai demain.

Votre Monet qui vous aime.

Moi, je ne me suis pas souvenu de la fête de Blanche; qu'elle me pardonne, je réparerai mes torts au retour.

Document original.

622. À P. DURAND-RUEL

Etretat, 17 nov^{bre} 85

Cher Monsieur Durand,

Je vous remercie de votre envoi de 500 francs que j'ai reçu ce matin, je pense aussi que vous avez fait un envoi à Giverny, comme vous me l'aviez annoncé.

Je travaille à force mais ne suis pas encore à fixer mon retour. Je profite du beau temps bien qu'il fasse un froid terrible, mais je suis un courageux et je voudrais bien rapporter de bonnes choses. J'ai eu tant de mauvais jours que malgré tout le mal que je me suis donné je n'ose encore dire si je suis content ou non. Enfin si ce temps-là dure, j'espère me rattraper. Ce qui me désole, c'est de vous savoir toujours en guerre avec les autres marchands, et à votre place je les laisserais tranquillement faire leurs affaires et je ferais les miennes sans m'inquiéter de leurs faux tableaux. J'ai bien peur que ce redoublement de fureur contre vous ne vous soit préjudiciable. Tout cela est malheureux.

Je regrette bien que vous n'avez racheté mon tableau (Landau): vous vous êtes donné tant de mal à les faire monter et vous les laissez vendre moins cher que vous me les payez. Vous m'excuserez, mais je ne trouve pas cela logique. J'espère au moins que les tableaux que vous avez vendus de moi vous ont été sérieusement payés, mais je croyais que *Vernon* et *L'Eglise de Varengeville* étaient vendus depuis longtemps déjà.

Vous allez me dire que je me mêle un peu de ce qui ne me regarde pas, mais c'est parce que je voudrais voir vos efforts mieux réussis.

Enfin bonne chance et, croyez-moi, ne vous acharnez pas contre les faux tableaux. Comptez sur moi pour vous faire de bons tableaux; si je n'y réussis pas ce ne sera pas faute de me donner du mal.

Compliments de votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 298-299 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

623. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], mercredi soir [18 novembre 1885]

Chère Madame,

J'ai relu bien des fois votre si bonne lettre et j'ai gros cœur en pensant qu'il me la faut détruire. Moi aussi, j'ai été bien heureux de ces trois bonnes journées, et j'espère que nous en passerons encore d'aussi bonnes. J'ai bien pensé à vous aujourd'hui vous sachant à Paris, heureusement pour vous le froid a sensiblement diminué, mais pour moi j'aurais préféré le voir persister, car avec le temps doux peut revenir la pluie; il a fait gris et je n'ai pas pu travailler à mes mêmes études d'hier. Ce matin je suis allé sous la Manneporte essayer de faire ce si beau motif d'eau verte; je voudrais le réussir, car c'est vraiment beau, mais je crois très difficile. J'ai fait une assez bonne journée en somme, j'ai même fait le départ des bateaux qui viennent de partir.

Le baromètre baisse, voilà ce qui m'effraie; je voudrais tant en finir et revenir vite. Je suis très en train, il ne me faut que du beau temps, tout est là, mais 15 jours sont si vite passés.

Je suis content que Durand ne vous ait pas oubliée, mais je vous conseille de ménager cet argent, car il ne vous en enverra pas d'autre cette semaine, soyez donc prudente.

Je ne puis encore aujourd'hui vous consacrer tout mon temps, j'ai encore à écrire pas mal. Il faut que je demande au Petit Matelot de m'envoyer un tricot plus chaud, car hier j'ai absolument gelé et ce matin aussi sous la Manneporte, j'ai même été obligé de mettre ma veste de velours.

Je voulais aussi écrire à tous les enfants, mais vraiment ce sera long et certainement pas aujourd'hui. Remerciez-les tous et, dès que je le pourrai, je leur écrirai.

Mille tendres pensées pour vous, ne doutez jamais de moi, je suis à vous et vous aime. Embrassez tous les enfants pour moi, mes amitiés à Marthe, j'espère qu'elle va mieux et que les potions de M. Love vont la remettre tout à fait.

Votre

Claude Monet.

Suis bien content de ce que vous me dites de Mimi.

Document original.

624. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], jeudi soir [19 novembre 1885]

Chère Madame,

Je comprends votre rage après Yvelin, car cela lui arrive encore assez souvent et cela a dû joliment vous gêner pour faire tout ce que vous vouliez à Paris, heureusement vous avez dû avoir beau temps et j'espère que vous êtes revenue satisfaite de votre voyage.

J'ai de nouveau à vous faire toutes sortes de recommandations au sujet de l'argent et d'économies à faire et je veux espérer que vous n'avez pas été trop vite à Paris. Cela me coûte d'insister de la sorte et vous ne verrez là que le désir de ne pas vous créer d'ennui, mais une lettre que j'ai reçue ce matin de Durand m'inquiète beaucoup, bien qu'il trouve que ces dernières histoires ne soient qu'à son avantage, mais il fait boulette sur boulette. Je lui avais écrit pour lui dire ma façon de penser de ce qu'il fait et il avoue que pour se faire de l'argent il a été obligé de vendre mes derniers tableaux à perte; il est ou fou ou totalement maladroit, et j'ai très peur.

Vous avez votre semaine en retard et ne recevrez rien de Durand samedi, et la fin du mois est proche, c'est Rémy, la traite du Petit Matelot et j'ai là bien des notes de Baduflé à régler, et Yvelin auquel vous devriez bien demander la note et Lemaître, etc. Donc de la prudence, c'est urgent et pardonnez ce vilain chapitre.

Il a fait une splendide journée et je l'ai bien employée, je vous assure, le matin à la Passée où d'une mauvaise chose je suis en train d'en faire une bonne, je crois. Déjeuner de bonne heure, et à midi j'étais à la Manneporte où j'ai bien travaillé, et enfin fait le départ des bateaux près de la maison Payen et un coucher de soleil. Dieu, qu'il était splendide et que Marthe aurait été à son affaire.

Ce matin il y a une belle arrivée de bateaux et de harengs en masse, ils ont dû en jeter à la mer, tant ils étaient chargés, c'est cela que j'aurais voulu que vous voyiez, c'était une animation bien curieuse.

Oh, si le temps pouvait durer comme cela, mais j'ai peur, j'ai grand-peur, le baromètre baisse et *Le Figaro* annonce de la pluie dans toute la France. Je suis fichu si une nouvelle série de mauvais jours venait, et moi qui suis si en train, votre visite m'a encore mieux disposé et me fait désirer le retour. Il me tarde d'être à demain matin et de voir l'état du ciel.

Mille pensées tendres pour vous et baisers à tous, mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

625. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], vendredi soir [20 novembre 1885]

Chère Madame,

Il me faut d'abord vous gronder un peu de votre folie, pour les bécasses. Je sais bien que vous m'en aviez un peu parlé et que je ne m'étais pas trop défendu, mais le moment était mal choisi et vous auriez mieux fait d'économiser cela pour vous. Enfin, je vais me régaler comme un gueulard que je suis, mais j'aurais mieux aimé que vous puissiez être là à partager ce régala avec moi.

J'ai été bien surpris ce matin de votre lettre datée de Paris, et cela, je l'avoue, m'a quelque peu tourmenté aujourd'hui. Moi qui vous prêchais l'économie hier, j'ai peur que ces deux jours de Paris vous aient entraînée, et puis, je puis bien le dire, et vous ne m'en voudrez pas, car lorsqu'on s'aime on doit tout se dire, je m'imagine que vous saviez bien rester deux jours, mais je le sens, c'est mal à moi, pardonnez-moi. Demain une bonne, longue lettre de vous, et avec cela du beau temps et il n'y paraîtra plus.

J'ai encore eu une bonne journée, mais sans soleil, deux ou trois jours de suite de soleil m'avanceraient cependant joliment. Je tremble que ça ne se brouille.

Vous ne me dites pas avoir vu M^{me} Rémy. N'y avez-vous pas été?

Je comprend votre tourment pour la santé de Marthe. Il faut qu'elle comprenne qu'elle doit se soigner. Et vous devez absolument lui interdire ce qui peut lui être mauvais. Enfin, vous avez les instructions de M. Love.

Je vous quitte pour répondre à Marthe. Mille tendresses pour vous, embrassez bien fort les enfants.

Votre

Claude Monet.

Document original.

626. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], samedi soir [21 novembre 1885]

Chère Madame,

Encore une journée à peu près bonne, mais comme je vous le répète chaque jour, j'ai peur du temps, j'ai beau faire, cela ne va pas aussi vite que je voudrais. Ce matin, j'étais désespéré, le baromètre avait beaucoup baissé dans la nuit, le temps avait mauvaise façon, bref, je me suis embarqué pour Antifer, en cabb¹. Une fois là, la pluie a commencé, puis le soleil et repluie, si bien que je suis revenu tout démoralisé n'ayant rien fait; heureusement l'après-midi a été superbe, mais ce satané baromètre baisse de plus en plus. Tous vos envois sont arrivés, les tricots, les boutons très rigolos dont je vous remercie bien, la caisse aussi, mais je n'ai pas eu le temps de l'ouvrir. Quant aux bécasses, j'en ai mangé une hier soir. Quel repas, bon Dieu, une sole au gratin épatante et la bécasse exquise, le tout y a passé; c'est honteux de bâfrer de la sorte, aussi m'a-t-il fallu arpenter bien des fois la terrasse du Casino pour faire couler tout cela, c'est dégoûtant. Du reste, contre mon habitude, je me suis couché tard, à 11 heures et demie. Il faisait un clair de lune superbe, et les bateaux de harengs partis à 5 heures rentraient déjà à 8 heures et 9 heures du soir, chargés de poissons, c'était bien joli. Ils ont tant pêché que ce soir il y en a encore plein le galet qui n'a pu être emballé et ils viennent de repartir malgré la baisse du baromètre.

Que de belles choses à faire vraiment avec cette pêche, je ne puis regarder tout cela sans regret, mais je résiste. Pour le moment mon ambition se borne à terminer, comme je le sens, quelques-unes de mes études, mes préférées, et de terminer au mieux possible les autres et enfin de revenir à Giverny. Vous ne sauriez croire comme je serais content de revenir et puis, comme vous dites, il ne sera pas mauvais que j'aie à Paris voir de quoi il retourne, mais j'ai peur cependant d'y apprendre plus de mauvais que de bon. Enfin du beau temps et nous revoir, voilà.

Mille tendresses pour vous et baisers aux enfants, mes bonnes amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

¹ Le *cabb* sur lequel Monet s'est embarqué désigne vraisemblablement une petite barque conduite à la godille que les marins d'Etretat appelaient *cabaheu*, selon la transcription de M. R. Lindon à qui nous devons ce renseignement.

Document original.

627. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], 23 nov^{bre} [1885]

Chère Madame,

Je vois que vous vous faites encore du mauvais sang, je comprends bien que la santé de Marthe vous préoccupe, mais enfin, il ne faut pas vous tourmenter à ce point. Ce qu'il faut c'est la forcer coûte que coûte à se soigner sérieusement, et je ne comprends pas que, vous voyant aussi tourmentée, elle hésite à faire ce que vous lui demandez. Je voulais lui écrire à nouveau, la sermonner et lui dire ce que je pense, mais elle se fâcherait peut-être contre moi et du reste j'espère que la raison lui viendra, mais surtout vous, ne vous laissez pas aller si vite au noir.

La journée n'a pas été trop mauvaise, mais très variable et même un peu de pluie, aussi ai-je fait bien des pas, des déplacements pour arriver à travailler très peu à la fois à six toiles, j'en suis fatigué ce soir, mais très en train et je ne désespère pas du temps, malgré les prédictions et le baromètre. Ce que vous me dites de Jacques me fait aussi bien plaisir. Je vois avec plaisir que vous avez pu à peu près vous tirer de votre marché, tant mieux. J'écrirai à Durand afin qu'il ne vous oublie pas samedi, mais je le laisse encore tranquille quelques jours. J'envoie ce soir 49 francs à Baduflé, et moi aussi, me voilà sans le sou ou bien près. Depuis que j'avais reçu de Durand, je n'avais pu obtenir ma note à mon grand désespoir, car chaque jour devait la grossir. Enfin je l'ai eue ce matin: 558 francs sur lesquels j'ai donné 500. Sur cette note, il y a bien des choses payées pour moi ainsi que pas mal de voitures; enfin, je suis content d'avoir payé cela.

Ce soir, je mange la seconde bécasse et songez qu'hier j'avais un perdreau. M. Frébourg n'est pas revenu encore de Paris, c'est pourquoi je me suis décidé à le manger seul.

Je suis naturellement toujours sans nouvelles de Petit, pas plus que de Faure auquel j'ai écrit une seconde lettre très gentille, c'est étonnant.

A demain, et j'espère de bonnes nouvelles de Marthe; faites-lui mes amitiés, baisers aux enfants, pour vous mes pensées constantes.

Votre

Claude Monet.

Mimi a certainement besoin de quelque chose contre cette succession de clous.

Document original.

628. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], mardi soir [24 novembre 1885]

Chère Madame,

Hélas, mes prévisions ne se sont guère réalisées, il a plu presque toute la journée, le vent est au sud-ouest, mauvais présage, et moi qui suis si près d'avoir de bonnes choses, je serais désespéré, si cela persistait, car en dehors de la peinture qui a bien son importance, je vois qu'il me faut être près de vous pour vous remonter un peu; si Marthe a besoin de soins, eh bien, qu'on les lui donne et elle reprendra vite, mais il ne faut pas s'alarmer comme cela.

J'ai naturellement fort peu travaillé dehors, si ce n'est une heure ce matin; l'après-midi, j'ai travaillé dans ma chambre à mes caloges par la pluie, puis j'ai essayé, toujours par la fenêtre, de faire le départ des bateaux, mais décidément le diable à faire. Bref, ce soir c'est moi qui suis démonté. Je voudrais mener à bien un certain nombre de toiles et je voudrais revenir. Arrangez cela, et Durand qui compte sur des masses de choses, enfin je me fais du mauvais sang, et cela ne change pas le temps. Il faut donc espérer que demain sera meilleur.

Je suis bien content de savoir les petits si sages, ils auront leur bateau, mais qu'ils aient un peu de patience, car il n'est pas fini.

Est-ce que Blanche travaille toujours dehors, est-elle parvenue à redresser sa fameuse église? Je vais avoir bien des choses à voir sans doute.

Vous avez tort de vous fatiguer à tant ranger l'atelier, puisque, à mon retour, nous ferons le grand rangement. Je suis effrayé d'y penser à cause de la quantité de toiles que je vais rapporter.

Et le jardin, existe-t-il encore des fleurs? Je voudrais bien qu'il y ait encore des chrysanthèmes à mon retour. S'il fait de la gelée, faites-en de beaux bouquets, le mien est toujours là et je le savoure à chaque repas en pensant à qui me l'a apporté. Mille tendresses, et baisers aux enfants. Amitiés à Marthe,
Votre

Claude Monet.

Document original.

629. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], 25 nov^{bre} [1885]

Chère Madame,

Je ne puis vous dire comme je suis désolé, je ne puis avancer mes toiles par ce temps et je me vois encore forcé de rester, combien de temps? Je ne sais. Il me faut du courage pour cela, car je m'ennuie de vous, de Giverny; je ne pense qu'à cela; votre venue ici m'avait donné du courage et je travaillais avec ardeur ayant en somme assez beau temps, mais hélas, rien n'est à point pour emporter, tandis que pour bien des études il me faudrait une ou deux séances, elles ne sont pas suffisantes dans l'état actuel et peuvent être tout à fait bien avec peu de choses, enfin c'est terrible et j'enrage de ce maudit temps. Ce n'est pas du brouillard ici, mais de la petite pluie qui cesse, puis reprend.

Trois fois aujourd'hui je me suis mis en route, trois fois j'ai dû rentrer et j'ai fini par m'installer dans ma chambre où je suis arrivé à arranger un départ de bateaux avec le motif des caloges au premier plan, cela peut être bien et, s'il pleut, cela m'occupera, car autrement je tomberais dans le spleen.

Je voudrais tant être revenu. Enfin, voilà ce que je décide: s'il ne fait pas trop mauvais, enfin, si je puis profiter de mon temps, je resterai ici jusqu'au 10 décembre, c'est ma dernière limite. Si, au contraire, il venait du trop mauvais temps, je viendrais avec quelques toiles pour quelques jours tâcher de régler le loyer, de voir de quoi il retourne à Paris et je reviendrai pour quelques jours, mais, de tout cela, j'aimerais encore mieux venir bien vite. Je suis donc à la merci du temps, je dois absolument rapporter de bonnes choses, il le faut, je dois donc, et vous aussi, être courageux.

J'écris ce soir à Durand pour vous et je lui demande, au cas où je viendrais pour quelques jours, s'il peut m'assurer de l'argent pour le loyer. Donc sa réponse et le temps me décideront.

Que tout cela ne vous attriste pas au moins. Si je n'écoutais que mon cœur, je serais déjà là, mais il faut être raisonnable et vous serez la première heureuse, si je rapporte de bonnes choses.

Mille tendresses, baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Demain, j'écrirai à Jean. Avez-vous écrit à M^{me} Morisot?

Document original.

630. À P. DURAND-RUEL Etretat, 25 nov^{bre} [1885]

Cher Monsieur Durand,

Toujours ici comme vous voyez, me donnant bien du mal mais n'arrivant pas à terminer mes toiles. Il faut tant de choses, retrouver ses effets avec les marées basses ou hautes, calmes ou agitées, jamais, je crois, je n'ai eu tant de difficultés, de temps si variable. Je suis très entraîné, mais il me faut, je vous assure, une certaine force, car je commence à bien m'ennuyer de mon chez-moi, de mes enfants qui, eux aussi, me réclament. Depuis trois jours, je suis de nouveau tracassé par le mauvais temps et me fais du mauvais sang, mais comme je sens qu'en persistant encore un peu je puis rapporter de bonnes choses, du moins à ce qu'il me semble, j'ajourne encore mon retour.

Si cependant il faisait par trop mauvais temps, je viendrais passer quelques jours, j'apporterais ce que j'aurais pu finir. Pour cela, il faut que je sache si vous pourriez alors me donner ce que je vous ai demandé, 1000 francs pour mon loyer dont le paiement en retard est urgent, puis 200 ou 300 francs, ici, pour moi et mon voyage. Répondez-moi de suite à ce sujet, car si le mauvais temps m'empêchait de travailler, je me déciderais à venir et me reposer un peu. Mais je ne puis rentrer à Giverny sans régler mon loyer.

Naturellement, je préférerais rester et avoir du beau temps ou à peu près, et rentrer après pour tout à fait. Répondez-moi. D'après votre réponse et le temps, je verrai ce que je ferai. Un peu de repos me ferait du bien, car je n'ai pas cessé de travailler.

J'espère que les affaires sont meilleures pour vous. Dites-moi aussi comment cela marche.

En dehors de moi et de ce que je vous demande, je vous prie bien de ne pas manquer d'envoyer 200 francs pour samedi à Giverny.

Mes compliments à vos fils ainsi qu'aux amis.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 299-300 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

631. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], vendredi soir [27 novembre 1885]

Chère Madame,

Après une matinée encore pluvieuse, j'étais content de voir le temps se remettre un peu; bien qu'il souffle grand vent et que la mer soit furieuse, mais justement à cause de cela, je comptais faire une riche séance à la Manneporte, mais il m'est arrivé un accident: ne vous alarmez pas, je suis sain et sauf, puisque je vous écris, mais peu s'en est fallu que vous n'ayez de mes nouvelles et que je ne vous revoie pas. J'étais dans toute l'ardeur du travail sous la falaise, bien à l'abri du vent, à la place où vous êtes venue avec moi; convaincu que la mer baissait, je ne m'effrayais pas des vagues qui venaient mourir à quelques pas de moi. Bref, tout absorbé, je ne vois pas une énorme vague qui me flanque contre la falaise et je déboule dans l'écume, avec tout mon matériel! Je me suis vu de suite perdu, car l'eau me tenait, mais enfin j'ai pu en sortir à quatre pattes, mais dans quel état, bon Dieu! avec mes bottes, mes gros bas et la gâteuse mouillés; ma palette restée à la main m'était venue sur la figure et j'avais la barbe couverte de bleu, de jaune, etc. Mais enfin, l'émotion passée, ce n'est rien, le pire est que j'ai perdu ma toile brisée bien vite, ainsi que mon chevalet, mon sac, etc. Impossible de rien repêcher. Du reste, c'était broyé par la mer, la gueuse, comme dit votre sœur. Enfin, je l'ai échappé belle, mais ce que j'ai ragé de me voir dans l'impossibilité de travailler une fois changé et de voir ma toile, sur laquelle je comptais, perdue, j'étais furieux. J'ai donc de suite télégraphié pour me faire envoyer par Troisgros ce qui me manque et l'on me fabrique un chevalet pour demain.

La cause de cela, car je suis très prudent et je ne sors jamais sans m'inquiéter de l'heure exacte de la pleine mer, c'est, qu'en voyant l'agenda de l'hôtel qui indique les marées, je n'ai pas fait attention que la feuille d'hier n'avait pas été arrachée, de sorte que la mer montait au lieu de descendre, comme j'en étais convaincu.

Enfin, j'espère recevoir demain soir le chevalet, ma palette a déjà été raccommodée, je vais tâcher de trouver ici des brosses de façon à ne pas perdre mon temps demain, s'il fait beau; mais s'il fait le même temps quel désespoir pour ma pauvre toile! Je n'ai pas encore reçu de réponse pour les finances; j'espère qu'il vous enverra demain, car j'ai regardé pour la traite du *Petit Matelot*, c'est pour fin courant, je croyais que c'était un peu plus tard; il faut donc que vous réserviez 187 francs pour cela, et comme je compte en recevoir, je vous renverrai cela, mais n'y manquez pas.

Recevez toutes mes pensées les plus tendres et embrassez bien tous les enfants, ne m'oubliez pas auprès de Marthe.

Dire que j'aurais pu ne plus vous revoir.

Votre

Claude Monet.

Document original.

632. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], samedi soir [28 novembre 1885]

Chère Madame,

Quel temps et comme j'ai pensé à vous pour votre marché et pourvu que ce diable de Durand ne vous ait pas oubliée, car avec la perspective de la traite vous auriez été bien en peine, et malheureusement j'ai bien peur que mes craintes ne se soient réalisées, car je n'ai reçu aucune réponse ce matin et cela est toujours mauvais signe. Si j'avais eu une réponse favorable, certainement je serais parti sur-le-champ, car avec ce temps et mon accident d'hier, j'étais tout démoralisé. Aussi ai-je de suite télégraphié à Durand lui disant de vous envoyer sans faute, je lui écris ce soir qu'il vous envoie 200 francs en plus à cause de la traite.

Vous avez dû être bien surprise de ce qui m'est arrivé, moi qui suis si prudent et cela a dû être un fameux sujet de conversation. J'en ai été tellement émotionné que j'ai eu la fièvre toute la nuit ne pouvant dormir, des cauchemars, moi qui n'en ai jamais, puis j'avais le soir la voix prise et pensais bien avoir gagné un bon rhume, bien que sur le moment je n'aie pas eu froid, pas plus qu'au retour grâce à l'ascension de l'escalier, car mouillé comme je l'étais, j'en avais lourd à porter; mais après, j'avais froid, n'ayant plus que mon pardessus d'été et pas de tricot ni de bas; enfin aujourd'hui il n'y paraît plus du tout. Je me suis acheté d'autres bas, car Dieu sait quand tout cela sera sec. Du reste, je ne suis guère sorti aujourd'hui avec ce temps-là, j'ai travaillé comme j'ai pu de ma fenêtre avec trois pinceaux qui me restaient, mais, mon Dieu, que de mal avec cette satanée peinture et quel métier je fais, car on ne se figure pas le mal que je me donne, même pour si peu de résultat.

La lettre de Marthe m'a fait grand plaisir; dites-lui que je l'en remercie et que je compte lui répondre demain, à moins que subitement je décide à venir, car je suis las, je l'avoue, et j'aimerais bien un peu me retremper près de vous tous, cela me donnerait du courage pour mener à bien cette campagne. Je pensais justement aux bateaux et j'avais oublié l'autre jour d'en parler à Jean; en effet, ils ont dû avoir bien du mal et être bien mouillés, s'il faisait le même temps qu'ici, mais pas tant que moi hier.

J'ai dû donner ma montre à arranger, car elle s'était arrêtée net et elle était pleine d'eau.

Vous me parlez d'une scierie et à l'île aux Orties que l'on coupe les arbres. Qu'il me tarde de voir tout cela, de me promener partout, jamais je n'ai éprouvé cela de cette façon. Vous le voyez que je [ne] puis vivre sans vous.

Allons, à bientôt, soit pour quelques moments, soit pour tout à fait. Je vous envoie toutes mes pensées, embrassez tous les enfants, mes bonnes amitiés à Marthe.

Votre
Claude Monet.

Document original.

633. À P. DURAND-RUEL

Etretat, 29 nov^{bre} 85

Cher Monsieur Durand,

J'ai reçu votre lettre contenant 200 francs dont je vous remercie. J'espère qu'il vous aura été possible de renvoyer 200 francs à M^{me} Hoschedé pour ma traite. Je compte partir demain pour Giverny, car ce temps est impossible. Si cependant il y avait amélioration et qu'il soit possible de peindre dehors, j'ajournerais encore. Mais je n'y compte pas.

Du reste, je vous préviendrai dès mon arrivée, et je compte sur votre visite, quoique je n'apporte guère de toiles faites, mais surtout des esquisses qui m'embarrassent ici.

J'apporte aussi quelques toiles (que je rapporterai) uniquement pour les voir ailleurs et dans les cadres.

A bientôt donc et n'oubliez pas mon loyer.

Votre tout dévoué
Claude Monet.

C'est dans la *Gazette des Beaux-Arts* que j'ai fait le dessin de l'église de Varengeville.

Document original, Archives Durand-Ruel.

634. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], dimanche soir [29 novembre 1885]

Chère Madame,

Si demain matin, le même temps persiste, je prendrai le train qui arrive à Vernon à 3 heures 11. Je ne puis passer mon temps à toujours faire la même chose de ma fenêtre, d'autant plus que les bateaux ne sortent pas et cela manque d'intérêt.

Cependant si le temps paraissait meilleur et que je puisse travailler dehors, je vous écouterai et aurai le courage de rester, mais j'avoue que je suis las de tous ces efforts et cassements de tête. Durand a dû vous envoyer 200 [francs] seulement, ce matin, et j'espère qu'il vous en enverra encore 200; il m'en a adressé autant pour pouvoir venir et me dit qu'il fera l'impossible pour m'adresser à Giverny de quoi payer le loyer. Il me rabâche toujours la même chose, que des ennemis veulent à tout prix le perdre uniquement parce qu'il nous a aidés. Je ne sais pourquoi, mais j'ai bien peur qu'ils n'arrivent à leur but.

J'avoue que je ne serai pas fâché de passer une journée à Paris pour voir de quoi il retourne au juste.

J'espère que vous êtes revenue de l'émotion que je vous ai causée; si j'avais pensé, j'aurais bien mieux fait de vous raconter cela au retour, mais rassurez-vous, il ne m'est rien arrivé, et je suis absolument comme avant; c'est une petite leçon et je serai encore plus prudent à l'avenir, mais je ne puis vous promettre de ne plus peindre au bord de la mer. Soyez sans crainte.

Dès hier soir, j'ai reçu de Troigros les objets qui me manquaient et suis prêt à travailler avec ardeur si le temps le permet, mais cependant je ne serai pas fâché, si je vois la pluie demain. Du reste si je viens, je vous enverrai une dépêche afin de ne pas vous laisser dans l'incertitude.

Recevez toutes mes pensées et embrassez les enfants.

Votre
Claude Monet.

Document original.

635. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], dimanche [6 décembre 1885]

Chère Madame,

Comme je vous l'ai dit hier, je suis arrivé par un temps affreux, et la pluie n'a guère cessé depuis ce matin. Il est 3 heures et demie et je n'ai pas donné encore un coup de pinceau; tout à l'heure, j'avais eu l'espoir de pouvoir enfin travailler, mais le temps de m'installer, la pluie a repris; je suis navré et me suis bien ennuyé toute cette journée, car je n'avais même pas la ressource de travailler par la fenêtre, toute la plage et les bateaux sont couverts de filets. Bref, j'aurais bien mieux fait de rester encore ces deux jours près de vous, et j'aurais encore mieux fait de rester ici, car le travail était ce qu'il y avait de plus pressant et il paraît qu'il a fait beau tout le temps de mon absence; le jour où il y a eu tant de brouillard à Giverny, il a fait du soleil ici. Je sais que j'ai été bien heureux de vivre quelques jours avec vous tous et je suis content d'avoir été à Paris, mais j'ai peur de payer cela cher. Enfin, la lune s'est vraiment levée dans l'eau et nous verrons si vous avez raison.

Je suis allé me promener et revoir tous mes motifs et suis rentré voir toutes mes toiles, et certainement, s'il faisait beau, je pourrais m'en tirer vite, car ce repos me fait mieux voir les défauts et les qualités.

Ainsi que je vous l'ai écrit, la première personne que j'ai vue en arrivant, c'était M. Frébourg revenu de Paris depuis quelques jours; il a fallu naturellement l'aller trouver au café et il a été cause de mon retard et je n'ai pu que vous griffonner bien vite quelques lignes. Je dois dîner chez lui après-demain, mardi. Son ami Maupassant doit probablement venir passer quelques jours ici prochainement.

J'ai trouvé en arrivant une très aimable lettre de Sargent qui est toujours en Angleterre. La voici du reste.

J'espère que votre marché s'est bien passé et que vous avez pu tout régler, comme c'était convenu et que vous avez pu rentrer avant la pluie.

Mais demain je saurai tout cela par une longue lettre, j'espère que Marthe n'est pas plus mal et que M. Love vous a enfin répondu. Faites-lui mes amitiés, embrassez toutes les autres, ainsi que les garçons, petits et grands.

Pour vous mes constantes pensées.

Votre
Claude Monet.

Je vais à la poste et de là faire une forte marche.

Document original.

636. À ALICE HOSCHEDÉ

Etretat, le mardi [8 décembre] 188[5]

Chère Madame,

Quel froid aujourd'hui et qu'il faut avoir du chien pour travailler par ce temps, mais j'ai bien peur, malgré mon courage, de ne pas pouvoir terminer toutes mes études. J'ai vu aujourd'hui avec terreur que le soleil n'éclairait plus ma Manneporte, ce seraient donc des toiles impossibles à finir; il a fait peu de soleil, il est vrai, et je ne serai fixé qu'au premier jour de vrai beau temps, car malgré la hausse du baromètre, le ciel est bien menaçant et il y a une vraie tempête de vent d'est. Ici on prédit de la neige, ce serait le bouquet. Au cas où il y aurait de la neige, ne vous effrayez pas, si par hasard vous ne receviez pas de lettre, il paraît que le service de la poste se fait très mal par la neige, à cause des mauvais chemins pour aller aux Îfs.

Je vous ai dit qu'hier j'étais allé déjeuner à Gonneville: c'est une route magnifique, en continuant la route de la Passée, je ne croyais pas qu'il y ait, à Etretat et si près, de si belles choses. Vous auriez été en extase, des bois et des fermes superbes.

Ce soir, je dîne chez M. Frébourg avec différentes personnes qui ont dû chasser toute la journée. Je vais donc m'habiller et quitter les bottes. Je vous contera cela demain.

Ne vous laissez pas attrister surtout; j'espère que vous me donnerez de meilleures nouvelles de Marthe; vous devriez télégraphier au docteur s'il ne vous a pas écrit.

Vous ne me dites pas si vous avez écrit au Grand Hôtel, ni si on est enfin venu toucher la traite.

Allons, je suis un peu en retard, je n'ai que le temps de m'habiller et d'aller chez M. Frébourg. Recevez mes plus tendres pensées et embrassez bien tous les enfants.

Mes amitiés à Marthe.

Votre
Claude Monet.

Document original.

637. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], mercredi soir [9 décembre 1885]

Chère Madame,

Voici deux cents francs et j'aurais dû y penser plus tôt pour le vin de Marthe; écrivez donc de suite et faites-vous envoyer de deux qualités afin de juger et de choisir après celui qui conviendra le mieux à votre pauvre malade, mais qu'elle n'aille pas faire la difficile et la dégoûtée, il faut qu'elle boive du vin, et ferme. J'espère qu'avec ces 200 francs et votre envoi Massadro vous pourrez vous tirer d'affaire pour M. Cellinat et le marché.

Je vous envoie aussi des crevettes que vous ferez prendre de suite à Vernon, elles vont partir ce soir et seront cette nuit à Vernon. J'en ai mangé hier chez M. Frébourg et je me suis informé de suite du pêcheur qui en pêchait, afin que vous en mangiez aussi.

Il fait toujours bien froid, mais beau, je travaille à force, mais j'ai bien du mal et ne pourrai, je le crains, sauver beaucoup de toiles, tant l'éclairage du soleil a changé. Ce ne sera certes pas une bonne campagne, je me suis cependant donné bien du mal.

Ce que je pensais de l'idée de Caillebotte se confirme par cette lettre de Pissarro; il devait y avoir tout un projet et on n'a pas osé me le dire carrément. J'écris donc ce soir à Pissarro que je me suis engagé avec Petit et que donc l'intérêt m'obligeait à ne pas être des leurs, cela va joliment me faire éreinter, mais ce serait trop bête.

Demain, j'écrirai à Durand; là, ce sera plus grave et je serai curieux de sa réponse.

Le dîner d'hier s'est bien passé, il y avait pas mal de monde, des hommes, bien entendu, tous chasseurs: le docteur, puis le beau-frère de Frébourg, un peintre nommé Olivier, lequel, ce qui est moins amusant, m'a demandé à voir mes toiles, ainsi que de venir dîner chez lui.

Fort bon dîner en somme, et cela désabrutit un peu, car, avec ces longues soirées, on ne sait que faire le soir, ne pouvant me coucher par trop tôt.

Allons à demain, recevez toutes mes tendresses, embrassez bien les enfants, amitiés à Marthe.

Votre
Claude Monet.

Document original.

638. À P. DURAND-RUEL

Etretat, 10 déc^{bre} 85

Cher Monsieur Durand,

Depuis mon retour, je n'ai pas été très favorisé par le temps, mais j'ai pu cependant travailler tant bien que mal, mais aujourd'hui le temps est épouvantable et le froid excessif. J'en profite pour vous écrire, car j'ai toutes sortes de choses à vous dire. D'abord, qu'avant de quitter Paris, je me suis décidé à aller chez Petit, que j'ai touché les prix des tableaux en question, ce qui m'a permis de régulariser bien des choses à Giverny, de laisser un peu d'argent à la maison et de ne pas vous tourmenter encore dans de si durs moments. J'adresse aujourd'hui ce qu'il faut pour la semaine, ce ne sera donc que dans une dizaine de jours que j'aurai recours à vous.

Voilà pour les meilleures nouvelles, car vous pensez bien qu'allant chez Petit j'apprends un peu bien des potins et des choses désagréables, mais j'ai été terrifié en apprenant que plusieurs de vos confrères ennemis aient offert à M. Petit de lui acheter tout ce qu'il possède de nos tableaux pour les mettre de suite en vente publique *sans cadres* comme représailles contre vous (mais ceci entre nous, n'est-ce pas). Je n'ai cessé pour mon compte de vous engager à la prudence et à la paix dans toutes ces affaires. Jugez quel coup ce serait pour vous et pour nous. Mais très aimablement, Petit m'a rassuré en me disant que, plus que jamais, il comptait sur moi pour son exposition du mois de mai, à la condition toutefois que pas un seul tableau vous appartenant n'y figurerait — ce qui est en somme de bonne guerre et prouve le mauvais côté de ces dernières affaires — puis à condition aussi de ne pas exposer avec mes amis, s'ils organisaient quelque chose cet hiver.

Je crois avoir bien fait en acceptant ces conditions, puisqu'il est incontestable que c'est du bien que m'a fait (et aussi à vous) la dernière exposition et que cela se confirmera par celle de cette année. Du reste, en refusant, je semblais ainsi me ranger ouvertement avec vous contre lui et cela était imprudent. J'espère donc que vous serez de mon avis et je suis convaincu que cela vous sera profitable ainsi qu'à mes amis. Du reste je crois qu'il ne serait pas mauvais qu'aux yeux du public et des amateurs nous n'ayons pas l'air d'être complètement sous votre tutelle et entre vos mains, il serait même prudent, sans toutefois les provoquer, de vendre nous-mêmes sans vous nuire comme prix. Cela n'est pas seulement mon avis mais aussi celui de Pissarro et de Sisley qui m'en ont parlé et comptent un peu sur moi pour vous le faire comprendre.

Ainsi pour l'exposition des XX à Bruxelles, il vaut mieux que vous soyez en dehors et que je la fasse en mon nom, vous demandant un ou deux tableaux si j'en manque, ainsi qu'à Petit.

Voilà une bien longue tartine, n'est-ce pas? n'allez pas au moins en augurer rien de mal, je sais trop ce que je vous dois et les sacrifices que vous faites. Je vous dis franchement ce que je pense comme je l'ai toujours fait; je sais que je peux compter toujours sur vous comme vous pouvez toujours compter sur moi, vous n'avez pas à en douter.

Je voulais aussi vous écrire au sujet de la singulière commande de M. Herz: dois-je sérieusement la faire et dans quelles conditions? Si je vous demande cela, c'est que je ne voudrais pas m'embarquer dans ce travail, qui naturellement absorbera tout mon temps, si cela devait aboutir à un refus de ce monsieur de les garder ou de les trop mal payer ou enfin de vous les laisser sur les bras. Pendant ce temps je ne pourrai guère m'occuper d'autre chose et ma campagne ici n'a déjà pas été si bonne pour que je perde de vue mes études sur nature. Bref, dites-moi le fin mot de la chose et le prix que vous pensez me donner de cela.

Il n'y a qu'une question qui me déciderait, c'est si cela devait vous rendre service. Donc un mot n'est-ce pas? du reste les toiles sont déjà chez moi.

Comme je vous le dis au commencement de ma lettre, je suis désespéré du temps, il a neigé à Paris et j'ai bien peur que cela ne vienne aussi ici, alors je serais vraiment navré et je ne sais pas trop si je ne ferais pas mieux de revenir, quitte à venir terminer quelques toiles au mois de mars. Enfin je ne désespère pas tout à fait, mais j'ai grand-peur et ne suis guère content de cette campagne.

Envoyez-moi votre réponse et dites-moi que j'ai raison.

Croyez-moi votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 300-302. Archives Durand-Ruel.

639. À ALICE HOSCHEDÉ

[Etretat], 10 [déc]^{bre} [1885]¹

Chère Madame,

Impossible de travailler ni dedans ni dehors, je suis absolument démoralisé et, cette fois, avec regrets d'avoir perdu les quelques beaux jours lors de mon voyage.

Je ne sais si vous avez eu le même temps qu'ici, mais cette nuit tout le monde a été réveillé par un coup de vent terrible à faire peur; tonnerre, grêle, rien n'y manquait et cependant, le soir, à dix heures, le temps était superbe et à la gelée. Ce matin il n'y avait pas à songer à peindre et en ce moment 2 heures, il neige.

Bref, si cela dure je vais tout flanquer là; si quelques toiles en valent la peine, je reviendrai les terminer en mars.

Envoyez-moi de suite la grosse caisse, fermez-la et envoyez les clefs par la poste. Si la neige devient sérieuse, j'arrive et tâcherai de terminer mes routes de Giverny. L'envoi de Troisgros est bien pour Giverny, ce sont les toiles pour M. Herz. Je viens d'écrire une lettre de dix pages à Durand, je n'ai plus qu'à attendre sa réponse.

J'espère qu'enfin le docteur vous a enfin répondu, car vous ne pouvez rester ainsi et Marthe doit avoir d'autres potions à prendre. Dites-moi si les crevettes sont bien arrivées et, si on en reprend, je vous en renverrai ou en apporterai.

Je suis absolument dégoûté, depuis quelques jours que j'ai retravaillé, je ne fais que de la cochonnerie, c'est un voyage perdu; tout est changé et les jours par trop courts, et j'ai cependant plus que jamais besoin de beaucoup de toiles et de très bonnes, pour Durand, pour Petit et Bruxelles. Enfin s'il y a un bel hiver, je pourrai peut-être réparer cela. Mais que de mal pour rien.

Vous allez me trouver bien ennuyeux, c'est vrai, mais je suis aplati.

Dans les journaux on annonce de fortes crues. Que les garçons surveillent cela journellement à cause des bateaux. Si les eaux semblaient menacer le hangar, il ne faudrait pas attendre qu'on n'y puisse plus aller, et débarrasser alors tout ce qui pourrait flotter ou s'abîmer, au besoin prendre Arsène et faire enlever la norvégienne qu'on apporterait dans le hangar. Enfin qu'on veille et me tienne au courant.

Embrassez les enfants qui, s'il y a de la neige, doivent être ravis, amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées.

Votre

Claude Monet.

¹ Monet a écrit *nov^{bre}* par inadvertance.

Document original.

640. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], vendredi soir [11 décembre 1885]

Chère Madame,

Enfin la neige a cessé dès hier soir, et j'ai pu travailler un peu avec du mal, car ce matin il y avait encore un peu de neige. Il fait très froid mais pas très beau, malgré le baromètre qui est au beau. Enfin je vais encore essayer de lutter, mais il se peut aussi que j'arrive d'un jour à l'autre, surtout s'il survenait à nouveau de la neige. Je compte que vous m'aurez de suite expédié ma caisse, je n'envoie pas encore à Lemaître afin d'être en mesure de pouvoir partir.

Il me tarde bien d'avoir des nouvelles de Durand, car tout cela me trotte sans cesse dans la tête et me tourmente, surtout ayant si mal travaillé, puis j'ai reçu ce matin une lettre de Caillebotte qui m'annonce sa venue pour mercredi prochain; sans doute il vient à la rescousse de la lettre de Pissarro et cela m'ennuie; je lui réponds que je ne sais si je serai encore ici, mais que je l'en préviendrai.

Je suis bien aise de ce que vous me dites de Marthe, elle ne peut manquer de se remettre rapidement en se soignant bien. J'ai de suite pensé aux petits en voyant la neige, et j'aurais bien voulu être subitement transporté à Giverny; peut-être aurais-je pu donner une ou deux séances de l'année dernière. Ici, c'était vraiment superbe et surtout curieux; hier après-midi, après vous avoir écrit, je suis allé me promener, j'étais épaté, mais furieux cependant, et je me proposais de faire une ou deux pochades aujourd'hui, si cela avait duré, mais au bord de la mer elle ne reste guère, heureusement, car je préfère mieux travailler à mes toiles.

Ce soir je redîne chez M. Frébourg; c'est un type qui ne peut vivre seul, il voudrait que j'aille chez lui tous les jours y dîner. Enfin cela me distrait un peu et calme ma mauvaise humeur.

A demain, mille tendresses, baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Je pense à mon pauvre atelier qui va sans doute rester en plan par ce temps.

Document original.

641. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], dimanche 3 h^{res} [13 décembre 1885]

Chère Madame,

Ma foi, mon parti est pris, je serai demain à Giverny; impossible de rester dans ces conditions, il fait un temps de chien aujourd'hui, c'est perdre mon temps. Tant pis, je reviendrai au mois de février ou mars pour terminer tout cela; les jours grandiront, ce sera mieux. Je n'ai qu'un regret à présent, c'est de ne pas avoir pris mon parti plus tôt. J'attends la caisse ce soir; si elle ne venait pas, cela seul me retarderait. J'ai reçu les clefs ce matin, tous mes autres colis sont prêts.

Donc, à moins de contrordre par dépêche, je serai à Vernon à 3 heures 11. Je vous prie de m'envoyer Arsène avec sa voiture pour mes bagages, car jamais Yvelin ne pourrait se charger de tout cela. Je lui télégraphierai uniquement pour la victoria. Quant à Arsène, vous pourriez profiter de l'occasion et lui faire porter le canapé chez Fleury, mais qu'il soit exactement à la gare à 3 heures 11 et qu'il ait de quoi couvrir les bagages s'il pleut.

A demain, quoique je sois bien ennuyé de ces contretemps, je suis content de revenir.

Mille tendresses et baisers aux enfants, en attendant demain.

Votre

Claude Monet.

J'espère apporter aux enfants une centaine de mètres de laçons pour attraper les alouettes.

Document original.

642. À P. DURAND-RUEL

[Giverny], jeudi 17 déc^{bre} 85

Cher Monsieur Durand,

Votre lettre, revenue d'Etretat, s'est croisée avec la mienne. Je suis surpris qu'en tout point vous soyez d'un avis contraire au mien; aussi je vous réponds de suite, car je tiens avant tout à ce que vous ne vous mépreniez pas sur le sens de ma précédente lettre. Je n'ai jamais eu la pensée de vous abandonner ni vous ni mes amis, soyez-en persuadé; nos intérêts sont les mêmes et comme je vous l'ai dit bien souvent, je sais trop ce que je vous dois et les sacrifices que vous avez faits pour nous, et quoi qu'il arrive vous n'avez rien à craindre de moi. Je me suis sans doute mal exprimé ou vous m'avez mal compris, mais je ne vous ai jamais dit que Pissarro, Sisley et moi voulions manœuvrer seuls; cela n'a jamais été notre pensée, je vous ai seulement dit que si l'occasion se présentait pour nous, et sans la provoquer, de vendre nous-mêmes, dans de bonnes conditions bien entendu, ce ne serait peut-être pas mauvais, et prouverait que nous ne sommes pas entièrement liés avec vous; cela est l'opinion de ces deux amis et la mienne. De là à vouloir manœuvrer seuls il y a une nuance, et je ne veux pas faire dire à Pissarro et à Sisley ce qu'ils n'ont jamais pensé.

Quant à Petit, c'est une autre affaire. Je comprends votre ressentiment à son égard, mais ai-je besoin, moi, de me faire son adversaire quand il ne m'a fait personnellement aucun mal, que bien au contraire, en essayant de me faire admettre de son public il m'a fait le plus grand bien, cela est incontestable et c'était aussi votre avis lors de cette exposition. Petit sait très bien qu'en me produisant vous en profitez, et il est compréhensible qu'étant en guerre il ne veuille pas exposer vos propres tableaux; mais n'en profiterez-vous pas quand même? Aussi dans cette question d'exposition j'ai de suite envisagé et votre intérêt et le mien. Il était inadmissible que j'oblige M. Petit à exposer vos tableaux et moins que prudent de renoncer à cette exposition. J'ai donc donné ma parole et ne puis la retirer. Tant pis s'il change d'avis, je n'y perdrai pas grand-chose en somme, mais du reste depuis longtemps il a toujours tenu ce qu'il m'avait promis.

Vous me dites que cette menace de vente de nos toiles est une plaisanterie et que vous en souhaitez l'exécution. J'admire votre confiance mais ne la partage pas, car où serait le résultat en admettant que vous puissiez racheter nos toiles à bas prix? Cela ne prouverait qu'une chose, c'est que personne n'en veut, excepté vous. C'est pourquoi j'ai trouvé qu'il fallait éviter cela et lorsque le public verra que vous n'êtes pas le seul à nous soutenir, il nous acceptera plus facilement; et cela est non seulement mon avis mais celui de tous nos amis, de tout le monde, et le vôtre il n'y a pas longtemps.

Je suis absolument désolé de n'être pas d'accord avec vous mais je tiens, je vous le répète, à ce que vous n'ayez aucun doute sur le fond de ma pensée et de mes intentions. Je veux bien me mettre aux grands tableaux; dès que je vais vous avoir terminé quelques tableaux, je m'en occuperai, mais je ne puis certifier qu'ils seront faits en quelques jours, la première chose étant de les faire bien. Enfin je ferai de mon mieux. Mais je reste surpris que M. Herz me faisant lui-même une commande, ne se soit pas informé des prix et qu'il veuille avoir chez lui une peinture qu'il n'aime pas. Enfin je m'y perds absolument, car s'il se base sur le prix que M. Clapissou a payé le sien, et que vous m'avez dit vous-même lui avoir presque donné, ce ne peut donc qu'être une mauvaise affaire et pour vous et pour moi.

Enfin j'espère que tout cela finira bien, que vous finirez par me donner raison. En tout cas ne doutez pas de mes bonnes intentions et soyez bien assuré de tout mon dévouement.

Tout à vous, Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 302-304. Archives Durand-Ruel.

643. À P. DURAND-RUEL Giverny, 20 déc^{bre} 85

Cher Monsieur Durand,
Deux mots pour vous accuser réception de votre envoi de 400 francs que j'ai reçu hier et dont je vous remercie.

Je travaille à vos toiles et pense vous en faire l'expédition ces jours-ci.

Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

644. À P. DURAND-RUEL [Giverny], 24 déc^{bre} 85

Cher Monsieur Durand,
Je compte venir à Paris ou samedi ou lundi pour vous apporter une douzaine de toiles d'Étretat et de Giverny.

Je vous serais obligé de m'envoyer pour samedi 2 ou 300 francs. Puis pour la fin de l'année, je compte vous demander une plus grosse somme. Si ce n'est pas trop de vous demander un billet de deux mille, cela me rendrait bien service.

Je me suis décidé à faire agrandir mon atelier, et je vais avoir à payer plus de 400 francs pour cela.

Sans nouvelles de vous depuis ma dernière lettre, j'espère que vous ne me gardez pas rancune.

À bientôt, votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 304 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

645. À ? Giverny, 28 décembre 1885

[Monet n'a pu encore s'occuper des tableaux qu'on lui a demandés.]
Charavay, n° 20178.

646. À OCTAVE MAUS Giverny, 11 janvier 1886

Cher Monsieur,
Pour répondre à votre très aimable lettre, je vous annonce la prochaine arrivée de nombreux tableaux, dont voici le catalogue. Dix tableaux c'est peut-être un peu beaucoup, mais ne vous gênez pas pour en supprimer, sauf cependant celui appartenant à M. Faure qui a bien voulu me le prêter, ce qui est rare chez les amateurs.

M. Petit doit vous expédier directement les siens et M. Durand-Ruel les autres. Je suis très sensible à l'intérêt que vous me portez et je veux espérer que mes tableaux auront le succès que vous espérez vous-même.

J'aurais voulu vous envoyer un choix de tableaux plus différents, des vues de Paris, des gares de chemin de fer, mais pour cela il fallait le concours des amateurs et je n'ai pu l'obtenir. Enfin, j'ai fait pour le mieux.

Croyez-moi cordialement à vous, Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... » 1939, t. II, p. 224.

647. À P. DURAND-RUEL Giverny, 12 jan^{vier} 86

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous rappeler et vous recommander l'envoi de Bruxelles. Avez-vous fait prendre le tableau chez Faure et avez-vous enfin la *Ferme de Bordighera*, vous savez que j'y tiens essentiellement. J'ai envoyé ma notice à M. Maus et lui ai annoncé la prochaine arrivée de mes tableaux. J'espère aussi que vous allez pouvoir m'envoyer de l'argent. Mon atelier va être fini enfin, mais il me faut solder. Je compte sur vous, vous savez à peu près ce qu'il me faut.

Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 305. Archives Durand-Ruel.

648. À P. DURAND-RUEL Giverny, 17 janv. 86

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie des trois cents francs que vous m'avez envoyés hier et compte sur votre promesse pour cette semaine. Voilà mon atelier fini.

Il me faut payer.

Je vous verrai sans doute mardi à Paris.

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

649. À P. DURAND-RUEL Giverny, 21 janv. 86

Cher Monsieur Durand,
Comptant sur votre promesse, je m'attendais à recevoir votre lettre ce matin, mais rien. Je suis très ennuyé et ne puis rester comme cela. Mille francs me sont absolument nécessaires. Si vous ne pouvez me les donner, dites-le-moi, mais ne me faites pas attendre inutilement.

Si vous ne le pouvez, je serai obligé de me les procurer ailleurs. Donc un mot de toute façon par retour du courrier et dites-moi aussi si mes six tableaux sont enfin partis pour Bruxelles.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

J'ai aussi mon marchand de couleurs qui m'a remis sa note et qui voudrait bien un règlement. Dois-je lui dire de vous voir?

Document original, Archives Durand-Ruel.

650. À P. DURAND-RUEL Giverny, 22 janv^r 86

Cher Monsieur Durand,
Je reçois à l'instant votre lettre qui s'est croisée avec la mienne. Merci des 500 francs que vous m'envoyez, je vais de suite les donner et il ne m'en restera rien; je compte donc que vous pourrez m'en renvoyer autant. J'ai beau regarder toutes mes toiles, je n'en vois pas qui puissent être terminées et faire de bonnes choses dans ce qu'elles sont; il y a sans doute des choses intéressantes mais trop incomplètes pour l'amateur. Mais vous faut-il donc tant de tableaux pour l'Amérique? Vous devez cependant en avoir une fameuse quantité. Il est vrai de dire que vous les dissimulez joliment, car on ne les voit jamais, ce qui est un tort à mon avis: nous avons beau faire des tableaux, le public n'en voit pas plus pour cela.

Cela n'est pas que je ne veuille vous en donner — j'en aurais que je vous en donnerais, mais je ne serais pas fâché que vous les montriez. Vous ne voyez plus que l'Amérique, et l'on nous oublie ici, puisque au fur et à mesure que vous avez des tableaux nouveaux vous les faites disparaître. Ainsi voyez mes toiles d'Italie qui sont spéciales parmi ce que j'ai fait, personne ne les a vues et que sont-elles devenues? Si vous les emportez en Amérique ce sera perdu pour moi ici.

Enfin vous avez sans doute votre idée, mais je déplore cette disparition de toutes mes toiles.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Vous ne dites pas si l'envoi pour Bruxelles est parti.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 314-315. Archives Durand-Ruel.

651. À P. DURAND-RUEL Giverny, 23 janvier [1886]

Cher Monsieur Durand,
Il y a toujours un peu de malentendu, et vous vous méprenez bien souvent sur le sens des observations que je me permets de vous faire. Je vous l'ai cependant bien souvent dit, je sais tous les sacrifices que vous faites pour nous, je sais votre admirable dévouement et je serais bien injuste de le mettre en doute, mais ce que je vous ai écrit maintes fois c'est qu'à mon avis vous aviez tort de ne pas exposer plus souvent de nos toiles. Quant à la disparition de nos toiles ou de mes toiles, car je ne veux pas entraîner mes amis dans ces observations, bien que je les sache de cet avis, vous devez comprendre que c'est toujours inquiétant et un peu blessant pour son amour-propre de toujours produire et de voir ses œuvres disparaître. Evidemment je me doutais bien de ce que vous me dites, que la plupart de mes toiles vous servaient à des emprunts et étaient engagées, et voilà justement pourquoi je m'inquiète et de quoi je me plains; car, enfin, ce que vous avez part en Amérique et le reste en gage pour un temps sans doute bien long. Que reste-t-il en France? Car je veux bien croire à vos espérances en Amérique, mais je voudrais bien et surtout faire connaître et vendre mes tableaux ici. Tout cela est bien difficile, je le reconnais, mais c'est inquiétant, et puis je suis bien difficile et bien embêtant.

Et après tout, à la grâce de Dieu. Mais pourquoi alors tant se donner du mal?

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 305-306. Archives Durand-Ruel.

652. À P. DURAND-RUEL Giverny, 24 janv^{ier} 86

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 500 francs que je reçois à l'instant. Je regrette que ma lettre vous ait si vivement touché et serais désolé que vous y voyiez autre chose que ce que je veux dire. Si, je sais parfaitement tout le mal que vous vous donnez et les sacrifices que vous faites, seulement je suis effrayé de vous voir si dépourvu de tableaux et je crains qu'une fois ce que vous avez étant en Amérique, on ne nous oublie ici, et je voudrais que chez vous l'on ait toujours et toujours du nouveau, sans en montrer des quantités à la fois. Voilà ma pensée, et je déplore que pour nous donner de l'argent vous soyez obligé d'engager nos tableaux, car il est plus facile de les engager que de les dégager.

Cela, je l'avoue, me fait peur. Croyez-moi, exposez de nos tableaux le plus possible rue de la Paix, c'est là le seul moyen de tenir en éveil l'attention et de donner de la vitalité à nos affaires, d'autant plus qu'on est, je vous assure, très surpris de ne rien voir, et l'on se demande où passent les tableaux que nous vous donnons.

Ce n'est pas bien mal, je pense, de vous dire cela, car c'est l'opinion de bien des gens et aussi ce que nous disons entre nous. Je trouve donc qu'il est de mon devoir de vous le dire franchement, quitte à ce que vous me trouviez bien ennuyeux et d'avoir toujours l'air de me plaindre.

Je travaille dans la neige. Si j'arrive à quelque chose, je ne vous oublierai pas.
Votre tout dévoué
Claude Monet.

*L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 306-307 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

653. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 1^{er} février [1886]

Cher Monsieur Durand,

Je compte venir à Paris demain ou après, j'irai vous voir jeudi matin, rue de la Paix. J'espère qu'il vous sera possible de me réserver un peu l'argent dont j'aurai besoin dès mon arrivée à Paris.

Si vous n'avez rien payé pour moi depuis un mois, il me resterait 430 francs à toucher d'après nos derniers comptes. Cela me ferait bien plaisir si vous pouviez me les donner.

A bientôt.

Votre dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

654. À P. DURAND-RUEL

Etretat, 20 fév. [86]

Cher Monsieur Durand,

Je suis arrivé hier seulement et j'ai trouvé votre lettre du 18 contenant 50 francs et non pas 100 comme vous me l'annoncez. C'est tout mon avoir et j'ai laissé la maison sans un sou. Je compte donc sur une nouvelle lettre. Vous ne me dites pas la date de votre départ. Il est urgent que je vous voie avant.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

655. À ALICE HOSCHEDÉ

Etretat, samedi soir [20 février 1886]

Chère Madame,

Je voulais seulement vous écrire que demain dimanche, afin de vous laisser un peu d'espérance sur mon état d'esprit, mais je crains que vous m'en vouliez ou que vous soyez inquiète; qu'il vous suffise donc de savoir que je suis arrivé à bon port, mais, hélas, bien triste et tout anéanti de me trouver ici après toutes ces secousses.

Je ne cesse de penser à vous et à nos deux petits si gentils, si mignons. J'espère que vous avez été bien fêtée et que cela vous aura mis un peu de baume sur votre cœur; pardonnez tout le mal que je vous fais malgré moi, plaignez-moi, car je suis bien malade et pensez que je vous aime.

Il fait un vilain temps tout triste, aussi n'ai-je pas eu le courage de défaire mes caisses.

J'ai dû dîner hier chez Frébourg, qui, dès qu'il m'a vu arriver, est venu avec sa face réjouie, m'a mené de force chez lui; il avait du monde.

M^{me} Vallois, divorcée, avec son futur mari, tous deux arrivés par le même train que moi; il m'a donc fallu faire bonne figure, et, si ma bouche riait, j'avais le cœur bien gros, et, lorsque je suis rentré dans cette triste petite chambre, j'étais atterré; je n'ai pu dormir, poursuivi par mes tristes pensées et d'horribles cauchemars. Aujourd'hui j'ai marché tout le jour dans la chambre, afin de ne voir personne et de me fatiguer un peu.

Vous le voyez, ma lettre n'est pas gaie, et je ferais mieux de ne pas vous l'envoyer. Ne m'en voulez pas, embrassez bien fort les petits et aussi les autres, pour vous toutes mes pensées. Et vous, qu'allez-vous m'écrire?

Votre pauvre Monet bien malheureux.

Document original.

656. À ALICE HOSCHEDÉ

[Etretat], lundi soir [22 février 1886]

Vous me demandez de réfléchir et de prendre une décision; hélas, c'est justement cela qui me met dans l'état où je suis, j'ai beau penser, peser le pour et le contre, je ne peux, comme vous, me faire à l'idée d'une séparation; je pense aux enfants que vous aimez et qui vous aiment, mais je vois aussi tout ce qui divise et divisera de plus en plus notre vie que je croyais devoir être si douce.

Allez, je suis bien malheureux, bien triste, ne me sentant de cœur à rien; le peintre est mort en moi, il ne reste qu'un cerveau malade, et il ne faut pas croire qu'en prenant le parti de vivre séparés, je retrouverai le courage; oh non! j'ai passé une bien mauvaise nuit, pensant sans cesse à vous, vous voyant bien, et je n'ai pas eu le courage de me lever avant 10 heures.

Il a fait un peu de soleil et j'en ai profité pour voir une partie de mes motifs, mais j'ai bien peur que, pour beaucoup, il soit trop tard; le soleil est déjà plus haut qu'à l'époque où j'ai fait tout cela; enfin, si le courage me vient un peu avec le temps, j'essayerai. Il fait un froid de loup.

Je dîne ce soir chez Frébourg, mais cela m'ennuie déjà; hier j'avais refusé, prétextant un mal de tête et des lettres à écrire, mais je n'ai pu l'éviter aujourd'hui. J'ai dû, bien malgré moi, déballer toutes mes caisses, le beau-frère de Frébourg, un peintre, m'ayant demandé à voir mes toiles; ça n'a pas été un plaisir pour moi, car je les ai trouvées encore plus mauvaises que je ne croyais, et cependant il me faudra bien en finir une ou deux tant bien que mal pour ce malheureux Durand, car, enfin, il faut, malgré ma pauvre tête et mon chagrin, il faut de l'argent, hélas! A propos de Durand, je ne vous ai pas dit, je crois, que dans sa lettre, au lieu des cent qu'il annonçait, il n'y en avait que 50.

Mais en voilà bien long, pour dire tant de choses tristes, il me faut aller rire et entendre des plaisanteries, je n'ai même plus d'appétit.

Embrassez bien fort nos chers petits, mon pauvre Jean et tous les vôtres. Pensez bien que je vous aime.

Votre pauvre

Monet.

Document original.

657. À CHARPENTIER¹

Etretat, 23 février [1886]

Je profiterai de votre aimable invitation aussitôt mon retour. Mille remerciements de votre tout dévoué

Claude Monet.

¹ Carte de visite.

M. Rostand, «Quelques amateurs de l'époque impressionniste» (thèse inédite de l'Ecole du Louvre), Paris, 1955, p. 256.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, Doc. Charpentier 19.

658. À ALICE HOSCHEDÉ

[Etretat], mercredi [24 février 1886]

Si vous trouvez que mon cœur ne répond pas au vôtre, c'est que vous cherchez dans mes lignes autre chose que ce que j'y peux mettre.

Vous me mettez en demeure de prendre une résolution, lorsque je vous écris que, comme vous, je ne puis penser à vivre sans vous. Si vous insistez, c'est que vous en avez la force et le courage; moi je ne l'ai pas; donc prenez vous-même une résolution, je m'y soumettrai, dussé-je en mourir, mais ne croyez pas que, en me quittant, ce soit pour moi le salut et que je retrouverai le courage. Non, je sens très bien que de toutes les façons je suis bien perdu, notre vie en commun est désorganisée à jamais, et vivre sans vous ne m'est pas possible; allez, je n'ai pas d'arrière-pensées et, si je vois les causes du mal sans y trouver un remède, c'est qu'il n'y en a pas.

Je ne vous ai pas écrit hier, afin de ne pas vous attrister de mon état, car je suis de plus en plus abattu. Votre lettre de dimanche dit si bien le mot de notre situation, votre joie du bonheur et du succès de vos filles, etc., etc., mais, comme vous le dites, je n'ai pas le droit de partager vos joies, tout le mal est là, et il ne m'est pas permis de vous voir, d'être fier de vous, non, ce n'est pas pour mon nez. Je le savais très bien, cela, au commencement de nos amours, je n'avais rien, rien à dire à cela, mais après les années que nous avons vécues côte à côte, cela est pénible, et, comme cela augmentera, je sais ce que j'aurais à souffrir.

Vous seule pouvez prendre un parti, vous seule (votre amour pour moi et pour les mes [sic] enfants à part) pouvez supporter une séparation, vous avez des compensations dans la tendresse et le bonheur de vos filles; à vous donc de décider.

Comme vous, je ne puis que vous répéter que je vous aime et que je suis vôtre. Voilà demain 8 jours que je suis ici, quelles journées pénibles; travailler me serait impossible, quand bien même il ferait beau.

Demain je vais refaire mes paquets, me tenant prêt à toute éventualité, selon ce que vous déciderez et aussi selon les nouvelles que j'attends de Durand.

Je vous envoie toutes mes pensées, tout mon triste cœur,

Votre

Claude.

Mille baisers aux enfants.

Je comprends tous vos ennuis d'argent et cela me tourmente aussi, j'avais écrit à Durand, je lui écris de nouveau; que je travaille ou non, ce n'est pas cela qui en donnera.

Document original.

659. À ALICE HOSCHEDÉ

[Etretat], vendredi [26 février 1886]

Je vous remercie de votre bonne lettre, elle me fait un peu de bien, car j'étais anxieux de savoir votre décision, vous voyant si résolue. Hélas, notre situation n'en change pas pour cela, je veux bien tenter et essayer encore, ne me sentant pas la force de vivre sans vous, mais je ne puis vous dire que je reviendrai gai, j'ai trop souffert tous ces temps et mon caractère s'est encore assombri; c'est à vous d'avoir du courage et de me supporter avec mes bons et mes mauvais moments; ne me rembarrez pas, car j'ai plus besoin de soins que de reproches.

Vous êtes bien gentille en voulant venir me trouver, mais vous ne trouveriez pas en moi ce que vous pensez; le Monet d'autrefois est mort, je le sens bien, s'il ressuscite, ce ne sera que petit à petit.

Du reste, vous n'avez pas d'argent, moi non plus, et Durand qui m'écrivait une mauvaise lettre en m'envoyant cent malheureux francs, me dit qu'il lui est impossible de vous rien envoyer avant la conclusion de sa fameuse affaire remise à jeudi prochain. Cela n'est pas gai non plus, et je m'en déssole pour vous; enfin, je crois qu'à tout point de vue il vaut mieux être sages; en passant une ou deux journées avec vous, je m'illusionnerais encore, vous croyant à moi seul, quand il faut au contraire me bien persuader que vous devez être de moins en moins mienne; enfin, j'essaierai d'avoir ce courage.

Merci de votre bonne lettre, dites-vous bien que je vous aime, et certes plus que vous ne le croyez, Votre bien triste et malheureux Monet.
Embrassez bien les enfants et dites à Jean que je lui écrirai demain.
Il fait de plus en plus froid, un temps lugubre, je m'ennuie bien.
Document original.

660. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], dimanche 28 [février 1886]

Je suis désolé de vous savoir aussi souffrante et je voudrais bien pouvoir vous donner de bonnes nouvelles, vous dire que je travaille; cela vous donnerait peut-être un peu de calme, mais, hélas, cela n'est pas; je ne sais ce que je fais ici, j'y dépense inutilement de l'argent que je n'ai pas; je ne sais quel parti prendre, mais il est impossible que je reste ainsi; j'ai si peu de cœur à travailler que je n'ose toucher à aucune toile.

Le temps est toujours d'une tristesse affreuse; dois-je revenir, dois-je faire un effort afin de rapporter une ou deux toiles, je n'en sais rien. Donnez-moi votre avis, je suis si mou, si indifférent. Revenir? Je vais peut-être vous attrister davantage; puis l'argent, ce terrible argent, j'ai peur que Durand ne se lasse de me voir si peu produire. Dieu, que je suis malheureux!

Je regrette bien pour les petits la perte de leur chère Bouvrette; j'avais justement bien pensé à eux hier en me promenant, j'ai vu des quantités de bouvreuils et bouvrettes dans les joncs marins, mais voilà le mois de mars, il va en venir à Giverny.

Embrassez-les bien fort, ainsi que les grands.

Pour vous mon triste cœur, toutes mes pensées,

Votre

Monet.

Je dîne encore chez Frébourg, du reste je finis par y manger plus souvent qu'à l'hôtel. Demain nous allons déjeuner à Yport. Je me donne jusqu'à demain soir pour prendre un parti; selon le temps qu'il fera demain, je verrai.

Vous ne me dites pas si vous avez reçu mon envoi de crevettes et étrilles, j'avais en hâte prévenu Jean que cela serait à Vernon, hier, samedi.

Document original.

661. À P. DURAND-RUEL Giverny, 9 mars 86

Cher Monsieur Durand,

Je viens encore vous bien prier de ne pas manquer de m'écrire avant votre départ, comptant sur votre promesse pour m'envoyer le plus d'argent possible. Je viens de faire mes comptes, et tout en ne payant que bien juste l'indispensable, ce que vous m'avez donné doit y passer ou peu s'en faut. Vous pensez si j'ai de quoi m'inquiéter à la pensée de rester sans ressources pendant un si long temps. Pourvu que je ne me trouve pas dans la nécessité d'avoir recours aux clients qui attendent depuis si longtemps que nous soyons à leur merci.

Vous sachant absent, il faudrait en passer par leurs conditions. J'en ai un trac terrible et je n'ose pas m'absenter.

Je compte donc bien sur vous avant votre départ et je pense que vous pourrez donner des instructions à votre fils pour qu'il me donne l'indispensable en votre absence. Enfin, faites pour le mieux.

Vous savez si je fais des vœux pour que vous réussissiez là-bas, vous l'aurez rudement mérité. Ne manquez pas de me donner de vos nouvelles dès votre arrivée et de me renseigner aussitôt l'ouverture de l'exposition.

Bonne chance donc, bonne santé et bonne réussite.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 307. Archives Durand-Ruel.

662. À J. DURAND-RUEL Giverny, 17 mars 86

Cher Monsieur,

J'ai été absent et cela m'a empêché de vous accuser réception des 300 francs que m'a envoyés votre père à la date du 12 courant. Je compte sur votre obligeance pour me donner des nouvelles dès que vous saurez la bonne arrivée de votre père et de votre frère. Je vous serais également bien obligé de me faire savoir si les tableaux de l'exposition de Bruxelles sont revenus. Dans ce cas, je désirerais qu'on fasse de suite porter chez M. Faure le tableau qu'il m'a prêté.

Votre père, dans sa lettre, me dit que vous devriez m'envoyer un peu d'argent de temps en temps. Je compte donc sur vous pour ne pas m'oublier. En tout cas, je vous préviens que j'ai à payer pour le 24 courant, c'est-à-dire en huit, une traite de 300 francs. Je voudrais donc que vous ne manquiez pas de m'adresser cette somme pour le 23 sans faute.

Si vous aviez besoin de moi en quoi que ce soit, vous savez que je suis à votre disposition.

Bien à vous,

Claude Monet.

Un mot de réponse.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 308 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

663. À OCTAVE MAUS Giverny, 26 mars 1886

Cher Monsieur,

J'avais espéré pouvoir venir passer quelques jours à Bruxelles pour voir votre exposition, mais je n'ai pu disposer d'un moment, cela à mon très grand regret, car j'aurais été bien heureux de voir l'effet produit par notre peinture.

Je vous serai donc très obligé de me dire ce qu'il en est et, s'il y a eu quelques comptes rendus sérieux, de vouloir bien me les adresser.

Je ne serais pas surpris que cela ait été un échec, sachant par une longue expérience combien nous avons eu du mal pour nous faire accepter ici par un très petit nombre; ça a donc été très courageux à vous de nous montrer et je vous en suis gré.

Recevez l'assurance de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

Les tableaux sont-ils retournés?

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. II, pp. 224-225.

664. À ZOLA Giverny, 5 avril 1886

Mon cher Zola,

Vous avez eu l'obligeance de m'envoyer *L'Œuvre*. Je vous en suis très reconnaissant. J'ai toujours un grand plaisir à lire vos livres et celui-ci m'intéressait doublement, puisqu'il soulève des questions d'art pour lesquelles nous combattons depuis si longtemps. Je viens de le lire et je reste troublé, inquiet, je vous l'avoue.

Vous avez pris soin, avec intention, que pas un seul de vos personnages ne ressemble à l'un de nous, mais malgré cela j'ai peur que dans la presse et le public nos ennemis ne prononcent les noms de Manet ou tout au moins les nôtres pour en faire des ratés, ce qui n'est pas dans votre esprit, je ne veux pas le croire.

Excusez-moi de vous dire cela. Ce n'est pas une critique; j'ai lu *L'Œuvre* avec un très grand plaisir, retrouvant des souvenirs à chaque page. Vous savez du reste mon admiration fanatique pour votre talent. Non, mais je lutte depuis un assez long temps et j'ai les craintes qu'au moment d'arriver les ennemis ne se servent de votre livre pour nous assommer.

Excusez cette trop longue lettre, rappelez-moi au souvenir de M^{me} Zola, et merci encore.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

J. Rewald, «Cézanne et Zola», Paris, 1936, p. 136.

J. Rewald, «Cézanne, sa vie, son œuvre, son amitié pour Zola», Paris, 1939, pp. 319-320.

J. Rewald, «The History of Impressionism», New York, 1961, p. 534.

665. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,

Voilà trois semaines, presque un mois que vous êtes parti et déjà mes craintes se réalisent: aller à l'économie, bien, mais vivre sans argent n'est pas possible. Confiant en ce que vous m'écriviez avant de partir, que votre fils avait de quoi me donner un peu d'argent de temps en temps, en attendant de vos nouvelles, je lui ai écrit et il n'a pu me répondre que ceci, que, aussitôt qu'il en recevrait de vous, il m'en enverrait. Mais comme à de certains moments il n'y a pas possibilité d'attendre, j'ai dû aller à Paris, et votre fils, ainsi que M. Casburn, m'ont dit qu'il attendait d'un instant à l'autre un chèque télégraphique de vous. Je suis resté quatre jours à Paris dans l'attente sans que rien ne vienne et j'ai dû à grande peine emprunter pour payer mon hôtel et rentrer chez moi, mais bien démoralisé, je vous assure.

Ah! pourquoi m'avez-vous empêché à plusieurs reprises de profiter des offres qui m'étaient faites? Je ne serais pas où j'en suis, tandis qu'en refusant ces propositions j'ai mécontenté les gens et aujourd'hui ils ont l'air plus que narquois et attendent que je leur propose des tableaux à bas prix, ce que je vais être obligé de faire malheureusement.

Voilà donc le couronnement de tant d'efforts; avoir été tout près du succès pour redescendre! Je suis bien démoralisé et il y a de quoi. Je ne veux pas dire que cela soit de votre faute, mais il était imprudent de partir sans nous laisser de quoi vivre pendant quelque temps (en effet, songez quelle débâcle cela va être pour nous), et il est très malheureux que vous m'ayez empêché de vendre à d'autres. Enfin il n'y a plus de lutte possible pour le moment. Il faut que je fasse de l'argent n'importe comment si d'ici deux jours je ne reçois rien de votre fils ou de vous directement.

Tâchez au moins de bien vous en tirer là-bas. L'important c'est que cela ne vous soit pas fatal. J'ai su que vous étiez arrivés en bonne santé tous deux, ce qui m'a fait grand plaisir, car vous savez qu'à part tous ces terribles soucis, je vous admire et vous trouve bien courageux. Enfin bonne chance. J'espère que j'ai de vos nouvelles en route. En tout cas ne manquez pas de m'écrire. Donnez-moi le plus de détails sur vos espérances.

Bonne santé à tous deux et tous mes vœux pour votre réussite.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

7 avril 86.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 308-309. Archives Durand-Ruel.

666. À J. DURAND-RUEL Giverny, 10 avril [1886]

Cher Monsieur,

Je suis revenu deux fois rue de la Paix sans vous rencontrer. Vous êtes sans doute en ce moment en possession de nouvelles de New York; ne manquez pas de m'écrire et de m'envoyer aussitôt.

J'ai pu avoir un peu d'argent de M. Petit sur une affaire à venir, mais c'est si peu de chose en comparaison de ce qu'il me faut!

Du reste votre père ne peut vraisemblablement nous laisser dans une pareille situation, ou bien alors c'est qu'il nous abandonne.

Enfin, j'attends anxieusement.

Bien à vous,

Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 309-310. Archives Durand-Ruel.

Mon cher ami,
Je reviens de Paris, j'espérais vous y voir et, comme chez Durand on m'avait dit vous avoir vu, je vous ai adressé un mot, mais en vain.
Nunès était aussi à Paris et pensait que nous passerions quelques moments tous ensemble.

Il est fâcheux de se séparer quand nous avons eu l'idée de notre dîner justement pour être sûrs de nous voir régulièrement.

J'espère bien venir vous voir un jour à Eragny avec Jean, mais j'ai tant perdu de temps cet hiver qu'il faut maintenant que je travaille.

Donnez-moi donc un peu de vos nouvelles.

Mes amitiés à tous les vôtres.

Tout à vous,

Claude Monet.

Avez-vous lu le livre de Zola ? J'ai grand-peur qu'il ne nous fasse grand tort ; avec cela les affaires sont si bonnes.

Nous voilà bien plantés avec Durand à New York ; enfin, il est dit que nous aurons de la déveine jusqu'au bout. Triste. Triste.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 121. Document original.

668. À J. DURAND-RUEL

Giverny, 17 avril 86

Cher Monsieur,

Je suis absolument surpris d'être ainsi sans un mot de vous, car il n'est pas possible que votre père vous ait laissé jusqu'à présent sans nouvelles, et je suis assez intéressé à ses intérêts pour être mis au courant. Et en admettant même que les nouvelles soient mauvaises, je dois quand même en être informé.

M. Durand m'avait promis de m'écrire directement dès son arrivée et, pas plus que de vous, je ne reçois le moindre mot. Enfin si c'est un abandon complet, il faut me le dire, car je ne puis rester plus longtemps ainsi.

Bien à vous,

Claude Monet.

J'avais demandé plusieurs fois à votre père de me faire établir mon compte ; je vous serai très obligé de vous en occuper, désirant savoir où j'en suis au juste. Le dernier arrêté de compte qui m'a été donné s'arrêtait au 2 juillet 85.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 310. Archives Durand-Ruel.

669. À J. DURAND-RUEL

Giverny, 25 avril [1886]

Cher Monsieur,

Je viens à Paris après-demain mardi, je passerai rue de la Paix vers 11 heures. Je voudrais bien qu'il vous soit possible de me donner de l'argent, devant partir le soir même pour la Hollande. Faites donc l'impossible.

Bien à vous,

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 311. Archives Durand-Ruel.

670. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 26 avril 1886

Cher Monsieur Durand,

Voilà un mois et demi passé depuis votre départ et pas un mot de vous, pas un sou de votre fils. Je ne sais comment vous pensez que je fais pour vivre, mais je reste stupéfait de votre indifférence et cela devient plus qu'inquiétant, car en admettant que vous arriviez à une réussite là-bas, où sera le résultat si, à Paris, je suis obligé de rétrograder et de vendre à vil prix ? Que d'efforts perdus ! Je ne sais que penser, et cependant vous savez combien je voudrais savoir ce qu'il en est. Pour comble, il me revient (et on me le jette à la tête avec joie) qu'avant votre départ, vous auriez vendu de mes tableaux aux plus bas prix, notamment un à M. Blanche.

Enfin cela est désespérant et donc dans ces conditions ne soyez pas surpris que j'accepte les offres qui me seront faites, ne pouvant vivre de rien ni m'endetter davantage.

Je fais des vœux pour votre réussite, mais hélas je n'y crois plus et suis au contraire désespéré de votre départ et cela encore plus pour vous que pour moi. Mais ce qui m'attriste le plus c'est votre indifférence, car enfin j'avais droit à quelques lignes me disant ce que vous faisiez, l'accueil fait à mes tableaux, etc. Enfin !

Croyez-moi votre tout dévoué mais bien triste

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 311-312. Archives Durand-Ruel.

671. À DURET [La Haye], Légation de France aux Pays-Bas, 30 avril 86

Mon cher Duret,

Je viens de recevoir ici votre lettre. C'est bien aimable à vous d'avoir pensé à moi. Plusieurs fois, je suis passé chez vous, mais toujours lorsque vous veniez de partir. Enfin, nous verrons jeudi prochain.

Je suis venu ici invité par un monsieur que je ne connaissais pas, un ami des Deudon, admirateur de ma peinture, qui tenait à me faire voir des cultures, des champs énormes en pleines fleurs ; c'est du reste admirable, mais à rendre fou le pauvre peintre ; c'est inrendable avec nos pauvres couleurs.

Toutes les fois que je suis venu à Paris, je me suis muni de votre album, mais je n'ai pas voulu le laisser chez votre concierge, de sorte que je ne pourrai vous le rendre jeudi, car j'arriverai juste d'ici et même peut-être un peu en retard pour notre dîner.

Amitiés et à bientôt.

Tout à vous,

Claude Monet.

Chez M. d'Estournelles, Légation de France, La Haye.

Bulletin des expositions, III, 1932, Braun, Paris, p. 12 (partiellement).

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 100, ms. 76.

672. À J. DURAND-RUEL

La Haye, 3 mai 1886

Cher Monsieur,

J'ai pu partir pour La Haye sans avoir recours à la proposition que vous m'aviez faite, mais je serais bien aise que vous puissiez m'envoyer de l'argent. Vous devez du reste avoir reçu des nouvelles positives de Monsieur votre père, et de deux choses l'une, où il vous charge de me remettre de l'argent ou bien vous devez me dire que je n'ai plus à compter sur vous.

Enfin faites l'impossible mais envoyez-en-moi par retour du courrier, car il faut que je reparte d'ici jeudi matin au plus tard (plutôt mercredi soir).

Je compte sur une réponse immédiate.

Votre dévoué

Claude Monet.

Chez M. d'Estournelles, Légation de France, La Haye.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 312. Archives Durand-Ruel.

673. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 18 juin 86

Cher Monsieur Durand,

Je reçois votre lettre du 4 courant. Il me faudrait vous écrire bien longuement pour réfuter bien des choses que vous me faites dire, comme bien souvent déjà lorsque je ne suis pas de votre avis et que je vous le dis, vous interprétez mes lettres à votre façon mais pas à mon avantage. Bref, je vous ai dit que vous sembliez faire tout ce qu'il fallait pour nous nuire, et non que vous le faisiez. Je sais tous les sacrifices que vous avez faits, je le sais et ne vous ai dit qu'une chose, c'est que tous ces efforts seraient perdus par votre voyage. C'est mon idée, je puis vous la dire ; ce n'est pas la vôtre, tant mieux si je me trompe. Vous pensez qu'en dehors de l'amitié et de la reconnaissance je suis fameusement intéressé à votre réussite. Vous m'écrivez comme si vraiment j'étais votre ennemi, comme si en vous donnant mon avis j'allais empêcher vos combinaisons de réussir.

Maintenant vous avouerez que, malgré l'énergie et la patience, il faut manger pour vivre ; il y a près de quatre mois que je n'ai reçu un sou de vous, il y a de quoi inquiéter les plus confiants, et je vous affirme que si vous avez bien manœuvré là-bas, j'ai aussi bien mené ma barque ici et je dois dire que sans le concours de ceux qui selon vous veulent ma perte, je serais crevé de faim. Au lieu de cela j'ai pu vendre pas mal de toiles à très bon prix.

Voilà la vérité, et ne croyez pas toujours que tout le monde est contre vous. Votre lettre me fait de la peine, mais je n'ai rien à me reprocher : je vous ai dit ma pensée, mes craintes, ce n'est pas un crime. Je sais que vous vous donnez beaucoup de mal, j'aurais voulu que vous me disiez plus franchement que vous ne pouviez me donner de l'argent au lieu de me faire attendre inutilement. Et surtout j'aurais voulu avoir de vous des détails sur votre exposition, sur ce que vous faites, sur nos espérances, car cela a un intérêt pour moi, et vous vous êtes borné à m'écrire que vous vous donnez bien du mal, ce dont j'étais sûr et ne m'apprenait rien. Enfin, encore une fois, je vous prie : ne dénaturez pas le sens de mes lettres. Croyez que tous mes vœux sont pour votre réussite.

A bientôt j'espère.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 312-313. Archives Durand-Ruel.

674. À J. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand,

Depuis très longtemps déjà M. Troisgros, mon marchand de couleurs, me réclame le règlement de sa note de l'année 85. Votre père la lui réglait toujours et comme je pensais qu'il reviendrait plus tôt j'avais prié M. Troisgros d'attendre un peu, mais le temps passe. Bref, je viens vous prier de me faire savoir le plus tôt possible s'il vous est possible de faire ce règlement ; j'ai également à vous redemander le relevé de mon compte qui ne m'a pas été donné depuis juillet 84. Il serait bien plus régulier de me le donner et je le réclame depuis longtemps sans l'obtenir. Je compte donc sur vous.

J'ai reçu hier la lettre de votre père, dites-lui que, quant à moi, les affaires sont meilleures et que, grâce à l'exposition Petit, j'ai pu faire de très bonnes affaires, tant avec lui qu'avec des amateurs et que cela ne peut qu'être une bonne chose pour vous à Paris comme pour lui là-bas.

Mes meilleurs compliments.

Bien à vous,

Claude Monet.

23 juin 86.

Réponse le plus tôt possible.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 314. Archives Durand-Ruel.

675. À J. DURAND-RUEL

Giverny, 9 juillet 86

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu vos deux lettres au sujet de M. Troisgros ; je vous prie de m'excuser de n'y avoir pas répondu plus tôt, mais j'étais très occupé. Je vous serais très obligé de régler M. Troisgros. Le chiffre de 2170 francs est bien exact.

Recevez mes compliments.

Bien à vous,

Claude Monet.

Vous ne me dites pas quand votre père doit revenir.

Document original, Archives Durand-Ruel.

676. À BERTHE MORISOTGiverny par Vernon (Eure)
[fin juillet-début août 1886]

Chère Madame,

Vous êtes mille fois aimable d'avoir pensé à moi et je vous prie de m'excuser de ne pas avoir répondu plus tôt, mais j'ai dû aller plusieurs fois à Paris, ce qui m'a fort dérangé. Oui, en effet, je suis très content de cette exposition, et j'ai bien regretté que vous ne soyez pas là pour avoir votre appréciation.

Je ne sais si je dois vous dire que c'est un succès, mais cela en a tout l'air si l'on considère cela au point de vue de la vente, tout ce qui a été exposé a été vendu cher et à des gens bien. Quant à avoir la prétention de faire l'éducation du public, il y a longtemps que je n'y crois plus, ce serait être trop gourmand de ne vouloir vendre qu'à de vrais connaisseurs, et à ce jeu-là on risquerait de mourir de faim.

Enfin, je l'avoue, je suis très content et ne déplore qu'une chose, c'est cette terrible désunion qui existe entre nous tous à présent et que j'avais bien prévue. J'espère, quoique vous disiez, que vous allez nous rapporter de délicieuses choses, j'en suis même bien sûr, et je compte bien sur vous pour me prévenir de votre retour.

Ici, je n'ai encore rien fait à cause du dérangement de cette exposition et je ne sais encore si je voyagerai ou non, quoique très désireux d'aller en Bretagne.

M^{me} Hoschedé me charge de ses meilleurs compliments, sa fille n'est guère mieux.

Merci encore de vos bonnes lignes, mon amitié à M. Manet.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original.

677. À DURET

Giverny, [fin juillet-début août 1886]

Mon cher Duret,

J'ai reçu votre aimable lettre, qui m'a fait le plus grand plaisir. Oui, je suis très content et j'ai regretté que vous ne soyez pas là pour jouir de notre succès, et je dois une fière chandelle à Petit. Je ne suis ni plus ni moins fort, mais, enfin, je suis chez Petit et les amateurs ont plus confiance, mais, hélas, sans y rien comprendre de plus pour cela, mais ne vouloir vendre uniquement qu'à des connaissances serait trop demander.

Durand est revenu et paraît content de son voyage. Enfin tout s'arrange bien et j'espère bien que Renoir est entré dans la place [et] aura la même chance que moi l'an prochain.

Maintenant, quant à mes projets de voyage, je ne puis rien vous dire encore, car cette exposition m'a occasionné bien des allées et venues à Paris et je n'ai rien fait depuis longtemps.

Puis je crains d'être obligé de conduire un des enfants aux eaux; enfin, rien n'est décidé encore et la saison s'avance, de sorte que je ne voudrais faire [sic] d'absence cette année qu'avec la certitude d'une bonne production.

Maintenant il se peut que j'aie à faire une grande tournée en Bretagne, mais une simple tournée la canne à la main et, dans ce cas, de Nantes, j'irai de votre côté.

De toute façon, je vous tiendrai au courant et soyez persuadé que, si je peux venir, je le ferai avec un vif plaisir.

Merci encore de votre lettre et croyez-moi bien

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 100 ms 81.

678. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 11 août 86

Cher Monsieur Durand,

Je suis venu hier à Paris, mais nous avons eu tant à courir pour trouver des domestiques que je n'ai pu trouver une minute pour vous voir. Mais j'ai pu m'occuper des tableaux dont je vous ai parlé. Selon votre désir on enverra deux tableaux de chez Petit chez Dubourg que je préviens par un mot; ils sont très bien, surtout la grande falaise d'Étretat, vous verrez aussi celui que Dubourg a à moi,

Une vue d'automne sur la Seine

800 francs

L'arche d'Étretat

1200 francs

Le verger. Printemps

1000 francs

Vous voudrez bien me faire savoir si vous les gardez tous les trois. Je vous en aurai d'autres qui sont à ce moment à Grenoble, et puis enfin, comme je vous l'ai promis, je vais travailler pour vous et faire pour le mieux, et j'espère que vous serez satisfait. Maintenant je vous demande en retour de me donner de l'argent, je n'ai pas été exigeant depuis bien des mois, comprenant la situation, mais aujourd'hui je compte sur vous pour me donner une bonne somme ces jours-ci, car j'en ai absolument besoin pour mener à bien mes divers projets de voyage et de travail. Je voudrais que vous puissiez me donner un billet de 3000 francs, j'y compte n'est-ce pas? Je voudrais bien aussi avoir mon compte que je réclame depuis tant de temps. Je pars demain pour Forges et serai de retour samedi. Je compte avoir votre réponse pour ce jour.

Compliments de votre tout dévoué

Claude Monet.

On vous fera remettre le cadre de chez Petit, du 30.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 315-316. Archives Durand-Ruel.

679. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 15 août 86

Cher Monsieur Durand,

Je viens de recevoir votre lettre chargée contenant deux billets de mille francs, ce qui fait 2200 francs avec les 200 francs que vous m'avez remis l'autre jour. Je vous remercie beaucoup et compte sur vous pour m'envoyer le relevé de compte.

Pour ce que vous me dites des trois tableaux remis par Dubourg, n'en prenez que ce qui vous plaît, bien entendu. Je reste ici jusqu'à la fin du mois, je ne m'absenterai que pour aller rechercher M^{me} Hoschedé à Forges, d'ici là je vais travailler pour vous.

Merci encore, tout à vous,

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 316. Archives Durand-Ruel.

680. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 22 août [86]

Cher Monsieur Durand,

J'ai reçu votre lettre ainsi que le relevé de mon compte. J'aurai à vous parler, car il ne se trouve pas d'accord avec vos comptes précédents. Si vous devez venir à Giverny, ne venez pas avant une huitaine. D'ici là, je serai peut-être obligé d'aller à Rouen et je tiens à ce que vous puissiez remporter quelque chose.

J'ai dû aller à Evreux enfin, je suis très dérangé.

Recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original. Archives Durand-Ruel.

681. À P. DURAND-RUEL

Forges-les-Eaux, 27 août 86

Cher Monsieur Durand,

Je suis ici jusqu'à mercredi ou jeudi, je vous préviendrai du jour de mon retour à Giverny.

M^{me} Hoschedé ayant été assez souffrante, j'ai dû venir, cela m'a encore retardé pour vos tableaux, mais je rattraperai le temps perdu.

Vous seriez bien aimable de me faire adresser tout de suite à Vernon (en gare) les trois toiles de Dubourg, puis de m'écrire ici ou à Giverny ce que vous y trouvez, afin que je les retouche si j'en vois la possibilité. Cela fait que si vous venez à Giverny la semaine prochaine vous trouverez tout prêt.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Hôtel du Parc à Forges-les-Eaux, Seine-Inf^{re}.

L'exposition de Grenoble ferme le 31; de là il va me revenir trois tableaux que vous pourrez prendre s'ils vous plaisent.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 317. Archives Durand-Ruel.

682. À P. DURAND-RUELForges-les-Eaux, 1^{er} sep^{bre} 86

Cher Monsieur Durand,

Je n'ai reçu aucune nouvelle de vous depuis ma dernière lettre. Nous rentrons à Giverny vendredi. Je n'y resterai que peu de temps, que je parte en Bretagne ou à Étretat. Je serai bien aise à mon retour de trouver les trois toiles Dubourg avec vos indications, afin que je puisse les retoucher, si cela est possible, ainsi que je vous l'ai déjà dit.

Ecrivez-moi donc à Giverny.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original. Archives Durand-Ruel.

683. À P. DURAND-RUELForges-les-Eaux, 3 sep^{bre} [1886]

Cher Monsieur Durand,

Je reçois la lettre que vous m'avez adressée à Giverny. Nous rentrons ce soir à Giverny. Je n'ai rien fait, pays atroce et avec cela malade aussi dès mon arrivée. Mon intention est de partir après-demain dimanche pour Étretat, j'y resterai dix à douze jours jusqu'à l'examen de mon fils qui a lieu à Rouen. Je vais essayer pendant ces quelques jours de terminer une ou deux de mes marines d'Étretat au cas où vous seriez près de votre départ. Ecrivez-moi de suite un mot à Giverny, dans ce cas je resterai dimanche à Giverny et vous y attendrai. Enfin de toute façon un mot par retour du courrier.

Tout à vous,

Claude Monet.

Aussitôt l'examen de Jean passé, je file en Bretagne où j'espère me rattraper de cette saison manquée.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 317. Archives Durand-Ruel.

684. À P. DURAND-RUEL

Le Palais, Belle-Ile-en-Mer, Morbihan

[12 septembre 1886]

Cher Monsieur Durand,

Je viens d'arriver ici, cela va vous surprendre, car vous deviez me croire en plein travail à Étretat. Je me suis trouvé si malade à mon retour de Forges-les-Eaux que je n'ai pu me décider à y aller, et les jours passant je me suis subitement décidé à faire de suite ce fameux voyage de Bretagne. Je ne sais encore au juste si je vais me fixer ici ou voir autre chose avant, mais je vous tiendrai au courant et vous pouvez en tout cas m'écrire ici, hôtel de France. Mes lettres me suivront, si je quitte. J'ai reçu les trois tableaux, mais je n'ai pu faire ce que vous me demandiez pour la grande porte d'Étretat. Ce n'est pas retouchable, mais du moment que ces toiles ne vous satisfont pas, je préfère les garder, il va m'en revenir trois autres, voyez-les si vous voulez, elles ont été remises toujours par M. Dubourg à Potier pour l'exposition de Grenoble. Elles sont peut-être même chez ce Potier. Voyez-les donc et dites-moi ce que vous déciderez.

Etes-vous toujours décidé à repartir là-bas? Vers quelle époque? Tenez-moi au courant. J'allais oublier de vous dire que dans les trois toiles que vous m'avez envoyées il y a eu erreur, on m'a envoyé une toile que je sais appartenir à M^{me} Manet, et non celle (m'appartenant) que j'avais laissée chez Dubourg.

Mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 318. Archives Durand-Ruel.

685. À ALICE HOSCHEDÉ

[Belle-Ile-en-Mer, Le Palais],
lundi soir [13 sept. 86]

Je ne sais encore le parti que je vais prendre, si je vais me fixer ici, aller à Noirmoutier, ou renoncer à y aller et continuer mon voyage jusqu'à ce que je trouve l'endroit qui m'empoignera.

Après une bonne nuit réparatrice, je me suis mis en campagne, j'ai vu de belles choses, admirables même, mais loin, trop loin; puis des choses merveilleuses, où il est presque impossible de s'installer à peindre; c'est tragique, mais de toute beauté, et une mer inouïe de ton. Demain matin, je vais encore explorer et voir s'il y a moyen de m'installer dans un petit village, car ici, au Palais, c'est une vraie ville et ce n'est pas le côté intéressant.

Maintenant j'ai un peu peur, si je me fixe ici, de le regretter après, si je vois de plus jolis endroits ou de plus commodes; enfin, dans ma lettre de demain, je vous dirai cela.

Je suis encore sans nouvelles de vous, mais j'en espère bien demain. J'espère que vous êtes tous bien, je ne cesse de vous voir, allez, et j'ai mon pauvre cœur bien gros; j'ai une dépêche de Petit qui m'annonce la traite et une lettre.

J'ai tout un courrier à faire, à mon frère, à Durand, enfin une série que je dois faire avant de me coucher, pour que ça parte demain matin, et cependant je suis bien fatigué de ma journée.

Embrassez les enfants et faites mes amitiés à Marthe, pour vous mes pensées,
Votre
Claude.

Document original.

686. À ALICE HOSCHEDÉ

[Le Palais], mardi soir [14 septembre 1886]

Je suis bien heureux en rentrant de toute la journée en route de trouver vos deux excellentes et bonnes lettres, mais je suis désolé de penser que peut-être vous n'êtes pas encore en possession des miennes; enfin, vous êtes tous en bonne santé et les enfants se sont bien amusés, cela me fait plaisir; je suis bien aise de savoir que les petits vont travailler un peu plus sérieusement.

Quant à moi, je suis plus content, j'ai vu des choses admirables et je vais rester dans l'île; je quitte demain matin la ville et vais m'installer dans un petit hameau de huit ou dix maisons, près de l'endroit appelé *la Mer Terrible*, et c'est bien nommé: pas un arbre à dix kilomètres à la ronde, des rochers, des grottes admirables; c'est sinistre, diabolique, mais superbe, et, ne croyant pas retrouver pareille chose ailleurs, je veux essayer d'y faire quelques toiles; demain donc je vais travailler. Je ne sais trop comment je vais être là, j'ai trouvé une chambre propre et assez grande chez un pêcheur qui tient un petit débit et qui consent à me faire la cuisine, le tout pour 4 francs par jour; je crois que je n'y vivrai guère que de poisson, de homard surtout, car le boucher y vient une fois par semaine et le boulanger aussi, enfin, je ne puis exiger la cuisine du café Riche.

Vous pourriez donc m'écrire chez M. MAREC à Kervilahouen, Belle-Ile, Morbihan; seulement ce qu'il y a de désolant, c'est que le service de la poste y est très mal fait: le facteur apporte bien les lettres du continent dès leur arrivée au Palais, mais il ne prend les lettres que le soir et n'arrive au Palais que le lendemain quand le bateau est parti, de sorte qu'elles ne partent que le surlendemain; cela vous fera, je crois, des lettres de quatre jours, tandis que les vôtres m'arriveront aussi vite qu'ici. Ne vous inquiétez donc pas et ne m'accusez pas si, après ces lignes, il y a un temps d'arrêt.

Depuis mon arrivée, je n'ai pas vu un nuage, et il fait une chaleur terrible, aussi n'ai-je pu résister à me baigner (sans costume) dans un endroit délicieux, dans une eau extraordinaire, l'eau d'Étretat est de la boue à côté.

Je souhaite bien cependant que ce temps-là dure, car d'après ce que l'on me dit, quand il fait mauvais, il est impossible d'approcher des rochers, tant les vagues y sont terribles, et alors je n'y pourrai rien faire, mais cependant cela doit être rudement beau.

Toute la côte est remplie d'oiseaux de mer extraordinaires, et devant chaque maison il y en a de privés; quant au poisson, il y en a de toutes espèces et d'excellents que nous ne connaissons pas, mais ce qui domine, c'est le homard.

Ma prochaine lettre vous dira comment je me suis tiré de ma première étude, il me semble que je ne vais rien pouvoir faire.

Ne manquez pas de m'écrire aussi longuement que possible, songez à ma solitude, dites bien à Jean de m'écrire: embrassez-les tous bien, mes amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées, tout mon cœur.

Votre
Claude.

Si vous avez jamais quelque chose de pressant à me dire, adressez vos dépêches tout simplement à Belle-Ile, je vais prévenir au télégraphe car, à Vernon, on ignorerait certainement Kervilahouen. Allons, à demain, mille tendresses.

Document original.

687. À ALICE HOSCHEDÉ

Kervilahouen¹, Belle-Ile, Morbihan
[16 septembre 1886]

Comme je vous l'ai annoncé, je suis venu m'installer ici hier. Vers onze heures j'arrivai et, après déjeuner, je suis parti au travail; il a suffi de ce début pour changer le temps. Ce matin il pleut; enfin j'espère que ça ne durera pas, car ce serait lugubre, dans les conditions où je suis ici, du reste, je ne veux pas m'y éterniser; quinze jours au plus, le temps de faire deux ou trois choses.

Je n'ai pas eu de vos nouvelles hier, ce qui m'a bien attristé; je ne vous accuse pas et c'est sans doute mon changement de pays qui en est cause et ce soir j'aurai sans doute deux lettres, je n'ai pas encore de lettre de Petit et j'ai peur d'être encore obligé d'user du télégraphe. A propos de télégraphe, je vous ai dit que si vous aviez quelque chose d'urgent à me dire, de m'adresser vos dépêches à Belle-Ile; je me suis trompé, cela nous coûterait trop cher d'express; c'est le télégraphe du Sémaphore qui est à deux kilomètres d'ici.

Je me porte tout à fait bien maintenant, mais suis très triste; du reste ce pays ne peut pas donner d'idées bien gaies, car c'est sinistre, même avec l'admirable temps de ces jours passés; que sera-ce avec le temps couvert et la pluie?

Quant à mon installation, comme je vous l'ai dit, elle est on ne peut plus primitive et la nourriture encore plus; les œufs et le homard, voilà ce que je vais manger le plus souvent et peut-être à en être dégoûté; c'est à peu près propre, en tout cas plus propre qu'à l'hôtel de France où c'était dégoûtant, et les gens sont très bien et très obligeants. Je suis seul dans une maison, mes seuls voisins sont des centaines de rats et de souris qui font un tel vacarme au-dessus de ma tête dans un grenier à grain, que j'ai eu bien du mal à m'endormir. Voilà qui ne conviendrait pas à Marthe; du reste j'avoue que cela ne me va pas non plus.

Comme il ne pleut pas beaucoup, je vais déjeuner et aller commencer autre chose par temps gris; peut-être que cela fera revenir le soleil.

J'espère que les petits sont bien sages, qu'ils ne m'oublient pas et qu'ils travaillent bien; embrassez-les bien fort, ainsi que les grands, mes amitiés à Marthe; pour vous mes constantes pensées.

Votre
Claude.

Je ne sais pas quel jour ni aussi le combien nous sommes, je n'en sais plus rien du tout.

¹ Kervilahouen: nous avons adopté l'orthographe actuelle de l'Institut Géographique National. Dans un premier temps, Monet écrit *Kervilahen*, qu'il corrige plus tard en *Kervillaouen* (cf. lettre n° 723).

Document original.

688. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen], samedi 18 sep^{bre} [1886]

Je suis enfin rassuré, vous avez reçu mes lettres; j'étais tourmenté de vous savoir inquiète et cela contribuait beaucoup à me démoraliser. Je vois que vous avez bien des ennuis, mais dès que je recevrai de Petit, je vous enverrai; je lui ai écrit hier une lettre très raide, car cela devient de la plaisanterie.

Fort heureusement, je dépense fort peu ici, donc j'ai pris courage et je travaille; c'est superbe, mais c'est si différent de la Manche qu'il me faut me familiariser avec cette nature; la mer est de toute beauté, quant aux rochers, c'est un amas de grottes, de pointes, d'aiguilles extraordinaires, mais comme je vous le dis, il faut du temps pour savoir prendre cela; enfin, j'essaye, je me donne du mal; avec cela il me faut porter mes affaires, ce qui m'éreinte. Le temps est superbe, mais de plus en plus chaud.

J'ai reçu une lettre de Mirbeau qui viendra me chercher, quand j'aurai fini ici. J'ai quatre toiles commencées; si le temps ne change pas trop, une douzaine de jours me suffiront, car les marées ne changent guère, tant la mer est profonde au pied de la côte.

Je croyais bien être seul dans ce coin perdu, mais il y a dans un hameau voisin un peintre américain avec sa femme; il est venu rôder hier autour de moi, pendant que je travaillais, et a fini par me demander si je n'étais pas Claude Monet (le prince des impressionnistes); ça a été une grande joie pour lui. Il est gentil, et nous avons fait le soir une promenade ensemble et, ce soir, je dîne chez lui; j'espère donc que je vais pouvoir manger, car il est tout à fait installé, et ont leur cuisinière. Cela va un peu me faire supporter cette solitude par trop exagérée. Les soirées sont mortelles et malgré la lassitude, j'ai un mal du diable à dormir à cause des rats au-dessus de mon lit et d'un cochon qui est dessous ma chambre; vous voyez et sentez cela d'ici. Quant à la lecture, elle est très difficile, car je n'ai que de la chandelle pour luminaire, mais je vais me faire acheter de la bougie au Palais, car je suis obligé d'écrire le jour.

Voilà ma vie, si je parviens à faire de bonnes choses, tout ira bien tout de même. De votre côté, prenez courage, soignez bien mes deux garçons, embrassez-les bien, ainsi que tous; demain j'écrirai à Jean; mes amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées, tout moi,

Votre
Claude.

Document original.

689. À ALICE HOSCHEDÉ

[Kervilahouen], lundi 20 sep^{bre} [1886]

Vous ne m'en voudrez pas, j'espère, de ne pas vous avoir écrit hier, puisque ma lettre à Jean vous donnait de mes nouvelles. J'ai tant de mal avec mon bagage à porter que je rentre tard et puis, hier, j'ai de nouveau dîné chez le peintre américain qui est très aimable. Comme je me plaignais de l'exécration nourriture qu'on me donne, il voulait absolument que je dîne chez lui tous les jours; j'ai accepté pour hier dimanche, car c'était fête, et le débit où je mange devait être plein de Bretons plus ou moins pochards. Il est ici depuis quatre mois, il est marié avec une Italienne très jolie que je suppose être un modèle; comme ils connaissent les gens du pays, ils vont s'occuper de me trouver un porteur, mais je doute de leur succès, car tous les garçons sont à la mer ou aux champs. Il fait toujours un temps admirable et je pioche ferme; je commence à m'y mettre, et mes dernières choses sont déjà bien mieux que les premières; la mer est de toute beauté, mais d'une fameuse difficulté.

Je suis bien ennuyé de vous savoir sans argent; je n'ai toujours rien de Petit, c'est dégoûtant; quant à Durand, aucune nouvelle et je crois, comme vous, qu'il me lâche.

Je ne vois qu'un moyen pour vous en ce moment d'avoir l'argent en question, c'est de faire emprunt à Massadro, sans qu'il vous diminue vos envois de semaines, et, s'il s'y refuse, eh bien, vous le direz, car vous ne pouvez faire l'impossible, car je ne suppose pas qu'on trouve naturel que vous me demandiez cette somme; en tout cas vous insistez et direz que vos rentes, justement à cause de ce que vous êtes engagée à payer, sont absolument insuffisantes pour l'instruction et l'éducation de vos enfants, et il est vraiment honteux qu'à son âge il ne puisse au moins gagner sa vie; nous en savons les causes, bien entendu, mais vous devez quand même le dire, et le prendre sur un ton que vous avez le droit de prendre.

Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est bien triste et bien ennuyeux pour vous, mais ne vous désolerez pas, songez que moi aussi je vous aime et comptez sur moi, ne comptez que sur moi, écoutez-moi quelquefois et la vie pourra être bonne encore. Voilà que je travaille, c'est déjà un grand point, prenez courage pour cette séparation, ne vous tourmentez pas et aimez-moi bien. Je vous envoie tout mon cœur et mille tendresses pour vous et tous les enfants, mes amitiés à Marthe; j'espère qu'elle continue à avoir bonne mine. A demain, votre Claude.
Je crois qu'il faut toujours arroser.
Document original.

690. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mardi 21 sep^{bre} [86]

Pas de lettre de vous hier; c'est toujours de la tristesse pour moi jusqu'au lendemain, et sans doute j'aurai deux lettres ce soir, ne supposant pas que vous passiez un jour sans m'écrire; puissent-elles ne contenir que de bonnes nouvelles. Hier j'ai reçu cette lettre de Durand qui me promet de l'ennui pour le retour; je serai encore obligé de lui cacher bien des choses, car il voudra tout avoir et les meilleures choses. J'aurais mieux aimé le voir partir avant mon retour. J'ai bien envie, ne recevant pas de Petit, d'écrire à Durand de vous envoyer un peu d'argent, ainsi qu'à moi. J'ai aussi reçu des nouvelles de Renoir qui me vante encore les merveilles de Guildo et me dit d'y venir; il doit rentrer à Paris le 27, mais retarderait, si je venais; mais je suis en train de travailler ici et je tiens à y terminer au moins trois ou quatre toiles; j'en ai sept en train, mais les premières étant très mauvaises sont condamnées. Malheureusement, voilà le temps changé; il a fait un orage terrible cette nuit et il fait un temps à grains très changeant, et, comme je n'ai toujours pas de porteur, je ne puis emporter suffisamment de toiles, et cela m'empêche de travailler autant que je voudrais. Mon intention serait de tâcher de faire trois ou quatre bonnes choses ici, puis d'aller à Noirmoutier, d'y rester une quinzaine, si j'y vois de jolies choses bien différentes d'ici, sinon je n'y resterai que peu de jours pour revenir tout le long de la côte jusqu'à Saint-Malo, afin de bien connaître le pays pour une autre fois. Renoir me dit que partout la nourriture est épouvantable, à moins d'être chez soi; c'est une triste perspective et je serai affamé au retour. Vous ne me dites pas si vous êtes toujours en correspondance avec d'autres domestiques; puisque ceux-ci ne doivent pas rester, il faut vous en occuper. Je vous recommande bien aussi de ne pas oublier de mener Mimi chez le dentiste. J'espère que votre indisposition n'a pas eu de suites; soignez-vous et ne vous laissez pas aller au noir surtout. A propos, avez-vous des nouvelles de M. Love? Voilà le temps qui semble se remettre un peu; je vais prendre mon plus que modeste déjeuner et partir dans les rochers. A demain, mille tendresses et baisers à tous les enfants, je vous envoie tout mon cœur. Votre Claude.
Document original.

691. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mercredi [22 septembre 1886]

Comme je vous l'ai dit hier soir, à la hâte en vous envoyant cent francs, j'ai reçu deux lettres de vous; elles me disent tous vos ennuis et votre peine de me savoir peu en train, quand enfin je me suis tout à fait mis au travail trouvant l'endroit superbe: j'espère donc que mes lettres suivantes vous ont dû faire plaisir [*sic*] sous ce rapport; du reste, avec le temps que mes lettres mettent à vous parvenir, elles vous disent ma peine quand je suis plus content, et réciproquement; c'est désolant, mais lorsque je serai sur le continent, il n'en sera plus ainsi. Du reste je travaille ferme, malgré le temps qui a brusquement changé; je fais trois ou quatre fois le même motif; de cette façon, il faudra que j'arrive à un résultat. Comme la mer est grosse et que les pêcheurs ne sortent pas, j'ai enfin un porteur, un vieux matelot, un vrai type, très amusant et très obligeant. Petit m'annonce l'envoi de fonds, mais j'écris quand même à Durand pour vous et pour moi, car il faut absolument que vous en finissiez avec vos ennuis; alors vous ferez bien aussi d'en finir avec ces sacrés domestiques; enfin ne vous désespérez pas et comptez toujours sur moi. Je vois que, comme vous, Jean était désolé de mes tristes nouvelles; je suis très content qu'il m'écrive souvent et demain c'est à lui que j'écrirai, car c'est insensé ce que j'ai de lettres à faire chaque jour, tantôt à Petit, à Durand, à mon frère. Voilà aujourd'hui huit jours que je suis à Kervilahouen et je pense que dans dix jours je pourrai m'en aller, et ce n'est pas la bonne nourriture que j'y regretterai. Mon ami, l'Américain, va partir ces jours-ci très probablement et à mon très grand regret, car je pouvais aller m'y refaire un peu; ce soir j'y dîne; ils sont à Palais et doivent rapporter des provisions; ce sera donc un festin, mais sans doute le dernier. Je voudrais bien que vous m'expédiiez une caisse, pas la grande que j'ai préparée, celle-là vous me l'enverrez à Noirmoutier, mais auparavant, il faut que j'écrive à Mirbeau pour savoir comment la faire adresser. Celle que je voudrais est une caisse vide, de ma grandeur de toile la plus habituelle, enfin la même que la grosse carrée 7, mais contenant sept à huit toiles; vous me l'enverrez dès le reçu de ma lettre à l'hôtel de France, à Palais, Belle-Ile, par Quiberon, et m'enverrez les clés par la poste ici; c'est pour vous envoyer mes toiles peintes qu'il est inutile de trimballer partout. Je vais travailler, je terminerai ma lettre en rentrant. A tantôt, voilà le soleil qui se montre.

Six heures, j'arrive de travailler, très bonne journée, ma meilleure, je suis content; le facteur n'est pas encore venu et je suis obligé de fermer ma lettre, profitant d'une occasion, dans l'espoir qu'elle vous arrivera plus tôt. Vous seriez bien aimable de m'envoyer par la poste une douzaine de paquets de cigarettes; impossible d'en avoir ici et je suis malheureux. En hâte mille bons baisers pour vous et pour tous, amitiés à Marthe. Votre Claude.
Document original.

692. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], vendredi [24 septembre 86]

Encore pas de lettre hier soir; quelle malédiction que cette poste. J'espère que vous êtes en possession des cent francs que je vous ai envoyés et je compte sur Durand pour vous éviter tous ces ennuis avec Massadro. Je travaille à force, le temps est revenu superbe et chaud, mais aussi me voilà de nouveau sans porteur. Toutes les toiles que j'ai emportées sont couvertes; il ne s'agit plus maintenant que de les mener à bien; j'ai eu beaucoup de mal au début; voilà que je me retrouve et que je commence à bien comprendre ce pays et le parti à en tirer; puis je trouve le pays superbe, même en dehors de ses terribles rochers et de la mer sauvage, et certainement en restant un certain temps on ferait des choses épatantes; mais cependant je veux voir autre chose et pense bien pouvoir quitter l'île d'ici huit jours, si le temps ne change pas trop. Je m'habitue même à ma modeste installation; du reste mes hôtes font des efforts pour me contenter et je mange un peu mieux; ils font venir du pain et de la viande, puis des fruits, je mange des figues à chaque repas; enfin, vous voyez, cela va mieux, et puis je crois que la satisfaction de travail m'a remis un peu le moral et rendu moins difficile. Je compte sur l'envoi de Petit ce soir; en tout cas, j'ai écrit à Durand de m'envoyer, afin de n'être pas pris au dépourvu au moment de partir. Mon ami, l'Américain, part mardi; en voilà encore un qui ne comprenait rien à ma peinture et qui maintenant est emballé. Je compte sur votre envoi de ma caisse et aussi des cigarettes par la poste et, dès que j'aurai une réponse de Mirbeau, je vous dirai où m'adresser l'autre, la grande. Il me faut vous quitter, je retourne travailler; il faut profiter de ce beau temps; j'espère qu'à Giverny aussi il fait beau. Mille bons baisers à tous, amitiés à Marthe; pour vous mes tendresses, tout moi. Votre Claude.
Document original.

693. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], samedi 25 [septembre 86]

Deux mots à la hâte pour profiter de quelqu'un qui va à Palais, et ces lignes vous arriveront peut-être un peu plus tôt. Je suis désolé, hier pas plus qu'aujourd'hui, je n'ai eu de vos nouvelles; je me tourmente, bien que je sois persuadé que ce retard provient de l'adresse mal mise. Je vais bien travailler à force, quoique aujourd'hui le soleil se soit tout à fait caché. Mille tendresses et baisers à tous, mais ne manquez jamais de m'écrire. Recevez tout moi. Votre Claude.
Demain je vous écrirai plus longuement. De Petit rien encore.
Document original.

694. À P. DURAND-RUEL Kervilahouen, Belle-Ile-en-Mer, Morbihan

Cher Monsieur Durand, J'espère que vous avez pu envoyer de suite 500 francs à M^{me} Hoschedé comme je vous le demandais dans ma dépêche; sinon, je vous prie de le faire, car c'est nécessaire. Si cela vous est possible, je voudrais bien aussi que vous puissiez m'adresser ici un billet de mille. Je suis installé dans un tout petit hameau de Belle-Ile; je travaille beaucoup; l'endroit est très beau mais très sauvage, mais la mer est incomparablement belle et accompagnée de rochers fantastiques. Du reste, l'endroit s'appelle: *la Mer sauvage*. Je ne compte pas rester ici tout le temps, je veux faire la côte et m'arrêter dans deux ou trois endroits bien variés. Si donc vous voulez bien m'envoyer de suite ce que je vous demande, vous m'obligerez, car j'en ai ici encore pour huit à dix jours au plus à travailler. J'ai beau temps. Vous ne parlez pas des tableaux que j'avais à l'exposition de Grenoble et que je vous disais de réclamer à Dubourg. S'ils vous plaisent, gardez-les, si non veuillez les envoyer à Giverny avec leurs cadres et ne manquez pas de me le dire. Renoir m'a écrit, mais, retenu ici, je ne pourrai le voir. Du reste je crois qu'il va rentrer à Paris. Ecrivez-moi et envoyez-moi ce que je vous demande. Tout à vous, Claude Monet.
25 sep^{bre} 86.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 318-319 (partiellement). Archives Durand-Ruel.